

COMTESSE BERTHE DE CLINCHAMP

CHANTILLY

(1485-1897)



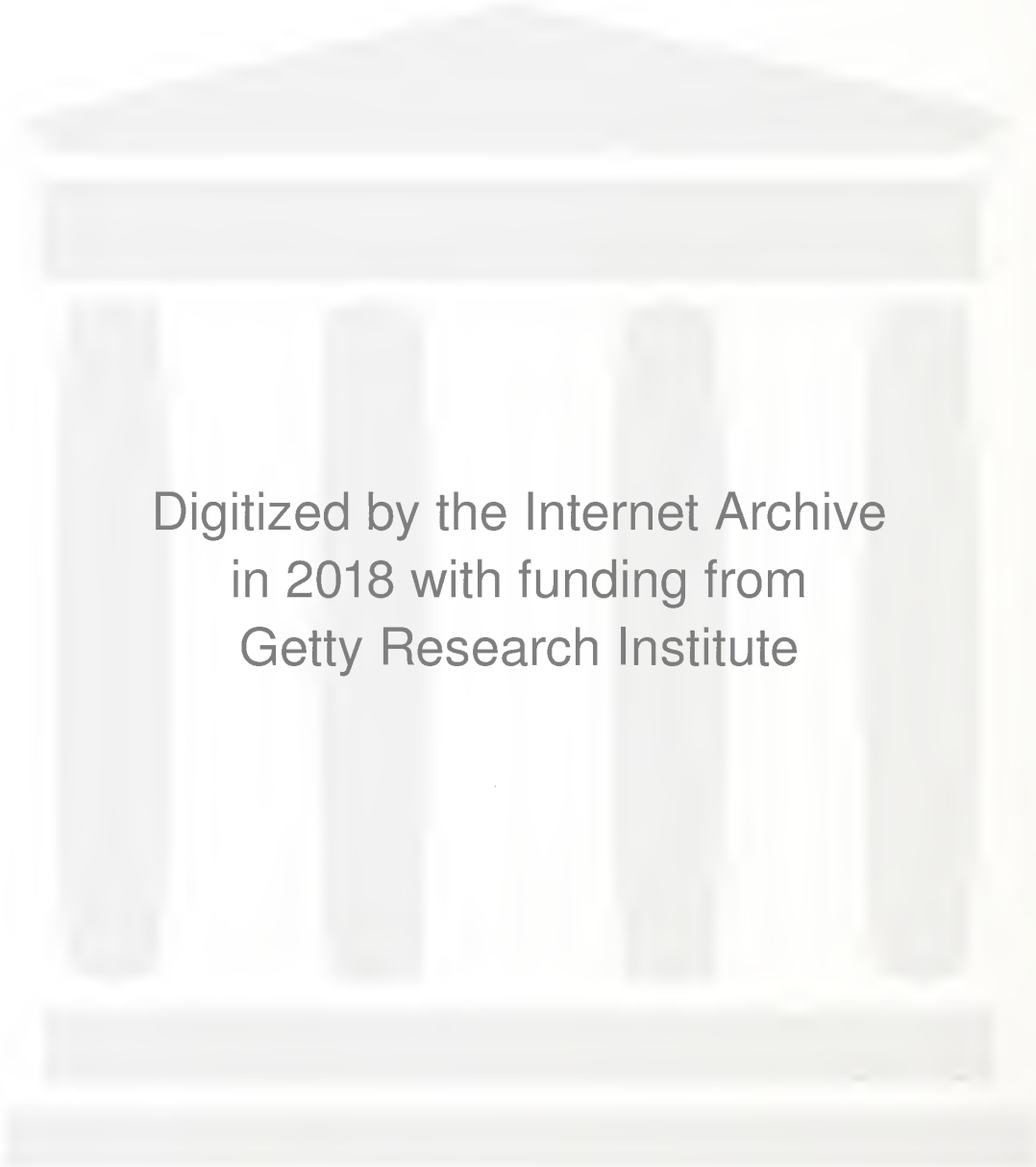
PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, B^d St-Germain, 79

1903





Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

<https://archive.org/details/chantilly148518900clin>

CHANTILLY

(1485-1897)



COMTESSE BERTHE DE CLINCHAMP

CHANTILLY

(1485-1897)

Les d'Orgemont

Les Montmorency — Les Condé

Le Duc d'Aumale

AVEC UNE INTRODUCTION DE M. A. MÉZIÈRES

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, B^d St-Germain, 79

1902

I N T R O D U C T I O N

Voici enfin un travail d'ensemble sur Chantilly. Cette magnifique demeure n'avait été jusqu'ici l'objet que d'études partielles, souvent intéressantes, mais sans lien entre elles, indépendantes les unes des autres.

L'œuvre de M^{me} de Clinchamp comble donc une lacune. Tous ceux qui aiment les grands souvenirs de notre histoire nationale lui en sauront gré. Grâce à elle, nous voyons revivre Chantilly aux trois époques principales qui méritent d'attirer l'attention de la postérité. D'abord lorsque le connétable Anne de Montmorency fait construire et décorer le petit château, ce joyau de la Renaissance, qui a heureusement survécu à toutes les révolutions. Les grâces élégantes d'une architecture dont l'Italie nous donne l'exemple s'y épanouissent dans leur fleur.

Puis c'est le Grand Condé, transformant le caractère féodal de la vieille forteresse, canalisant les eaux maréca-

INTRODUCTION



geuses qui en rendaient l'accès si difficile, et y amenant ces sources jaillissantes « qui ne se taisent ni jour ni nuit ». Il ne se contente pas d'assainir et d'embellir la résidence qu'il tient des Montmorency par sa mère. Il y attire, il y reçoit et il y retient l'élite de la société du XVII^e siècle. Princes du sang, princes étrangers et princes de l'Église, grands seigneurs, diplomates, hommes de guerre, artistes, écrivains, poètes et prosateurs y trouvent l'accueil le plus cordial et l'hospitalité la plus magnifique. Sous les anciens platanes de l'allée des Philosophes, Boileau a conversé avec Bossuet, avec Fénelon, avec La Bruyère, avec le futur maréchal de Luxembourg, avec Torcy et Pontchartrain. Sur un théâtre aujourd'hui disparu, Molière et Racine ont fait jouer leurs pièces. Dans les immenses cuisines où se voient toujours les broches énormes qui servaient à faire rôtir les quartiers de venaison, les moutons et les bœufs entiers, Vatel s'est percé de son épée parce que la marée allait manquer à la table du Roi et des six cents convives de la suite royale.

Ce qui caractérise la maison de Condé, c'est la magnificence, le goût de la représentation, la volonté de faire honneur à une grande situation et à une grande fortune, l'art d'organiser des fêtes et des divertissements. Tous les princes de cette maison ont eu en partage les mêmes qualités comme un héritage de famille. Les descendants du Grand

INTRODUCTION

Condé continuent la tradition qu'il leur a léguée. Non seulement les rois de France, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, mais les souverains étrangers, le roi de Danemark, le prince héréditaire de Prusse, le futur empereur et la future impératrice de Russie voyageant sous le nom de comte et de comtesse du Nord, le roi de Suède Gustave III font à Chantilly des séjours marqués par des séries de fêtes ininterrompues. On leur offre des chasses en forêt, des promenades en barque sur le canal, des banquets, des représentations théâtrales, des ballets, des comédies, l'opéra, des illuminations, des feux d'artifice. Chaque jour on leur ménage une surprise ingénieuse ou magnifique. Les revenus de la maison permettaient ces fastueuses dépenses. Nous possédons les comptes de Chantilly et des autres domaines. Dans les années qui précédèrent la Révolution, on y dépensait entre trois et quatre millions de livres par an.

Les princes de la maison de Condé ont aussi un autre trait de caractère commun. Ils aiment tous à bâtir, chacun d'eux marque sa trace par des constructions nouvelles. En 1719, c'est le duc de Bourbon qui commence les Grandes Écuries, construction colossale, presque unique au monde, où il engloutit trente millions pour loger les chevaux et les chiens, les meutes du cerf, du sanglier, du chevreuil, aussi magnifiquement que les hommes, dans un palais. Un peu

INTRODUCTION



plus tard c'est le Condé de la guerre de Sept ans et de l'Émigration qui, pour répondre aux goûts rustiques que J.-J. Rousseau a mis à la mode, crée le Hameau, avant le petit Trianon; c'est lui encore qui fait élever le pavillon d'Enghien pour l'usage particulier de son petit-fils.

Après les deux âges héroïques qui portent les noms du connétable de Montmorency et du vainqueur de Rocroi, la troisième grande époque de Chantilly est celle que nous avons connue, à laquelle restera attaché le nom du duc d'Aumale. Personne n'est mieux placé que M^{me} de Clinchamp pour en parler, pour en raconter l'histoire. Introduite dans la maison en 1859 par sa tante, M^{me} de Coiffier, dame d'honneur de la duchesse d'Aumale; devenue à son tour dame d'honneur après la mort de sa tante, attachée à la duchesse d'Aumale tant que celle-ci a vécu, puis à la princesse de Salerne, elle est restée auprès du prince et ne l'a plus quitté. Elle a ainsi partagé les années heureuses et les années tristes, elle a été associée à toutes les joies comme à toutes les douleurs de la famille. Nous avons en elle un témoin supérieurement informé, qui a vu de ses yeux beaucoup de choses, et qui, sur les choses qu'il n'a point vues, a recueilli des témoignages de premier ordre.

Qu'était le Chantilly de la Restauration, tel que l'ont retrouvé les deux derniers princes de la maison de Condé

INTRODUCTION

après vingt-cinq ans d'exil ? Là où les deux émigrés avaient passé leur jeunesse, il ne restait plus que des ruines. On essaya de les dissimuler sous la parure de l'herbe et des fleurs. Les terrasses gazonnées et entourées de balustrades qui recouvrirent l'emplacement du grand château détruit par la Révolution, ont subsisté jusqu'en 1880. M^{me} de Clinchamp les a connues. Le duc d'Aumale s'y était promené dans son enfance ; il avait gardé le souvenir de ses premières visites à Chantilly, et il a bien des fois raconté devant M^{me} de Clinchamp l'impression qu'il en conservait. Avec la merveilleuse précision de sa mémoire, il se rappelait aussi les explications que lui avait données plusieurs fois son parrain, le duc de Bourbon, sur la distribution ancienne du château et sur le passé tout entier de Chantilly.

De son côté, M^{me} de Coiffier a vu la duchesse d'Aumale s'installer après son mariage au rez-de-chaussée du petit château, dans les appartements décorés par Eugène Lami et qui n'ont guère changé depuis. Encore un souvenir personnel que M^{me} de Clinchamp a recueilli de la bouche d'un témoin oculaire. Dans son extrême jeunesse, elle a entendu parler des joies du jeune ménage, si heureux alors, pour lequel s'ouvraient de si séduisantes perspectives. Temps trop courts, fragments de bonheur sans lendemain auxquels devaient succéder les longues années d'exil. Après l'été de 1846, la

INTRODUCTION



duchesse d'Aumale et son fils aîné le prince de Condé ne revirent ni Chantilly ni la France. Malgré l'élégance des décorations, une impression de mélancolie se dégage des appartements particuliers de la princesse, où les joies ont été si brèves, où planent avec les portraits des enfants morts tant de souvenirs de deuil.

On ne peut oublier non plus, en revoyant à la même place le mobilier de 1846, que la duchesse d'Aumale l'a fait envoyer en Angleterre après 1848, afin de retrouver sur la terre d'exil pour son mari et pour elle quelque chose, comme une image matérielle, du bonheur disparu.

C'est un coin de Chantilly qu'elle essayait de faire revivre par un sentiment délicat d'affection conjugale. C'est aussi Chantilly que le duc d'Aumale veut revoir en rentrant en France, c'est là qu'il conduit tout d'abord son dernier fils, le duc de Guise.

Enfin les lois d'exil sont abrogées. Le prince peut reprendre à loisir et mûrir longuement un projet conçu dès 1846, celui de reconstruire le grand château. Il destinait primitivement cette construction à l'unique enfant qui lui restât ; puis, lorsqu'il eut eu la douleur de le perdre, lorsque, comme il le disait lui-même avec une profonde tristesse, la dernière flamme de son foyer se fut éteinte, une pensée d'une autre nature commence à se préciser dans son esprit. Voulant

INTRODUCTION

conserver l'unité du Domaine de Chantilly et ne pouvant plus le léguer à son héritier, il le légua à la France. C'est pour la France qu'il travaillera, c'est pour elle qu'il fera élever le magnifique édifice que nous voyons aujourd'hui, pour elle qu'il réunira les trésors de sa bibliothèque, de ses collections, de son musée. L'idée d'offrir toutes ces richesses à l'Institut ne date pas, comme on l'a cru, du second exil. Elle remonte en réalité à la mort même du duc de Guise.

Voilà un point de l'histoire de Chantilly sur lequel M^{me} de Clinchamp nous édifie pleinement. Dès 1874 le prince, quoique retenu presque toute l'année à Besançon par les devoirs de son commandement, expose ses idées à l'éminent architecte qu'il a choisi, arrête ses plans, et fait commencer les travaux. Peut-être leur donne-t-il plus de développements, peut-être conçoit-il un projet plus grandiose en songeant à la destination nouvelle qu'il leur réserve. En tout cas, d'accord avec M. Daumet, il réalise une merveille, la jonction du petit et du grand château, gardant l'un et l'autre leur physionomie propre, et cependant harmonieusement reliés entre eux par une tour élégante et par un admirable escalier.

Ainsi s'achèvera peu à peu l'histoire de Chantilly. Deux des conservateurs du Musée Condé, MM. Léopold Delisle et Gruyer, y ont déjà consacré des travaux définitifs, l'un pour les manuscrits, l'autre pour les peintures. M^{me} de Clinchamp

INTRODUCTION



y ajoute aujourd'hui une page intime qu'elle seule pouvait écrire. Il appartient maintenant au conservateur adjoint du Musée Condé, à M. Macon, qui vit depuis si longtemps au milieu des archives, des documents, des livres et des souvenirs, d'élever le monument complet que nous attendons de son fidèle attachement à la mémoire du duc d'Aumale. Sa vie d'études, de recueillement, de labeur constant, nous fait espérer que nous ne l'attendrons pas trop longtemps.

A. MÉZIÈRES.



CHANTILLY

(1845-1897)

CHAPITRE PREMIER

LORSQUE par une belle soirée d'été l'on contemple le site charmant qui s'appelle Chantilly, au murmure de ces eaux qui, selon Bossuet, jamais ne se taisent, ces bois aux avenues sans fin, non seulement les yeux s'arrêtent sur la royale demeure qui s'élève toute blanche, « telle qu'un cygne endormi sur l'eau¹ », mais encore l'esprit évoque les souvenirs du passé, remonte vers les siècles que ces murailles ont vus, et leur histoire revit tout entière ; car si l'aspect a changé, c'est toujours le même, l'unique rocher, isolé au milieu des marais, qui sert de base à la petite forteresse, au château féodal, au palais.

Les Bouteiller de Senlis, qui empruntent leur nom à la charge héréditaire conférée à eux par les rois, — « Bouteiller de France », — les Bouteiller semblent

¹ Duc d'Aumale, *Histoire des princes de Condé*, t. VII, p. 707.

CHANTILLY

avoir été les premiers seigneurs, un peu connus, de Chantilly. Ils le possèdent jusqu'au milieu du xiv^e siècle. Le dernier d'entre eux le lègue à son parent Jacques d'Erquery, qui ne fait que passer et donne par testament la forteresse et ses dépendances à son cousin Jean de Laval, seigneur d'Attichy, dont le neveu, Guy de Laval, vend le domaine à Pierre d'Orgemont, chancelier de France, en 1386¹.

Chantilly, comme tout le pays environnant, souffrit beaucoup de la Jacquerie ; commencée et continuée à Clermont en Beauvoisis, elle dévasta toute la contrée qui est maintenant le département de l'Oise, puis l'Ile-de-France, et s'étendit très rapidement. Pendant cette insurrection, la petite forteresse de Chantilly subit une ruine presque complète. Les d'Orgemont la relevèrent entièrement, l'embellirent (1386-1393). Avec eux, l'histoire de Chantilly sort des ténèbres.

Dans la seconde moitié de la guerre de Cent ans (1405-1441), Chantilly appartenait à Jean de Fayel, vicomte de Breteuil, qui s'intitule tantôt seigneur de Chantilly, tantôt capitaine de Chantilly. Ce seigneur eut maintes difficultés avec les habitants de Senlis et leur fit bonne guerre, malgré les « lettres amoureuses » que

¹ *Historique de Chantilly*, par M. G. Macon (Senlis, 1901).

CHAPITRE I^{er}

lui envoya l'assemblée de la ville le 11 novembre 1420¹; il ne se rendit pas à ces démarches conciliantes et continua la guerre jusqu'à sa mort, qui arriva en 1421.

Jean de Fayel avait épousé vers 1418 Jacqueline Paynel, veuve en premières noces de Pierre d'Orgemont, tué à Azincourt, dont elle avait un fils encore enfant. Après la mort de son second mari, la vicomtesse de Breteuil, menacée d'un siège, conclut une trêve avec les habitants de Senlis, et peu après rendit sa forteresse au roi et au duc de Bourgogne.

La dernière des d'Orgemont, et leur seule héritière, épousa Jean II de Montmorency; leur fils Guillaume devint seigneur de Chantilly et fut père de celui qui s'appela le connétable Anne de Montmorency.

Anne de Montmorency naquit à Chantilly le 15 mars 1492. Élevé presque constamment auprès du roi François I^{er}, comblé de biens et d'honneurs par trois rois, Anne de Montmorency connut cependant les amertumes de la disgrâce; il revenait alors à Chantilly, occupant les loisirs que lui créait son éloignement de la cour à embellir sa demeure, sans détourner son attention des événements politiques qui se succédaient.

La mort de François I^{er} le rappela près de Henri II,

¹ Archives de Senlis, BB 11, folio 112.

CHANTILLY



son ami de tout temps ; puis il fut de nouveau réduit à l'inaction par le funeste coup de lance de Montgomery, qui posa la couronne sur la tête de François II. Chantilly bénéficia de cette retraite du connétable et commença à se transformer. Les forêts sont percées des routes immenses que l'on admire encore aujourd'hui ; les limites du domaine sont déterminées par ces bornes aux armes de Montmorency que l'on retrouve parfois et qui furent l'objet des recherches du Prince qui de nos jours posséda cette terre ; plusieurs de ces bornes, rapportées des forêts par son ordre, entourent la statue du connétable sur le terre-plein qui fait face au château. La demeure féodale devint le sanctuaire de toutes les magnificences dont l'époque de la Renaissance nous a laissé de si notables souvenirs. Les bâtiments, remarquablement beaux, nous sont connus par les précieuses gravures de Ducerceau.

Le connétable réunit alors cette collection de livres précieux qui deviendra le « cabinet des livres » de Chantilly. Pour l'ameublement du logis, il convoque les plus éminents artistes français et italiens. Quelques années après la mort du connétable, un Anglais voyageant en France, lord Herbert de Cherbury, a laissé une description des merveilles de ce lieu « plein de délices »

CHAPITRE I^{er}

et de l'hospitalité royale qu'offraient à leurs hôtes les seigneurs de ce domaine, superbe et charmant tout à la fois. Lord Herbert décrit le château, qui, malgré sa splendeur, garde pourtant un noble aspect de guerre ; il dit les ameublements somptueux, les peintures rares, les statues qui ornent la demeure et les jardins, admire les eaux limpides qui baignent les murailles et dans lesquelles on voit de si belles carpes, brochets, etc. Ce



LE CONNÉTABLE ANNE DE MONTMORENCY, GRAND
MAÎTRE DE FRANCE

qui charme surtout le voyageur, c'est la forêt aux avenues sans fin tracées avec une science qui les rend incomparables pour la chasse à courre et l'exercice du cheval. Ne dirait-on pas la description de ce que nous avons

CHANTILLY

chaque jour sous les yeux, quoique cette description date de 1600?

Le connétable Anne fut sans contredit un des premiers veneurs de son temps, si ce n'est le premier. Quand la guerre lui laissait quelques loisirs, il revenait à Chantilly retrouver ses équipages de vénerie. Très jaloux de ses chasses, il écrivait de Chantilly : « J'ai esté adverti que le comte de Dammartin a pris un cerf dans la forest de céans pendant que j'estois à Cambray, et qu'il l'avoit baillé aux chiens au bois de M. de Beauvais, qui est à une lieue d'icy. Je n'ay pu consentir que la chose demeure ainsi, car nul n'a le droit de chasser ny prendre beste en ma forest; et si le Roy le souffre de prendre les cerfs en la forest de Hallate, je ne puis pas le souffrir en la mienne »¹.

L'esplanade sur laquelle se trouve maintenant la statue du connétable Anne date de 1538. De nos jours, lors de la restauration du château, on découvrit, dans les voûtes qui existent sous cette esplanade, la cheminée du corps de garde qui surveillait les abords de la place; on y voyait encore un reste d'écusson aux armes et couleurs de Montmorency. Ce corps de garde était une petite construction qui figure dans les gravures de Ducerceau.

La vie du connétable Anne, si grande, si remplie

¹ *Les grandes chasses du xvi^e siècle*, par le comte H. de La Ferrière.

CHAPITRE I^{er}

d'actions d'éclat, comblée de tant d'honneurs, se termina par une mort non moins glorieuse; il tomba les armes à la main, à la bataille de Saint-Denis, 10 novembre 1567, mortellement atteint par le coup de pistolet d'un soldat écossais; quoique mourant, il se défendit avec vigueur et blessa son adversaire¹. Ce soldat s'appelait Stuart, sans doute du clan de ce nom, sans appartenir à la royale famille; il fut depuis pris à Jarnac, et réclamé par le marquis de Villars, qui le tua pour venger le connétable.

Anne de Montmorency succomba aux suites de sa blessure le lendemain de la bataille, 11 novembre; il mourut à Paris avec un héroïque courage et une grande piété. La dépouille mortelle fut portée à Montmorency, où Madeleine de Savoie, sa femme, lui éleva un magnifique tombeau resté inachevé.

François, fils aîné du connétable Anne, lui succéda au titre de duc de Montmorency et de seigneur de Chantilly. Il avait été fiancé à Jeanne de Piennes, sœur du premier duc d'Halluyn et fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis; il passa même pour l'avoir épousée secrètement; mais le roi et le connétable refusèrent tout consentement à ce mariage. Après mille vicissitudes, François fut obligé d'épouser Diane, légitimée de France,

¹ Papiers inédits de Saint-Simon.

filles du roi Henri II et veuve à dix-huit ans d'Horace Farnèse, duc de Castro. Elle fut entièrement dévouée à son mari et aux Montmorency, les servit constamment auprès du roi son père et de ses frères. Diane aimait passionnément la chasse ; les forêts de Chantilly et le goût des Montmorency pour ce noble exercice lui permettaient de s'y livrer sans contrainte. Brantôme dit d'elle : « Je pense qu'il n'est pas possible que jamais dame ayt été mieux à cheval ni de meilleure grâce ». Non seulement elle brillait à la chasse à courre, mais elle était habile en fauconnerie ; elle écrit à son beau-frère Damville, qui lui avait envoyé un tiercelet de faucon : « Il est fort beau, un peu dégoûté, mais je crois que ce n'est que du rhume ; nous en ferons quelque chose de bon »¹.

François de Montmorency mourut à quarante-huit ans, à Écouen, sans postérité, empoisonné, dit-on (6 mai 1579)² ; son frère Henri hérite alors du titre de duc de Montmorency et de la seigneurie de Chantilly.

Il se signala dans toutes les guerres de son temps, fut créé maréchal de France à trente-deux ans, et connétable à cinquante-neuf. Il avait épousé en premières noces Antoinette de La Marck, fille de Robert de Bouillon,

¹ *Les grandes chasses du XVI^e siècle*, par le comte H. de La Ferrière.

² Papiers et notes inédits de Saint-Simon, publiés par M. Faugère.

CHAPITRE I^{er}

seigneur de Sedan, maréchal de France, et de Françoise de Brézé; elle fut mariée à Écouen le 26 janvier 1558, et mourut au château de Pézenas à trente-neuf ans, en 1591, Montmorency étant gouverneur du Languedoc; c'était une femme d'une rare vertu et passionnément aimée de son mari, qui cependant se remaria en 1593 et épousa Louise de Budos, veuve sans enfants de Jacques de Gramont; elle était fille aînée de Charles de Budos, vicomte de Portes, et de Catherine de Clermont-Montoison. Mariée à Agde le 29 mars 1593, elle mourut à Chantilly le 26 septembre 1598, à vingt-trois ans, laissant un fils qui fut le dernier duc de Montmorency de cette branche, et une fille qui devint la princesse de Condé, mère de M. le Prince le héros¹. Henri de Montmorency se remaria une troisième fois à Laurence, fille de Claude de Clermont-Montoison et de Louise de Saint-Simon; cette Laurence était sœur de la mère de Louise de Budos.

On lit dans les écrits de Saint-Simon des choses étranges sur ces deux derniers mariages. Sous l'autorité de l'incomparable écrivain, nous les reproduisons ici, Chantilly étant le théâtre de ces extraordinaires événements : « Ces choses si étranges et qui se sont conservées par une tradition si exacte et si autorisée dans la maison

¹ Papiers et écrits inédits de Saint-Simon.



de Condé, et dans celle de Saint-Simon, à laquelle ces deux femmes sont alliées, n'ont été écrites nulle part que l'on sache. On les tient de la bouche de M. le prince de Conti, le *Germanicus*; il en était persuadé parce qu'il les tenoit de M. le Prince, son beau-père, et de M. le Prince le héros, son oncle. C'est donc sur ces témoignages si considérables que l'on conserve ici cette anecdote, sans rien assurer que la vérité de ces témoignages. Voicy très exactement cette étrange histoire ¹ :

« Louise de Budos, jeune vefve de dix-huit ans, estoit avec sa mère auprès de la première femme du connestable lorsqu'elle mourut (on l'appelle ici connestable pour abrégger, quoiqu'il ne le fut que deux ans après). La mère et la fille, se promenant au dehors du chasteau de Pézenas, trouvèrent une pauvre femme tenant un petit enfant, qui leur demanda l'aumosne. La mère refusa ; la fille, touchée du petit enfant, obligea sa mère à donner quelque chose. La pauvre femme remercie, dit que l'aumosne ne sera pas perdue si elles veulent, leur persuade enfin que la fille accepte d'elle une petite bague qu'elle luy présente et qu'elle fasse en sorte de la passer au doigt du connestable. Ce conseil fut tost et de point en point suivi et le connestable espousa Louise de Budos.

¹ Papiers et écrits de Saint-Simon, t. V, p. 155.

CHAPITRE I^{er}



« Plus de cinq ans après leur mariage, qui fut très heureux, Louise de Budos se trouvant seule à Chantilly avec sa tante et le comte de Cramail, elle leur parut si triste qu'ils craignirent qu'elle n'eust reçu quelque mauvaise nouvelle et luy en parlèrent. Elle leur dit que non, et qu'elle n'avoit rien. Elle les mena ainsy jusqu'à quelques jours de là, que se promenant une après-disnée avec eux, elle les quitta brusquement, leur dit d'attendre, et s'avança à un homme qu'ils ne connurent point et qui avoit la contenance d'attendre. Ils la virent le joindre, s'arrêter à luy et parler ensemble assez longtemps. Cet homme la quitta; la tante et Cramail la rejoignirent et la trouvèrent si renfermée en elle-même qu'ils ne doutèrent pas qu'elle ne vinst d'apprendre de fort mauvaises nouvelles du connestable; mais elle les rassura là-dessus et ne voulut point s'expliquer davantage.

« Le lendemain à disner, comme on servoit le fruit, on vint dire à la connestable que cet homme qui l'avoit entretenue la veille à la promenade demandoit à luy parler. Cela l'émut extraordinairement, et elle répondit qu'il estoit bien pressé et qu'il attendist. Peu après elle sortit de table, le fit appeler, défendit qu'on les interrompist, et dit de plus à sa tante et à Cramail qu'ils avoient des affaires ensemble, qu'ils pourroient bien n'estre pas d'accord et

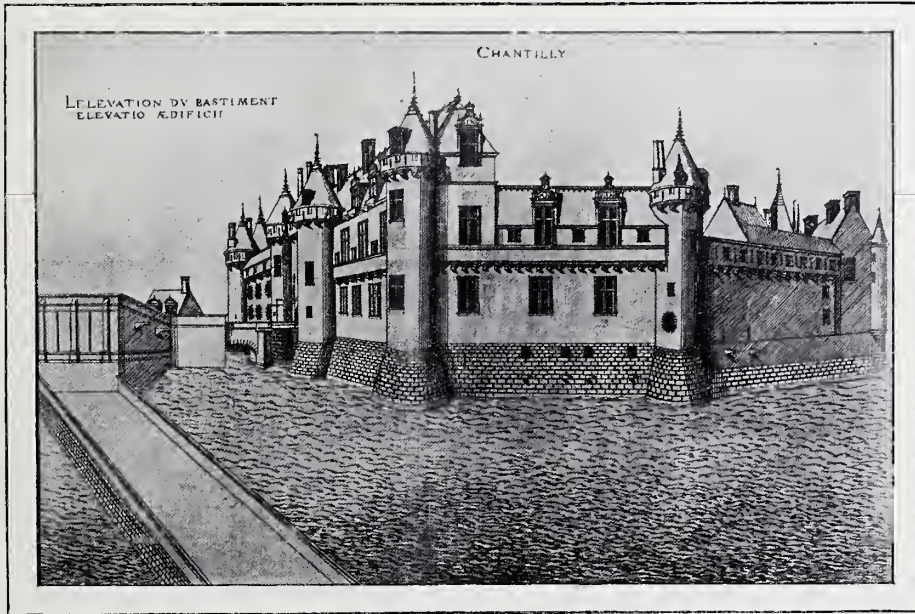
faire du bruit, mais que quelque long temps que cela pût durer et quelque bruit même qu'ils entendissent, qu'elle leur demandoit de les laisser et leur défendoit d'approcher d'un cabinet où elle s'en alloit avec luy. Tout cela augmenta fort leurs inquiétudes et commença à leur paraître bien extraordinaire. Mais ce fut bien pis quand, après avoir attendu tout le jour et le soir, enfin, sur les dix heures du soir, conseil tenu avec tous les principaux de la maison, ils furent à la porte du cabinet, d'où on n'avoit ouï aucun bruit de tout le jour, où ils grattèrent, appelèrent, frappèrent, finalement enfoncèrent la porte et y trouvèrent la connestable morte, par terre, le col entièrement tourné, le visage du côté de l'épine du dos, sans estre pourtant défiguré, et dans le cabinet une odeur de soufre très puante.

« Le comte de Cramail, qui estoit présent, l'a conté plusieurs fois à la duchesse d'Angoulême la Guiche, qui l'a souvent conté à la duchesse de Saint-Simon l'Aubespine.

« La tante de la connestable, éperdue, se jeta sur son corps, et dans ce transport de douleur, sans sçavoir ce qu'elle faisoit, mit à son doigt cette bague qu'elle luy avoit toujours vue au sien et que le connestable lui avoit rendue. Le désespoir du connestable fut extrême ; mais

CHAPITRE I^{er}

dès qu'il vit la tante de sa femme, qu'il n'avoit jamais pu souffrir, il lui fit mille amitiés. Elle crut que ce qu'elle estoit à la feue connestable luy attiroit ce bon trai-



LE CHATEAU DE CHANTILLY DE 1530 A 1687

tement; mais sa surprise fut extrême quand elle les vit aboutir à la proposition de l'épouser, et à l'exécution au bout d'un an en attendant la dispense. Sa figure très disgraciée et l'aversion du connestable pour elle si marquée du vivant de sa niece, faisoit un tel contraste avec ce nouvel estat, qu'il ne luy sortit point de l'esprit. A force d'y penser, elle fit enfin réflexion sur cette bague qu'elle

CHANTILLY



avoit prise au doigt de sa niepce et qu'elle avoit toujours depuis gardée au sien. Le scrupule luy en vint, elle consulta, et on se moqua d'elle; mais voyant que cela continuoit à la tourmenter, on lui dit qu'elle n'avoit qu'à l'oster; tellement qu'en se promenant dans les jardins d'Escouën, elle y jetta la bague. Cet instant fut l'époque du divorce. Le connestable, absent d'elle alors, revint à soy comme d'un enchantement et ne l'a jamais vue depuis.

« La mesme tradition, également et constamment creue dans la maison de Condé, ajouste que cette mesme connestable de Budos paroist, dans l'aage où elle estoit et avec les habits de son temps, à la fenestre de la salle d'armes de Chantilly peu de temps avant la mort de l'aisné de la maison de Condé. Ce qu'il y a de très certain, c'est que fort peu de jours avant la petite vérole de M^{me} la Duchesse, M. le Prince le héros estant à Chantilly, d'où il ne sortoit point depuis bien des années que pour de grandes et rares occasions, Vervillon, son escuyer, distingué et estimé dans la maison, revenant de tirer et arrivant à soleil couchant au chasteau, vit la fenestre de la salle d'armes ouverte, qui donne sur le pont-levis vis-à-vis la statue du connestable¹, et à la fenestre ouverte

¹ Un ancien plan nous montre en effet cette salle d'armes, ou cabinet des armes, s'ouvrant par deux fenêtres près de l'entrée du château. La remarquable collection d'armes fut plus tard transportée au-dessus de l'orangerie dans le parc.

CHAPITRE I^{er}



une femme vestue singulièrement, appuyée et fort avancée sur cette fenestre, qui regardoit tellement bas qu'il ne put voir que peu et imparfaitement son visage. Vervillon, qui n'ignoroit la tradition et qui sçavoit que cette salle estoit toujours fermée et ses fenestres aussi, fut si frappé de cela qu'il s'arresta et que, se tournant au palfrenier qui le suivoit, il luy demanda s'il ne voyoit pas quelque chose à la fenestre et quoy? Le palfrenier luy dit toute la mesme chose. Vervillon, sûr qu'il ne se l'imaginait pas, avance toujours, regardant et voyant toujours de mesme, jusqu'à ce qu'arrivé fort près de la porte, il ne put plus regarder. Il met pied à terre chez le concierge et luy demande pourquoi la salle d'armes est ouverte. Il répond qu'elle ne l'est point, conteste, présente ses clefs, monte tout de suite avec Vervillon, luy montre la porte de la salle d'armes bien fermée, l'ouvre, entrent tous, trouvent portes et fenestres bien closes et personne dedans. Vervillon bien estonné s'en va à sa chambre, y emmène le concierge, luy conte ce qu'il a vu, puis à M. le prince de Conti, exilé lors à Chantilly, et leur fait parler le palfrenier. La chose gagne d'oreille en oreille les principaux de la maison et les effraye. Vervillon estoit depuis bien des années à M. le Prince, brave homme, fort estimé, fort meslé avec le monde; il a vescu plus de trente ans depuis

CHANTILLY



cela, et toujours avec beaucoup d'amis considérables.

« A deux jours de là, M. le Prince sceut que M^{me} la Duchesse avoit la petite vérole à Fontainebleau; il alla la trouver, y tomba malade tout de suite et y mourut fort promptement.

« La vérité est aussi qu'à la mort de M. le Prince, son fils, et de M. le Duc, son petit-fils, on n'a pas ouï parler de la connestable »¹.

Ce long récit nous a entraîné loin de l'histoire du château de Chantilly; nous y revenons au moment où la Ligue donne au manoir féodal un rôle important dans les événements; il était encore assez fort pour en imposer et se défendre. Les Montmorency y menaient une existence presque royale; ils étaient si puissants seigneurs qu'ils exerçaient sur tous les alentours une influence incontestée. Ce fut grâce à cette influence que Senlis et les environs se rendirent à Henri IV. Guillaume de Montmorency, connu sous le nom de Thoré, était colonel de la cavalerie de Piémont, commandait Senlis et le pays d'alentour au moment de la mort de Henri III. La ville ne renfermait qu'un nombre restreint de Ligueurs, mais déterminés. A leur tête figurait l'évêque Guillaume Rose, qui

¹ Ce récit est entièrement tiré des écrits inédits de Saint-Simon publiés par M. Faugère.

CHAPITRE I^{er}

prêchait violemment contre l'autorité royale¹. Les royalistes appelèrent Thoré, qui était à Chantilly. Il répondit à leur appel, se présenta à la porte Saint-Rieul, pénétra dans la ville avec quelques hommes d'armes, et la fit rentrer sous l'autorité royale².

C'est de Senlis que le roi Henri IV fit la proclamation suivante :

DE PAR LE ROY,

Sa Majesté désirant réunir tous ses subjectz, et les faire viure en bonne amytié et concorde, notamment les bourgeois et habitans de sa bône ville de Paris, vevlt et entend que toutes choses passées et aduenues depuis les troubles soient oubliées. Défend à tous ses Procureurs généraulx, leurs substitutz et autres officiers, en faire aucune recherche alencontre de quelques personnes que ce soit, mesmes de ceux que l'on appelloit vulgairement les Seize, selon que plus aplain est contenu par les articles accordés à ladicte ville. Promettant sa dite Majesté, en foy et parole de Roy, viure et mourir en la religion Catholicque, Apos-

¹ *Monographie-guide de Senlis*, par M. E. Dupuis (1901).

² Guillaume de Montmorency, seigneur de Thoré, cinquième fils du connétable Anne de Montmorency, servit dignement les rois Charles IX, Henri III et Henri IV. Il épousa : 1^o Léonore, fille unique de Jean d'Humières, 1561 ; 2^o en 1581, Anne, fille d'Antoine de Lalaing, comte d'Hoogstraten.

CHANTILLY

~~~~~

tolique et Romaine, et de conseruer tous ses dictz subjectz et Bourgeois de ladite ville en leurs biens, Priuileges, Estatz, Dignitez, Offices et Bénéfices.

Donné à Senlis le vingtiesme jour de Mars Mil cinq cent quatre vings quatorze et de nostre règne le cinquiesme.

*Signé* : HENRY.

Et plus bas, par le Roy,

*Signé* : RVZÉ.

Dans la nuit du 21 au 22 mars 1594, malgré la présence de la garnison espagnole et la surveillance des Ligueurs, les murs de Paris furent couverts de placards semblables au spécimen ci-dessus, qui existe en original au château de Chantilly<sup>1</sup>. A 4 heures du matin, Henri IV faisait son entrée dans Paris par la porte Neuve.

<sup>1</sup> Dans la galerie Daumet. Ce placard est cité dans l'*Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale.



## CHAPITRE II

LE roi Henri IV vint souvent à Chantilly ; il en aimait le séjour et les chasses ; il affectionnait les Montmorency et habitait chez eux, même en leur absence ; son appartement était toujours prêt à le recevoir ; il y avait son jardin, « le jardin du Roy »<sup>1</sup> ; les chasses l'y rappelaient et l'y retenaient. Plus tard ses visites se multiplièrent pour le malheur de tous et surtout pour sa renommée, attiré par la beauté de celle qui devint la princesse de Condé, Charlotte-Marguerite de Montmorency, née le 11 mai 1594, mariée le 3 mai 1609 à Henri de Bourbon, prince de Condé. Le mariage fut célébré à Chantilly chez le connétable, père de la fiancée, avec « peu de frais et bien de la gaîté »<sup>2</sup> ; mais la joie fut de courte durée ; la passion du roi pour la jeune princesse éclata. Le scandale fut grand ; Condé ne put se faire illusion, mais se montra peu disposé à supporter patiemment l'infortune qu'on voulait lui impo-

<sup>1</sup> *Historique de Chantilly*. par M. G. Macon.

<sup>2</sup> Lettre de Malherbe à Peiresc, mai 1609.

## CHANTILLY

ser ; son exacte vigilance déjoua le complot formé contre la vertu de sa femme, il l'emmena à Valery<sup>1</sup>.

Les choses en vinrent à un tel point que Condé ne voyait plus de sûreté, même en s'éloignant de la cour, car le roi suivait la princesse partout et sous toutes sortes de déguisements. Un jour, sous prétexte d'une chasse, Condé prit avec sa femme le chemin des Pays-Bas. Le roi, instruit de cette fuite, ne veut rien entendre, fait poursuivre le fugitif et commence ainsi cette longue série de colères, d'égarements, d'incidents diplomatiques qui n'avaient d'autre but que d'éloigner Condé et de faire revenir sa femme en France.

Tous les moyens furent employés, au grand jour et secrètement, pour enlever la princesse ; on s'était assuré qu'elle ferait peu de résistance, son entourage était gagné ; un secrétaire de son père, Girard<sup>2</sup>, allait et venait sans cesse de Paris à Chantilly et à Bruxelles, portant des lettres et des avis. Le roi était l'âme de ces manœuvres ; la famille de la princesse était complice<sup>3</sup>. Plusieurs tentatives d'enlèvement échouèrent ; mais Condé, poursuivi, menacé,

<sup>1</sup> Château appartenant aux Condé, en Bourgogne.

<sup>2</sup> Sa famille, après les Montmorency, resta attachée à la maison de Condé, les descendants existent.

<sup>3</sup> *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, t. II, p. 258 à 346.



CHARLOTTE-MARGUERITE DE MONTMORENCY, PRINCESSE DE CONDÉ  
MÈRE DU GRAND CONDÉ



## CHAPITRE II

fut obligé de quitter les Pays-Bas, confiant sa femme aux archiducs.

Nous ne retracerons pas ici les mille péripéties et difficultés du séjour du prince de Condé à Milan, ni celles auxquelles donna lieu celui de sa femme à Bruxelles; mais à la nouvelle soudaine de la mort du roi, Condé, traversant les Pays-Bas, se rendit à Paris. Malgré les instances des archiducs, il avait refusé de voir sa femme au passage; il consentit cependant à ce que le connétable de Montmorency envoyât « quérir » sa fille.

Condé fit alors sa paix avec la Régente et l'assura de sa soumission et de sa fidélité<sup>1</sup>.

Dès ce retour, les Montmorency s'empressèrent auprès de Condé; le vieux connétable lui-même vint de Chantilly saluer affectueusement son gendre. Bientôt la princesse, ramenée de Bruxelles, eut chez son père une entrevue avec son mari; quelque temps après, la réconciliation, quoique froide, eut lieu de même à Chantilly.

Louis XIII jouissait chez les Montmorency des mêmes droits que le roi son père. La confiscation mit plusieurs fois Chantilly entre ses mains. Aimant la chasse avec passion, comme tous ceux de sa race, il trouvait dans cette immense étendue de forêts les parfaits aménagements propres à

<sup>1</sup> *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, t. II, p. 346.

## CHANTILLY

rendre la chasse à courre digne de son goût pour l'équitation et de sa science de la vénerie.

Il en profitait souvent. Lorsque Henri II de Condé, en ce temps-là encore étranger à Chantilly, sortit de prison après trois années de réclusion à Vincennes, le 20 octobre 1619, ce fut à Chantilly que le roi voulut le recevoir, ainsi que la princesse de Condé, qui avait partagé la captivité de son époux.

Louis XIII fit admirer à Condé le château dans tous ses détails, puis M. le Prince et M<sup>me</sup> la Princesse furent logés dans l'appartement qu'ils avaient occupé au moment de leur mariage<sup>1</sup>.

Le connétable Henri I<sup>er</sup> de Montmorency mourut en 1614, laissant à son fils Henri II, maréchal de France et amiral, ses grands biens, parmi lesquels Chantilly, où il était né en 1595. Le nouveau seigneur avait épousé Marie-Félice des Ursins, fille de Virginio, duc de Bracciano, et de Fulvia Peretti, petite-nièce de Sixte V et cousine issue de germain du roi Louis XIII. Le mariage avait eu lieu à Paris, à l'hôtel de Condé, le 28 novembre 1612.

Avec Henri de Montmorency et Marie-Félice, la cour et le monde se pressent à Chantilly, près de lui, le plus beau, le plus magnifique des seigneurs, près d'elle, la plus

<sup>1</sup> *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, t. III, p. 104.

## CHAPITRE II

---

vertueuse, la plus aimable, la plus charmante des femmes. L'un et l'autre se plaisent à embellir cette résidence déjà si belle. Marie-Félice se souvient de son origine italienne. Voici des fontaines toutes vivantes de Nymphes, de Tritons, de Fleuves, de fleurs; les marbres, les statues éclairent la verdure de leurs blancheurs.

Les poètes chantent le maréchal, sa bravoure, sa magnificence; la maréchale, sous le nom de Sylvie, sa piété, ses vertus, ses grâces, son savoir, sa bonté aussi, car elle est secourable à tous. En ces lieux Sylvie est vivante; la petite maison qui porte ce nom, dit encore de nos jours qu'aux heureux temps de sa vie elle aimait cette retraite et venait s'y reposer du monde. Mais les trop courts instants de bonheur que rappelle ce lieu s'effacent bientôt pour ne laisser qu'une apparence de vie à celle qu'on appelait « les délices du monde »; elle va disparaître et pleurer près d'un tombeau pendant de longues années, sous l'habit des filles de Sainte-Marie.

Gouverneur du Languedoc depuis 1613, Henri de Montmorency, mécontent de la cour après 1630, s'en fut résider dans son gouvernement; la duchesse l'y accompagna. Lorsqu'arriva l'entreprise de Gaston d'Orléans, elle fit tous ses efforts pour empêcher le maréchal de recevoir le frère du roi et de s'engager avec lui.

## CHANTILLY



Très aimé en Languedoc, tout puissant dans ce gouvernement, Montmorency se crut assez fort pour la lutte; il arma, fut vaincu et pris le 1<sup>er</sup> septembre 1632.

Ni le roi, ni le cardinal de Richelieu n'écoutèrent les supplications de la maréchale demandant la vie de son mari; elle-même leur était suspecte; on l'accusait, bien à tort, d'avoir engagé le maréchal dans cette rébellion.

Le roi refusa de la voir. Elle conjura alors le duc d'Orléans de se rappeler la parole donnée, de tout essayer pour sauver celui qui s'était perdu pour lui : ce fut en vain.

Pendant ce temps, Henri de Montmorency attendait son sort en prison. Son jugement n'était pas douteux. L'on fit comparaître Saint-Preuil, Guitaut, tous ceux qui l'aimaient, l'estimaient si hautement. Ce fut Guitaut qui, interrogé s'il l'avait reconnu dans le combat, répondit avec larmes « que le feu et la fumée l'avaient empêché d'abord de le reconnaître, mais qu'ayant vu rompre six de leurs rangs, et tuer leurs hommes jusqu'au septième, il avait compris qu'un seul homme était capable d'une telle action, celui-là même qui maintenant était sur la sellette. Son cheval ayant été tué, cela seul avait permis qu'il demeurât parmi eux ».

Le maréchal fut condamné; il montra devant la mort

## CHAPITRE II

ce même courage dont il avait donné pendant sa vie tant et de si magnifiques preuves. Jusqu'à la fin, il unit la plus noble résignation aux sentiments les plus chrétiens.

Après avoir reçu son arrêt, il écrivit à la duchesse sa femme son dernier adieu en ces lignes :  
« Mon cher cœur, je vous dis le dernier adieu avec une affection pareille à celle qui a toujours esté entre nous. Je vous conjure par le repos de mon âme, que j'espère estre bientôt au ciel, de modérer



MARIE-FÉLICE DES URSINS, DUCHESSE DE MONTMORENCY  
RELIGIEUSE DE LA VISITATION, A MOULINS

vos ressentiments et de recevoir de la main de nostre doux Sauveur cette affliction. Je reçois tant de grâces de sa bonté que vous devez avoir tout sujet de consolation.

## CHANTILLY



Adieu encore une fois, mon cher cœur<sup>1</sup> » (30 octobre 1632).

Le désespoir de la maréchale fut sans bornes ; elle tomba dans « un abîme de douleur », passant ses jours et ses nuits en prières. On entendait ses gémissements : « Mon Dieu, disait-elle, je n'aimais que lui ; vous me l'avez ôté pour que je n'aime que vous » ! — On l'emprisonna ; tous les maux l'accablèrent, sa santé succomba. Enfin, après deux ans de réclusion, le roi accorda sa mise en liberté, dont elle usa pour se retirer à la Visitation de Moulins, 1634. C'est là qu'après mille traverses elle recueillit les restes de son époux et fit élever le mausolée qui existe dans la chapelle du couvent<sup>2</sup> vis-à-vis la grille du cloître. Après trente-quatre années passées dans la prière et les austérités, ses cendres rejoignirent enfin celles de celui qui avait été son unique amour en ce monde.

<sup>1</sup> *Vie de Madame de Montmorency*, par Cotelendi.

<sup>2</sup> Maintenant le lycée.



### CHAPITRE III

LA princesse de Condé avait tout tenté pour sauver son frère; mais un ordre formel du roi lui avait interdit d'arriver jusqu'à lui; ses lettres restèrent sans réponse et la tragédie s'accomplit!

Jusqu'à ses derniers moments, Louis XIII regretta la mort de Montmorency. A cet instant, il fit appeler le prince de Condé et lui dit ses remords, « non pas avec des pleurs, mais avec des sanglots<sup>1</sup> ».

La condamnation de Montmorency entraînait la confiscation de ses biens. Cependant le roi ne s'en prévalut pas; le maréchal ne laissait pas d'enfants; Louis XIII rendit les biens aux trois sœurs du condamné, à l'exception de Chantilly<sup>2</sup> qu'il retint à cause des chasses.

Quelques souvenirs du passage de cette prise de possession royale existent encore : la « Cabotière », petite mai-

<sup>1</sup> *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, t. III, p. 248.

<sup>2</sup> *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, t. III, p. 249.

## CHANTILLY



son où, comme son nom l'indique, on gardait les chiens cabots<sup>1</sup>. Sur la porte les armes royales et un L très orné, trouvés endommagés, ont été rétablis et restaurés; enfin la tradition dit que le grand et très beau mur sur lequel s'appuie au nord la terrasse où se trouve le château d'Enghien, a été construit par ordre du roi.

A la mort de Louis XIII, Chantilly revint aux sœurs de Montmorency. Le prince de Condé indemnisa ses belles-sœurs; par ce moyen le domaine entier resta à M<sup>me</sup> la Princesse sa femme et entra ainsi dans la maison de Condé.

Il n'existe que de rares et incomplets documents décrivant les dispositions intérieures du château du temps du dernier Montmorency; cependant la chapelle était restée à peu de chose près la même depuis les d'Orgemont; l'un d'eux y était enterré.

Pour l'extérieur, les belles gravures de Ducerceau font connaître la charmante construction, les hautes fenêtres fleuronées dont chaque détail est intéressant. L'ensemble, composé de parties si diverses, a cette noble grâce des monuments de la Renaissance française.

M. le Prince vint rarement à Chantilly après son entrée en possession. Le gouvernement de Bourgogne, la cour,

<sup>1</sup> Chiens de chasse bassets.

### CHAPITRE III

---

quand ses affaires ou ses intérêts politiques l'y appelaient, empêchent les séjours à la campagne. Son fils, le duc d'Enghien, celui qui fut le Grand Condé, était élevé à Montrond<sup>1</sup>. Ce ne fut qu'après ses premières grandes victoires que le jeune héros se reposait à Chantilly des fatigues de la guerre et permettait les soins nécessaires à sa santé plutôt délicate. Après Philisbourg, septembre 1645, il y revint ; M<sup>me</sup> la Princesse sa mère l'y attendait, ayant fait préparer la « petite chambre » et les eaux de Forges qu'il devait prendre. Près de sa mère, est sa femme, si peu aimée, et son jeune fils le duc d'Albret. Une lettre adressée à M. le Prince lui fait part de l'arrivée du duc d'Enghien, qui ne reste à Chantilly que le temps de reprendre un peu de forces.

Henri II de Bourbon-Condé mourut le 26 décembre 1646 presque subitement. Quoique affaibli de corps depuis un certain temps, son intelligence et son activité d'esprit étaient restées les mêmes ; jusqu'à la fin il expédia les affaires avec cette lucidité qui était une de ses qualités maîtresses. Sa fin fut calme et chrétienne ; sa femme et son fils ne quittèrent pas son chevet. Il reçut avec émotion les témoignages de leur tendresse et « parla à M<sup>me</sup> la Prin-

<sup>1</sup> Forteresse appartenant aux Condé ; les ruines existent près Saint-Amand, département du Cher.

## CHANTILLY



cesse comme s'il l'avait aimée toute sa vie<sup>1</sup> ». Ce prince est généralement peu connu et mal jugé jusqu'à présent. Un temps viendra où l'histoire, plus éclairée sur cette figure qui semble secondaire, discernera cet esprit très politique, mais vraiment sage<sup>2</sup>.

Charlotte-Marguerite de Montmorency, maintenant princesse douairière de Condé, eut l'usufruit de tous les biens du prince son mari; c'était justice, puisque la fortune n'avait d'autre base que les apports de l'épouse à la communauté. Elle compte en jouir avec une liberté qui lui était inconnue<sup>3</sup>. Parmi ces biens, Chantilly, le Chantilly de sa jeunesse, la maison de sa famille, lui inspirait un intérêt particulier; elle le prouva. C'est sur ce domaine qu'elle fonda les établissements de charité, « sa charité », ainsi qu'elle-même l'avait baptisée, en un mot l'hôpital, que ses descendants, continuant ses bienfaits, doteront tour à tour jusqu'au temps actuel.

Louis II de Bourbon, devenu M. le Prince, toujours aux armées, en Espagne ou en Flandre, ne revient guère à Chantilly pendant les années qui suivirent la mort de son

<sup>1</sup> *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, t. V, p. 120. — M<sup>me</sup> de Motteville, *Mémoires*.

<sup>2</sup> Une intéressante brochure intitulée *le Père du Grand Condé* a été publiée en 1892 par le R. P. Chérot, de la Compagnie de Jésus.

<sup>3</sup> *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, t. V, p. 121.

### CHAPITRE III

---

père. Néanmoins il pense à y rentrer après sa blessure du 8 septembre 1648 devant Furnes. La reine le rappelle par deux billets successifs : « Votre repos à la cour peut être aussi utile que votre travail à la campagne », dit Sa Majesté.

Condé revint lentement à Chantilly, se souciant peu de se retrouver à la cour et pressentant les difficultés qui l'y attendaient. Il veut avant tout revoir la « petite chambre » et prendre les eaux de Forges; mais, pressé de nouveau, il se rend à Rueil où est la cour.

Voici la Fronde, les princes arrêtés, conduits à Vincennes (18 janvier 1650). Pendant ce temps, Chantilly devint l'asile des princesses de Condé. Nous savons quels importants événements s'y passèrent, comment on s'y occupait des prisonniers, tout en sachant rendre cette demeure agréable et charmante aux amis qui entouraient les princesses en disgrâce. Nous avons l'*Épître* de Sarrasin à M<sup>me</sup> de Montausier : « Hier entre chien et loup, je rencontrai dans la grande route de Chantilly... M<sup>me</sup> la Princesse, m'ayant aperçu, m'appela et me dit : Sarrasin, je veux que vous alliez tout à cette heure écrire à M<sup>me</sup> de Montausier que jamais Chantilly n'a été plus beau, que jamais on n'y a mieux passé le temps, qu'on ne l'y a jamais davantage souhaitée et qu'elle se moque d'être en Xaintonge pendant que nous sommes ici... »

## CHANTILLY

---

Cette épître, entremêlée de vers et de prose, est une charmante et vivante description de la vie des grandes dames de ce temps. D'autre part, Lenet, si longtemps familier de la maison de Condé, que l'on peut appeler le bras droit de M. le Prince, décrit avec détails les occupations et les actions des princesses et des dames à Chantilly pendant le printemps de 1650 : « Quand j'étais à Chantilly, dit-il, j'avais souvent l'honneur de me promener avec les princesses, la duchesse de Châtillon, la comtesse de Tourville<sup>1</sup>. Ces promenades étaient les plus agréables du monde; nous formions mille projets chimériques pour la liberté des princes ou pour avoir correspondance avec eux. La princesse douairière avait l'esprit agréable et la conversation galante. Elle parlait souvent avec douleur de l'ingratitude de la reine envers elle, se souvenant des services qu'elle lui avait rendus pendant la vie du feu roi, dont elle disait mille particularités curieuses de ce qui s'était passé du temps du duc de Buckingham, du comte de Holland et des ducs de Bellegarde et de Montmorency. Elle nous peignait avec horreur le caractère du cardinal de Richelieu; elle ne lui avait jamais pardonné le supplice du maréchal de Montmorency son frère. Elle nous contait encore des singularités fort particulières et diver-

<sup>1</sup> Dame d'honneur des princesses.

### CHAPITRE III

tissantes de l'amour que le roi Henri IV avait eu pour elle et de ce qui s'était passé en son voyage de Flandre<sup>1</sup> ».

Les soirées à Chantilly n'étaient pas moins attrayantes que les promenades, car, continue Lenet, « après que l'on avait fait les prières ordinaires en la chapelle, où tout le monde assistait, on se retirait en l'appartement de la princesse douairière, où l'on jouait à divers jeux. Il y avait souvent de fort belles voix et des conversations agréables. C'était grand plaisir de voir toutes ces jeunes dames qui composaient cette cour-là, tristes ou gaies, suivant les nouvelles reçues. On voyait les unes et les autres se promener sur le bord des étangs, dans les allées des jardins et du parc, sur la terrasse ou sur la pelouse, seules ou en troupe suivant l'humeur où elles étaient. Jamais on n'a vu un si beau lieu, dans une si belle saison, rempli de meilleure ni de plus agréable compagnie<sup>2</sup> ».

Nous écouterons encore le récit que fait Lenet de la manière dont la princesse de Condé, Claire-Clémence de Maillé-Brézé, quitta Chantilly, craignant que son fils ne lui fût enlevé. « Le 10 avril 1650, à 8 heures du matin, la princesse douairière reçut une nouvelle qu'elle me fit

<sup>1</sup> *Mémoires de Lenet.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

## CHANTILLY



l'honneur de m'envoyer dire par Dalmas<sup>1</sup>; c'était l'avis que des troupes étaient envoyées pour occuper les passages de la rivière d'Oise et le pays environnant pour, à la fin, entourer et investir Chantilly et empêcher ainsi les princesses de communiquer avec leurs amis desquels elles pouvaient avoir conseil.

« Lorsque la vérité de l'investissement fut confirmée, la jeune princesse dit qu'elle suppliait humblement sa belle-mère, que, quoi qu'il pût arriver, on ne la séparât point de monsieur son fils; la princesse douairière la remercia les larmes aux yeux.

« A ce moment, Dalmas vint dire qu'un gentilhomme qui était ordinairement chez le Roi et s'appelait du Vouldy avait des lettres de Sa Majesté pour les princesses. Nous conseillâmes à M<sup>me</sup> la Princesse douairière de contrefaire la malade et de dire à cet envoyé ce qu'elle jugerait à propos pour retarder l'exécution de l'ordre qu'il apportait. Je passai en diligence à l'appartement de la jeune princesse, qui était au lit pour un grand rhume, et la priai de se lever promptement et de mettre à sa place M<sup>lle</sup> Gerbier, jeune fille anglaise, l'une des filles d'honneur<sup>2</sup> ».

<sup>1</sup> Dalmas, capitaine qui commandait le château de Chantilly.

<sup>2</sup> *Mémoires* de Lenet.

### CHAPITRE III

---

Pendant ce temps, la princesse douairière fit introduire du Vouldy. Après avoir lu la lettre dont il était porteur, elle lui dit qu'elle n'était ni d'âge, ni de santé à partir si brusquement pour un tel voyage que le roi, ou celui qui la persécutait sous le nom de Sa Majesté, lui ordonnait de faire ; qu'elle écrirait à M. le duc d'Orléans pour obtenir quelque temps nécessaire à faire son équipage. Quant à lui, il pouvait aller rendre à sa belle-fille la lettre dont il était chargé pour elle, puis se promener, se reposer, en un mot faire tout ce qui lui plairait.

Du Vouldy passa donc dans la chambre de la jeune princesse. On l'introduisit et on le présenta à M<sup>lle</sup> Gerbier, qui s'était mise dans le lit de sa maîtresse, où elle la contrefit si parfaitement que son ton, son air de parler, les reproches et les plaintes qu'elle fit contre la reine et le cardinal, ses larmes feintes trompèrent si bien du Vouldy que non seulement ce jour, mais le reste de la semaine, il écrivait qu'il voyait sans cesse la princesse et répondait d'elle. On le mena ensuite saluer le duc d'Enghien, ou pour mieux dire le fils du jardinier, âgé de sept ans comme le jeune prince et vêtu des habits du duc. Comme du Vouldy trouva ce petit garçon au milieu des gouvernantes et des femmes, il ne douta pas que ce fût le duc d'Enghien.

L'escorte de du Vouldy gardait soigneusement les abords

du château ; elle surveillait le pont-levis, et un autre détachement posté sur la pelouse observait le pont de chevaux qui fermait la route de Paris (ce pont a été remplacé par celui qui précède maintenant la grille d'honneur) ; mais les archers de la prévôté de l'Hôtel avaient négligé une passerelle qui porte aujourd'hui le nom de pont de la Volière et qui aboutissait alors à de vastes prairies. Au moment où le « gentilhomme ordinaire » s'entretenait avec la princesse douairière, M<sup>me</sup> la Princesse prenait son parti et l'exécutait avec non moins de rapidité que de présence d'esprit. Portant son fils dans ses bras, suivie de quelques dames et gentilshommes, Claire-Clémence disparaissait dans le dédale des soubassements du château, gagnait la passerelle oubliée, traversait l'étang, les prairies et trouvait à la lisière des bois un carrosse à livrées grises tenu prêt depuis plusieurs jours<sup>1</sup>.

Claire-Clémence quitta ainsi Chantilly. Elle déploya alors et ensuite un courage dont personne ne la croyait capable ; ce courage ne fut pas, hélas ! récompensé comme il le méritait.

M<sup>me</sup> la Princesse ne devait pas revoir sa belle-mère. Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse douairière de Condé, forcée de s'exiler de Chantilly, mourut à

<sup>1</sup> *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, t. VI, p. 8.



LOUIS II DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, LE GRAND CONDÉ



### CHAPITRE III

Châtillon-sur-Loing le 2 décembre 1650, sans avoir revu son fils, encore emprisonné.

Chantilly était resté désert. On n'y revint qu'après la mise en liberté des princes (janvier 1651).

M<sup>me</sup> la Princesse arriva de Montrond à Paris en mars ; son mari l'attendait ; il la reçut avec toutes les marques de gratitude et d'affection. Il voulut être à son côté pour l'entrée à Paris, récompense bien méritée, mais qui malheureusement ne dura qu'un moment.

M. le Prince et M<sup>me</sup> la Princesse se rendirent à Chantilly en avril 1651. Les fêtes s'y succédèrent, comédies, chasses, divertissements de toutes sortes en l'honneur de M<sup>me</sup> la Princesse ; et tout le monde de dire : « Voilà une femme fort chérie de M. son mari »<sup>1</sup>.

Dans le court intervalle qui sépara la délivrance des princes et les nouveaux troubles, M. le Prince ne revint à Chantilly que pour y tenir des conseils qui, sans rien décider, conduisirent Louis de Bourbon à la guerre civile et fatalement aux engagements avec l'Espagne. Nous n'avons pas à entrer dans le détail des vicissitudes, des misères et des fautes qu'entraînèrent ces engagements.

Pendant les années que Condé passa au service de l'Es-

<sup>1</sup> *Journal de Dubuisson-Aubenay. — Histoire des princes de Condé, par M. le duc d'Aumale, t. VI, p. 65.*

## CHANTILLY



pagne, Chantilly, confisqué comme tous ses autres biens, resta aux mains du roi. La paix des Pyrénées rendit à M. le Prince toutes ses possessions. Le Chantilly des d'Or-gemont et des Montmorency fit enfin retour aux Condé sans contestation et sans réserve<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, t. VII, p. 109.



## CHAPITRE IV

Nous verrons maintenant Louis de Bourbon au repos, un repos relatif; les craintes et les méfiances de la cour l'y condamneront, jusqu'à ce que le besoin ou le danger force le roi à recourir à son épée; en attendant, son activité toujours en quête d'aliments cherche à employer ses loisirs; c'est d'abord le rétablissement de ses affaires dont le désordre est extrême, puis la réparation, l'embellissement de ses résidences abandonnées depuis tant d'années, rendues inhabitables; mais tout manque pour ces entreprises, et les créanciers abondent.

Gourville<sup>1</sup> est appelé; par d'habiles mesures il parvint à satisfaire les plus pressants des créanciers, et à dégager les terres de Chantilly, Dammartin, Montmorency.

Commencent alors, pour durer plus de vingt ans, les

<sup>1</sup> Jean Hérault, seigneur de Gourville, qui par son habileté rétablit les finances de la maison de Condé, et fut aussi employé par M. le Prince et son fils en qualité de négociateur politique; il réussit dans la plupart des missions qui lui furent confiées.

## CHANTILLY



travaux qui vont changer l'aspect du château de Chantilly et de ses alentours. Le grand canal est tracé et creusé pour recevoir les eaux de la Nonette, petite rivière qui prend sa source non loin d'Ermenonville, et se jette dans l'Oise après avoir traversé Chantilly et le pays environnant. Le grand canal la recueille, ainsi que les sources abondantes en ces parages, pour produire cette nappe d'eau magnifique que nous admirons.

Le Nôtre commence, en 1663, à dessiner les jardins dans les vastes espaces de prairies que nous avons vu M<sup>me</sup> la Princesse traverser lorsqu'elle quitta Chantilly en 1650. Il convertit ces prairies en parterres entrecoupés d'un savant aménagement de canaux et d'étangs. Une machine hydraulique est construite pour le service des cours d'eau par l'ingénieur Manse; la tradition dit que cette machine fut faite sur les indications et les dessins du Grand Condé lui-même, presque aussi habile ingénieur que grand homme de guerre. Le bâtiment qui renfermait cette machine et qui contient de nos jours celle, plus moderne, employée au même usage, s'appelle encore le pavillon de Manse. L'avant-cour, entrée actuelle du château, est créée en même temps; les voûtes sous l'esplanade sont percées. Une partie des jardins dessinés par Le Nôtre existe encore. Ces jardins sont antérieurs à ceux de Ver-

## CHAPITRE IV

sailles et à ceux de Hampton-Court<sup>1</sup>, également dessinés par Le Nôtre.

L'aisance, rentrant à Chantilly, y ramène l'animation ; le roi et son frère s'y arrêtent souvent, mais sans apparat. Ce fut pour Jean-Casimir, roi de Pologne, que s'ouvrit l'ère des fêtes brillantes. Ce prince, qui avait attendu si longtemps l'arrivée à Varsovie de Condé et de son fils pour leur remettre la couronne, avait enfin abdiqué et venait en France rendre la visite qu'on n'avait pu lui faire dans son royaume.

M. le Prince et le duc d'Enghien allèrent jusqu'à Meaux au-devant de Sa Majesté Polonaise, qui, en arrivant au château, fut reçue au bas du degré par sa belle-sœur la princesse palatine et sa nièce la duchesse d'Enghien, Anne de Bavière, fille de la princesse palatine. Après les premiers épanchements, les hommages rendus à la chère mémoire de la feuë reine Marie de Gonzague, les fêtes commencèrent et durèrent quatre jours, du 13 au 17 octobre 1669. Le château était plein de monde ; soupers somptueux, comédie chaque soir, chasses de tout genre. Jean-Casimir s'en alla fort satisfait<sup>2</sup>.

Un an plus tard, Monsieur et Madame, allant à Villers-

<sup>1</sup> Palais de Hampton-Court, comté de Middlesex, Angleterre.

<sup>2</sup> *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, t. VII, p. 284.

## CHANTILLY



Cotterets, s'arrêtèrent à Chantilly ; moins brillant, mais plus intime fut l'accueil qu'ils y reçurent, plus approprié au goût délicat de Madame, Henriette d'Angleterre. Cette princesse déploya pendant ce séjour, pour M. le Prince et le duc d'Enghien, toutes les grâces de son esprit ; Condé, qui savait les apprécier, s'en montra touché et charmé<sup>1</sup>.

Dès 1671, au mois d'avril, Chantilly, quoique imparfait encore, fut en état d'ouvrir ses portes plus solennellement au roi et à toute la cour. La personne royale et les services nécessaires occupant le château presque en entier, une très petite partie de l'entourage y trouva place ; la foule immense qui composait la maison du roi et la suite fut hébergée dans les villages les plus proches, ainsi que les équipages, aux frais de M. le Prince. Rien ne fut changé au service royal, qui devait toujours rester le même. Des tentes furent dressées sur la pelouse pour les nombreuses tables que ce service comportait.

Tout reposait sur Vatel<sup>2</sup>, maître d'hôtel de M. le Prince ; « la tête de cet homme, dit M<sup>me</sup> de Sévigné, était capable de contenir le soin d'un état ». Il ne put cependant soutenir quelques légères erreurs qui se produisirent ; le manque de marée, en un jour maigre, fut le coup de grâce ; il se

<sup>1</sup> *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, t. VII, p. 286.

<sup>2</sup> Ou plutôt François Wattel, qui était le vrai nom du célèbre maître d'hôtel.

## CHAPITRE IV

tua, ainsi que l'on sait ; sa force d'âme n'alla pas jusqu'à supporter ce qu'il croyait un déshonneur : « On dit, écrit M<sup>me</sup> de Sévigné, qu'il se tua à force d'avoir de l'honneur à sa manière ».

M. le Prince et M. le Duc regrettèrent beaucoup Vatel. Gourville, prévenu en toute hâte, pourvut à tout. Il n'était pas au château, mais à la Canardière<sup>1</sup> pour tirer des halbrans et autres oiseaux d'eau, au petit jour. Il fit si bien que l'on ne s'aperçut pas de la disparition du malheureux maître d'hôtel.

M<sup>me</sup> de Sévigné, dans l'incomparable lettre que tout le monde connaît, rend compte de la magnificence des dîners, soupers, promenades dans ce lieu parfumé de jonquilles, où tout était enchanté !

Pendant les années des grands travaux, M. le Prince habitait alternativement l'hôtel de Condé à Paris, et Chantilly, qui, après le mariage du duc d'Enghien, devint sa résidence habituelle. M<sup>me</sup> la Princesse, malade, ne quittait pas Paris ; elle parut de moins en moins dans le monde, jusqu'à ce que le malheureux état de son esprit et la dureté des siens l'en éloignassent à tout jamais.

La vie de famille, nouvelle pour Louis de Bourbon, le

<sup>1</sup> La Canardière est maintenant un quartier de la ville de Chantilly ; au xviii<sup>e</sup> siècle, ce n'était qu'un marais abondant en gibier aquatique.

## CHANTILLY



charmait ; il savait la rendre attrayante en y apportant son esprit, son savoir, cette intelligence à laquelle rien ne restait étranger. Un entourage d'élite répondait à ces qualités. Anne de Gonzague, princesse palatine, règne à Chantilly ; elle y est souvent avec ses filles. En 1663, Anne de Bavière, la seconde de ces princesses, épouse le duc d'Enghien ; cette alliance resserre encore les liens d'affection qui unissaient la Palatine à la maison de Condé. Avec l'aide de M. le Prince, elle mariera les deux filles qui lui restent : Bénédicte épouse, en 1668, Jean-Frédéric de Hanovre, et Louise-Marie, en 1671, sera mariée à Charles-Théodore Otto, prince de Salm. « En attendant, le temps passe agréablement chez M. le Prince ; on y a toujours les violons, et souvent les comédiens<sup>1</sup> ».

Louis de Bourbon appelle près de lui tout ce qui, à cette époque, est l'honneur et la gloire de la France, dans la guerre, dans les lettres, dans les arts. Corneille ne se trouvait guère dans les demeures royales ; mais le prince admirait son génie, et le poète avait gardé un souvenir reconnaissant de l'appui que le duc d'Enghien avait autrefois donné à *Rodogune*.

Boileau fut, le premier, admis à Chantilly ; il y avait toujours ses entrées ; Condé le protégea contre plus d'un

<sup>1</sup> *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, t. VII, p. 186.

## CHAPITRE IV

ennemi, et « gare à qui attaquait ceux que M. le Prince avait une fois honorés de sa bienveillance. Il le fit entendre au duc de Nevers en termes fort durs ; l'étrange et bizarre neveu de Mazarin se le tint pour dit<sup>1</sup> ».

Ce fut Boileau qui amena Racine à Chantilly, où ses tragédies furent souvent jouées. La Fontaine y vint plus tard ; il y chassait avec Boileau, dont la maladresse, à ce genre d'exercice, faisait le désespoir des officiers forestiers de M. le Prince : « J'ai cru, écrit l'un d'eux, que le retour de M. Despréaux nous ruinerait tout le pays de gibier à la quantité de coups qu'il a tirés ; il m'en coûte un baril de poudre et beaucoup de plomb, mais il n'a sceu tuer une seule pièce de gibier<sup>2</sup> ».

Molière et sa compagnie restèrent une première fois toute une semaine à Chantilly. Ils y feront de plus longs séjours et y joueront tout leur répertoire.

La vie était donc aussi intellectuelle que brillante dans cette belle résidence, qui ne fut relativement solitaire que pendant les dernières grandes actions de guerre auxquelles Condé a attaché son glorieux nom. Aussitôt rentré dans le repos, il reprend les habitudes qu'il pratiquait depuis son retour en France.

<sup>1</sup> *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, t. VII, p. 190.

<sup>2</sup> M. de la Rue à M. le Prince ; Chantilly, 24 septembre 1673 (Archives de Chantilly).

## CHANTILLY



La cour s'arrête à Chantilly comme autrefois ; la France et l'Europe y passent ; tous ont le désir de voir le « Héros » dont le monde entier a ouï les victoires. Condé est là, grand dans le repos comme dans l'action ; il paraît à Chantilly comme à la tête des troupes. « Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées, au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisent ni jour ni nuit, c'était toujours le même homme, et sa gloire le suivait partout. Il n'y avait livre qu'il ne lût, il n'y avait homme excellent qu'il n'entretînt ; aussi sa conversation était un charme, parce qu'il savait parler à chacun suivant ses talents<sup>1</sup> ». Le temps qu'il ne donne pas à la lecture, dont son incomparable mémoire ne laissait rien perdre, M. le Prince le consacre à l'achèvement des travaux du château et des parcs ; les eaux, les bois, aménagés avec une science qui se laisse deviner sans gêner la grâce, offrent un aspect merveilleux.

On voit s'élever les grandes et les petites cascades, la Gerbe<sup>2</sup>, tout cet ensemble dont les gravures nous conservent le souvenir, et dont le peu qui reste permet de juger ce que furent l'immensité des travaux et la beauté

<sup>1</sup> Bossuet, *Oraison funèbre du Grand Condé*.

<sup>2</sup> La Gerbe existe encore de nos jours.

## CHAPITRE IV

du résultat. Tout cet extérieur fut terminé en 1684.

M. le Prince commença alors la transformation du château ; il n'en vit pas la reconstruction, heureusement pour sa renommée d'artiste et d'homme de goût, dit son historien<sup>1</sup>.

C'est alors que Mansart construisit l'immense bâtisse que la Révolution devait détruire, et que les souvenirs de jeunesse du roi Louis-Philippe lui représentaient comme rappelant l'hospice des Quinze-Vingts.

À côté de cet amas d'étages, de fenêtres, de tours, fut heureusement conservé le petit manoir élevé par le connétable Anne de Montmorency, la Capitainerie, nom sous lequel il était connu. Louis de Bourbon s'y était ménagé ses appartements particuliers ; là se trouve encore, de nos jours, « la petite chambre » où le héros venait se reposer au temps des grands exploits de sa jeunesse et que sa mère faisait préparer pour le recevoir. Tout ce premier étage restera à son usage. Il destina le rez-de-chaussée à sa belle-fille, Anne de Bavière, et à ses enfants ; de là, la dénomination conservée jusqu'à la Révolution à ce rez-de-chaussée, « appartement des enfants ».

En 1684, à l'occasion d'une visite du roi à Chantilly, le duc d'Enghien, saisissant l'occasion longtemps cherchée,

<sup>1</sup> Le duc d'Aumale, *Histoire des princes de Condé*, t. VII, p. 706.

## CHANTILLY



« enleva » le mariage de son fils, le duc de Bourbon, avec M<sup>lle</sup> de Nantes, fille légitimée de Louis XIV ; le jeune prince n'avait pas encore quinze ans, et M<sup>lle</sup> de Nantes entra dans sa treizième année.

Au premier étage de la Capitainerie ou petit château, la galerie « où sont peintes les actions de M. le Prince » n'était pas achevée à la mort du héros ; les tableaux qui l'ornent aujourd'hui, commandés de son vivant, furent terminés et mis en place par les ordres de son fils ; il est cependant de tradition que pour ceux qui représentent Rocroy, Fribourg, Nördlingen, M. le Prince en ait lui-même indiqué la disposition. Il existait autrefois un très grand tableau de la bataille de Rocroy dont il reste un fragment notable, l'ordre de bataille, donné et disposé par Condé avec une scrupuleuse exactitude. Ce premier tableau a sans doute servi à l'achèvement de celui de la galerie. La série entière, comprenant onze toiles de grandes dimensions, fut exécutée de 1686 à 1694 par Sauveur Leconte. Elle montre les actions militaires du Grand Condé depuis sa première campagne, 1640, jusqu'à l'année 1674 (bataille de Seneffe), à l'exclusion des faits de guerre accomplis de 1652 à 1659, période de rébellion du héros. Ceux-ci sont rappelés dans une peinture allégorique que le fils du Grand Condé fit exécuter

## CHAPITRE IV

par Michel Corneille en 1691 pour compléter la décoration de la galerie; on l'appelle le *Repentir* : le Grand Condé, debout, altier, dans une attitude qui n'implique pas le moindre repentir, retient de la main gauche la trompette d'une Renommée qui s'apprête à publier ses coupables actions, actions qui d'ailleurs sont toutes inscrites sur des banderoles qu'il foule aux pieds; de la main droite, il donne l'essor à une autre Renommée qui embouche la trompette pour proclamer son repentir, *quantum pœnituit*; dans un coin, Clio arrache du livre de l'Histoire les pages où étaient relatées les actions coupables, et sur les deux feuillets qui gisent à terre se trouve un curieux récit de la bataille des Dunes, que M. le duc d'Aumale a reproduit dans le tome septième de son *Histoire des princes de Condé*<sup>1</sup>.

Pendant les dernières années de sa vie, M. le Prince ne quittait pas Chantilly; cependant, à la fin de 1686, la duchesse de Bourbon, sa petite-fille, malade à Fontainebleau, fut en danger de mort; Condé partit aussitôt; mais, malade lui-même, bientôt à l'extrémité, il fait appeler son fils, sa belle-fille, son neveu le prince de Conti qui lui était très cher, et, avec cette précision, cette

<sup>1</sup> *Les Arts dans la Maison de Condé*, par M. Gustave Macon (*Revue de l'Art ancien et moderne*, 1900-1902).

## CHANTILLY



clarté, cette possession de soi-même qui le caractérisaient, il leur fait ses dernières recommandations, dicte pour le roi une admirable lettre, demande et reçoit en chrétien fervent les secours de la religion, attend enfin la mort avec la grandeur d'âme dont sa vie avait donné tant de preuves. « Comme le prêtre qui l'assistait disait : *In te, Domine, speravi*, Condé répondit d'une voix que tout le monde put entendre : *Et in tuâ justitiâ libera me* ; et le prêtre continuant : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, Condé expira si doucement qu'à peine put-on s'en apercevoir. C'était le 11 décembre 1686, entre 7 et 8 heures du soir<sup>1</sup> ».

<sup>1</sup> *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, t. VII, p. 768.



## CHAPITRE V

Louis de Bourbon laissait à son fils, avec le lourd héritage de son nom, si glorieux, ses biens dégagés des embarras financiers qui avaient tant attristé sa vie et l'avaient parfois rendue si pénible. Henri-Jules ne rappelait pas son père par les grandes lignes de cette nature exceptionnelle. Non seulement respectueux de l'autorité paternelle, mais s'inclinant devant la supériorité et l'éclat de ce génie, celui qui sera maintenant M. le Prince, homme de cour avant tout, s'éloignera peu de la personne du roi. Il se montrera cependant très digne de son nom dans les rares occasions où il lui sera permis d'attester sa valeur ; très brave, mais sans talents naturels pour la guerre, il apporta toujours une extrême application à cette science, et un désir sans bornes de suivre les leçons et les traces de son incomparable père.

Personne n'eut plus d'esprit, de savoir véritable, un goût plus exquis et si universel ; personne n'a porté si loin l'invention, l'exécution, les agréments, la magnifi-

## CHANTILLY



cence des fêtes. Toutes ces grandes et belles qualités étaient gâtées par le caractère le plus fantasque, les idées les plus étranges, parfois des manières brusques allant jusqu'à la brutalité ; M<sup>me</sup> la Princesse sa femme, la bonté, la patience en personne, était seule capable de le supporter<sup>1</sup>.

Après la mort de son père, Henri-Jules continua les travaux commencés. Chantilly était « ses délices ». Il fit achever les tableaux de la galerie des batailles et « l'appartement », continuer les grands bâtiments, les embellissements des parcs où il se promenait suivi de plusieurs secrétaires, qui écrivaient à mesure qu'il lui passait quelque idée par l'esprit<sup>2</sup>. Cette habitude dictée par le besoin de coordonner les ordres avec exactitude, s'est conservée dans la suite des âges. Celui qui, le dernier de sang royal, posséda Chantilly, faisait de même.

Henri-Jules acheva l'église paroissiale sur un terrain cédé par son père aux habitants du village, alors très petit, de Chantilly. Il orna cette église de tableaux qui, par une heureuse chance, ont été conservés et s'y voient de nos jours, entre autres une *Adoration des bergers*.

Il commande à Coysevox la statue du Grand Condé.

<sup>1</sup> *Mémoires* de Saint-Simon.

<sup>2</sup> *Mémoires* de Saint-Simon.

## CHAPITRE V

Coustou fait pour le parc des lions, des chimères, et les molosses qui sont encore aux approches du château. Des bustes d'après l'antique sont commandés à Rome.

La Ménagerie est achevée, ce qui en reste est maintenant une ferme, mais elle renfermait alors toutes sortes d'animaux, d'oiseaux rares et curieux. Ils habitaient des bâtiments et des cours très ornés. Les jets d'eau, les bassins y étaient en grand nombre. Cette Ménagerie était divisée en plusieurs parties ; il y avait la cour des poules, des pigeons, des paons, de la faisanderie, la cour des loups, des animaux féroces. Les dessins de ce très grand et luxueux établissement ont été reproduits au xviii<sup>e</sup> siècle sur un curieux jeu de Cavagnole<sup>1</sup> conservé au château de Chantilly.

C'est le prince Henri-Jules qui fit bâtir l'Orangerie et fit transporter dans une galerie aménagée au-dessus le très magnifique et très riche cabinet des armes. On y remarquait, outre l'armure de Jeanne d'Arc, celle du connétable Anne de Montmorency, celle du Grand Condé, sur laquelle on comptait neuf coups de mousquet, et sur

<sup>1</sup> Le jeu de Cavagnole est une sorte de loto qui fut très à la mode au temps de Louis XV. La reine Marie Leczinska y jouait tous les soirs. Ce jeu, comme le loto, est divisé par tableaux. Celui de Chantilly en compte vingt-quatre, chaque tableau représente non seulement les différentes parties de la Ménagerie, mais encore les principaux sites de Chantilly, le tout enguirlandé de roses. Les numéros sont aux angles.

## CHANTILLY



le casque plusieurs coups de sabre, une paire de longs pistolets (la tradition dit que le héros s'en servit toujours). On voyait encore dans ce précieux cabinet la chaise sur laquelle on portait le général espagnol marquis de Fontaines à la bataille de Rocroy lorsqu'il fut tué<sup>1</sup>.

En 1688, deux ans seulement après la mort du Grand Condé, Henri-Jules fit préparer Chantilly pour y recevoir le Grand Dauphin. L'appartement destiné à ce prince et qu'il occupa, était celui que le Grand Condé s'était réservé au premier étage du petit château, qu'il n'avait pas vu terminé. Les fêtes qui furent offertes au Grand Dauphin dépassèrent tout ce qui avait été vu jusqu'alors. Nous en trouvons la description dans le *Mercure de France*, dont un volume spécial donna la relation très complète que nous lui empruntons, à cause de l'intérêt actuel qu'elle peut avoir pour ceux qui connaissent Chantilly, en retraçant exactement ce qui se voit encore dans certaines parties du palais ou des alentours.

« M. le Dauphin partit de Versailles le Dimanche 22 août et arriva dans la forêt de Chantilly par le chemin de Luzarches. M. le Duc et M. le prince de Conty le reçurent vers le milieu de la « Vieille route ». Comme c'était

<sup>1</sup> Cette chaise, entrée dans les collections de l'État, est, croyons-nous, au Musée d'Artillerie; au moins elle y était encore vers 1848.

## CHAPITRE V



le lieu où Monseigneur devait chasser, M. le Prince y était pour lui faire commencer la chasse. Il prit ce divertissement jusqu'à cinq heures du soir, avec grand plaisir pour la quantité de perdreaux et de faisandeaux qu'il y trouva. Il alla ensuite à la « Table »<sup>1</sup> qui indique le milieu de la forêt. La figure de ce lieu est ronde, partagée en douze routes dont cette table est le centre. Ce lieu était tout environné d'arcades de feuillage correspondant aux douze routes. Sur la table était servie la collation ; une grande corbeille d'argent en ornait le centre, reliée par des guirlandes de fleurs à d'autres corbeilles de vermeil remplies des plus beaux fruits du monde. On mit le couvert de Monseigneur vis-à-vis de la route qui va vers Chantilly. Pendant cette collation, les yeux furent distraits par un divertissement mythologique où l'on vit paraître toutes les divinités des bois, dont les danses étaient accompagnées de la plus belle musique. Ensuite le prince arriva à Chantilly par l'une des routes de la forêt, au bout de laquelle on trouve une demi-lune qui conduit à l'avant-cour du château. Cette avant-cour n'est pas achevée, elle est

<sup>1</sup> Table de pierre qui existe encore. De nos jours ce lieu sert comme autrefois de rendez-vous pour les chasses à courre. Au temps des princes de Condé, avant leur émigration et depuis leur retour, on y disposait souvent des tentes qui permettaient de déjeuner au rendez-vous. C'est maintenant un but de promenade d'où l'on peut suivre tout le mouvement et les péripéties des chasses.

## C H A N T I L L Y



tout entourée d'eau et située près d'un étang nommé l'étang de Sylvie. A l'entrée se trouvent deux pavillons<sup>1</sup>, puis on monte à une grande terrasse au milieu de laquelle s'élève la statue équestre du dernier connétable de Montmorency<sup>2</sup>.

« Le château est un édifice fort ancien, irrégulier, assis sur une roche au milieu de grosses sources. M. le Prince fait présentement travailler<sup>3</sup> à donner au dehors une face nouvelle.

« A gauche, détaché du château, est un grand logement dont le rez-de-chaussée est à fleur d'eau du grand fossé ; c'est là, au premier étage, que loge Monseigneur. Ce second château, bâti par MM. de Montmorency, s'appelait la Capitainerie ; feu M. le Prince<sup>4</sup> en avait fait accommoder le dedans un an avant qu'il mourût.

« L'appartement occupé par Monseigneur pendant toute la durée des sept jours de fêtes, est composé d'un grand salon, d'un grand cabinet dont la vue donne d'un côté

<sup>1</sup> Ces pavillons n'ont pas changé.

<sup>2</sup> C'est à-dire du connétable Henri de Montmorency, père de la princesse de Condé. Cette statue, renversée au temps de la Révolution, a été remplacée en 1887 par celle du connétable Anne, œuvre de M. Paul Dubois.

<sup>3</sup> Le bâtiment de Mansart n'était pas terminé, il n'avait pas encore détruit l'irrégulière, mais intéressante petite forteresse, pour faire place aux façades régulières jusqu'à l'exagération et sans caractère, qu'il construisit.

<sup>4</sup> Le Grand Condé.

## CHAPITRE V

sur les jardins et de l'autre sur une grande pelouse qui borde la forêt ; près de ce cabinet, on en trouve deux autres de moindres dimensions <sup>1</sup>, dont l'un donne entrée dans une galerie éclairée par cinq fenêtres, vis-à-vis desquelles sont placées des tables des plus beaux marbres, montées sur des pieds de sculpture dorée. M. le Prince a consacré ce lieu à la mémoire de monsieur son père et a commencé à y faire mettre des tableaux qui représentent les actions de ce prince<sup>2</sup>. » Puis vient la description des parterres avec leurs ornements, des cascades, de l'Orangerie, de la Ménagerie, et surtout de Sylvie : « C'est une espèce de petit château qui n'est composé que d'un appartement bas de quatre pièces... On voit au delà un fort beau jeu de mail et un de longue paume ; au deçà, un grand manège, et à côté sont les jeux de l'arquebuse et de l'arbalète, avec de grands portiques d'architecture au milieu de grandes allées... Le labyrinthe est si rempli de détours qu'il est presque impossible de ne s'y pas égarer ; il est aussi ingénieusement imaginé que tout le reste de Chantilly..... ».

Chacun des jours de la visite du Dauphin à Chantilly

<sup>1</sup> De ces deux cabinets on a fait plus tard le salon des Singes, ou grande Singerie.

<sup>2</sup> Nous retrouvons actuellement, à peu de chose près, cette galerie comme elle est décrite ici.

## CHANTILLY



fut rempli par les divertissements les plus variés, les mieux imaginés, les plus magnifiquement exécutés. Les chasses, de tout temps un des attraits de ce lieu, y tinrent une grande place ; le Dauphin fut courre le loup jusqu'à Merlou (Mello).

Henri-Jules dépensa à Chantilly des sommes prodigieuses ; tout ce qu'il y créa mérite approbation, excepté les façades extérieures de Mansart ; mais il est rare de ne sacrifier en rien au goût de l'époque à laquelle on appartient.



## CHAPITRE VI

**H**ENRI-JULES de Bourbon, prince de Condé, mourut à Paris le 1<sup>er</sup> avril 1709. Depuis plusieurs années, il ne paraissait plus à la cour. Bizarre à l'excès (ce qu'il tenait certainement de sa mère avec aggravation), violent jusqu'à la brutalité, il n'était pas aimé, malgré sa grâce, l'amabilité, la noblesse de ses manières quand il voulait plaire; ses dernières recommandations à son fils furent pour Chantilly, « les embellissements qu'il y avait projetés, les bâtiments qu'il avait commencés, afin de l'obliger à les terminer, enfin d'une grande somme d'argent et où elle était<sup>1</sup> ».

Par un codicille du 28 mars 1709, ajouté à son testament, Henri-Jules lègue à l'hôpital fondé par sa grand'mère, Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de Condé, la somme de mille livres de rente pour les pauvres malades de Chantilly et des terres qui lui appartiennent aux environs; en outre, une somme de douze

<sup>1</sup> *Mémoires de Saint-Simon.*

## C H A N T I L L Y

~~~~~

mille livres pour augmenter l'édifice construit à Vineuil. Cette donation fut ratifiée par lettres patentes du mois de février 1711, enregistrées au parlement le 21 juillet; et, par ces mêmes lettres, Louise-Françoise de Bourbon, veuve de Louis III, prince de Condé (qui va suivre son père dans la tombe à quelques mois de distance), fut autorisée à faire construire à Vineuil une augmentation de bâtiments pour l'hôpital auquel les Condé consacreront toujours leur charité.

Celui qui succédait à Henri-Jules, Louis III du nom, son fils, prince de Condé, connu jusqu'alors sous le nom de duc de Bourbon, ne devait pas exécuter les dernières volontés de son père. Louis III était né à Paris le 11 octobre 1668. Il se signala à Steinkerque, et en toute occasion se montra digne du sang dont il sortait. Il avait épousé, le 24 juillet 1685, en la chapelle de Versailles, Louise-Françoise, légitimée de France, fille de Louis XIV, dite M^{lle} de Nantes. Louis III mourut à l'hôtel de Condé, à Paris, le 4 mars 1710, moins d'un an après son père.

Aussitôt, le roi donna au nouveau prince de Condé, Louis-Henri, qui avait été nommé jusqu'alors duc d'Enghien, puis duc de Bourbon et qui continua d'être désigné sous ce dernier titre, le gouvernement de Bourgogne et la charge de grand-maître de France, que pos-



LOUIS-HENRI DE BOURBON-CONDÉ, DUC DE BOURBON, DIT MONSIEUR LE DUC

CHAPITRE VI

~~~~~  
sédaît son père. Ce prince avait un peu moins de dix-huit ans ; vu ce jeune âge, il resta par ordre du roi sous la tutelle de sa mère, et du duc d'Antin pour la gestion de ses biens<sup>1</sup>.

Né à Versailles le 18 août 1692, Louis-Henri épousa : 1° Anne-Marie de Bourbon, fille de François-Louis, prince de Conti, qui mourut sans laisser d'enfants ; 2° Caroline de Hesse-Rhinfeld, laquelle fut mère d'un fils unique.

C'est M. le Duc (Louis-Henri conserva ce titre toute sa vie) qui, dans un avenir très prochain, devait réaliser les projets formés par son grand-père pour l'agrandissement et les nombreux embellissements de Chantilly ; aussitôt qu'il eut atteint sa majorité, il mit à ces travaux tous ses soins, et, à l'exemple de son grand-père, y employa des sommes énormes.

Les façades, sur les cours intérieures du château, furent entièrement changées. La chapelle, qui datait des anciens seigneurs, fut reconstruite. De 1718 à 1722, l'œuvre de Mansart sur les grandes façades s'achèvera ; ce qui reste de l'ancien château disparaîtra ; l'élévation seule cependant sera modifiée ; ni les fondations, ni les substructions ne changeront dans aucun temps.

Le petit château (Capitainerie) échappa à toute recons-

<sup>1</sup> *Mémoires de Saint-Simon.*

## CHANTILLY



truction ; mais la décoration intérieure fut entièrement refaite.

Les grandes écuries, ou plutôt le palais des chevaux, fut commencé en 1719. Monument à peu près unique dans ce genre, plus de deux cents chevaux y trouvaient place ; au-dessus, quarante chambres étaient occupées par un monde de serviteurs. Dans les cours de cet immense bâtiment et dans des logis spéciaux, habitaient les diverses meutes, du cerf, du sanglier, du chevreuil ; un nombreux personnel vivait dans l'enceinte de ce palais. Les remises et emplacements nécessaires aux voitures de toutes sortes et aux harnachements s'y trouvaient aussi. Ce monument fut terminé en 1736. La pierre qui servit à le construire fut prise sous la pelouse qui l'environne. Le dôme central était surmonté d'une Renommée ; cette statue fut abattue à coups de canon en 1792 lorsque la garde nationale de Paris envahit le château.

En 1718, la duchesse de Berry, fille du Régent, vint à Chantilly et y passa plus d'une semaine ; chaque jour lui offrit une fête nouvelle ; la profusion, la magnificence, le bon goût, l'art et l'agrément y présidèrent. La princesse y était accompagnée de toute sa cour et eut lieu d'être satisfaite des honneurs qui lui furent rendus. Il faillit arriver pendant ces fêtes une aventure tragique, que racon-

## CHAPITRE VI

tent les mémoires du temps : « M. le Duc, écrit Saint-Simon, a, de l'autre côté du grand canal, une très belle ménagerie<sup>1</sup> remplie de bêtes et d'oiseaux rares. Pendant que toute cette cour rassemblée s'y promenait, un grand et fort beau tigre s'échappa et courut par les jardins ; on peut juger de l'effroi qu'il causa ! Heureusement, après un temps assez long, on put le « rapprocher » et adroitement le faire rentrer dans la loge, sans qu'il ait fait mal à personne que la plus grande peur ».

L'intérieur du grand château fut, à cette époque, entièrement renouvelé et divisé en grands et très somptueux appartements. Au-dessus du musée actuel, c'est-à-dire au premier étage d'alors, fut installé l'appartement du roi, comprenant tout l'espace qui s'étend de la chapelle maintenant existante, et au-dessus des galeries ouvertes sur l'esplanade, jusqu'à la première tour au nord, ou tour de Senlis, et sur les jardins, rejoignant la tour du Trésor près du pont de la Volière. Cet appartement occupait ainsi la plus grande partie du château. Il se composait, outre les salles des gardes, d'une longue galerie, de très grandes chambres d'apparat et de grands salons.

L'appartement de la reine commençait au grand ves-

<sup>1</sup> Nous avons donné un aperçu descriptif de cette ménagerie, dont le prince Henri-Jules termina les bâtiments et les embellissements.

## CHANTILLY



tibule actuel et continuait jusqu'à la tour du trésor.

La chapelle s'élevait vers le milieu de la cour d'honneur, où commence maintenant l'escalier. On pouvait y pénétrer, par l'intérieur, de l'appartement de la reine.

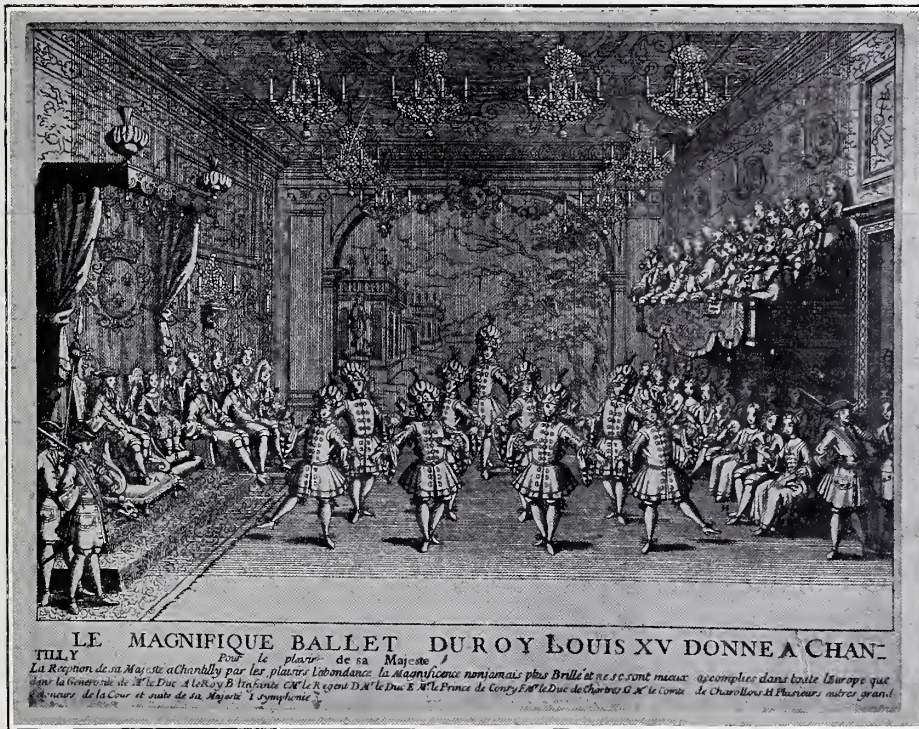
En 1722, le roi Louis XV vint à Chantilly, et y resta du 4 au 8 novembre. Sa Majesté partit de Villers-Cotterets, venant de Reims, le 4 à 10 heures du matin, et arriva à Chantilly à 5 heures du soir. Le château était magnifiquement illuminé; à l'extérieur, tous les détails des bâtiments étaient « aussi visibles qu'en plein jour ».

Ces fêtes furent dignes de celui auquel elles étaient offertes et de celui qui les offrait. D'après les descriptions du temps, elles tinrent de la féerie : chasses, divertissements du jour et du soir, théâtre, ballets, comédie italienne; chaque instant était marqué par un spectacle nouveau, les jardins illuminés chaque soir, et, le dernier jour, feu d'artifice. Pour cet amusement final, on avait élevé, sur la plate-forme du grand degré du parc, un pavillon « en manière de chambre somptueusement meublée », où le roi devait se rendre pour jouir du spectacle.

Une curieuse et rare gravure représente le ballet dansé devant le roi le 5 novembre 1722; ce ballet avait pour titre *les Vingt-quatre Heures*.

## CHAPITRE VI

Le duc de Bourbon devint premier ministre à la mort du Régent, 1723. Plus ami des plaisirs que du devoir, il laissa les affaires à des mains indignes; les intrigues poli-



LE BALLET DES VINGT-QUATRE HEURES

tiques et autres, faites avec l'appui de son nom, amenèrent le renvoi de l'Infante, fiancée du roi; de là, la rupture avec l'Espagne, le mariage de Louis XV avec Marie Leczinska, et enfin l'exil de M. le Duc lui-même à Chantilly (1726). Le duc de Bourbon ne sortira plus que rare-

## CHANTILLY



ment de cette retraite, occupant ses loisirs à en augmenter sans cesse les agréments et la beauté.

Depuis 1720, époque de la mort de sa femme la princesse de Conti, M. le Duc fut entièrement livré, pour le malheur de l'État et le sien, à l'empire qu'exerçait sur lui la marquise de Prie; ce n'est qu'après la mort de celle-ci qu'il pensa à se remarier. Il n'avait pas d'enfants de son premier mariage. En 1728, à l'âge de trente-six ans, il demanda la main de Caroline de Hesse-Rhinfeld, née en 1714. Elle était la troisième fille et le sixième enfant du prince de Hesse-Rhinfeld et de la princesse de Lœwenstein-Wertheim; sa sœur aînée avait épousé le roi de Sardaigne en 1724. La nouvelle duchesse était pleine de grâce et de jeunesse, ayant à peine quinze ans.

Ce mariage marqua la fin de la disgrâce du duc de Bourbon. Dans la suite, le roi n'allait à Compiègne ni n'en revenait, sans s'arrêter à Chantilly. C'est comme remerciement de l'accueil qui toujours l'y attendait, que Sa Majesté envoya en 1736 une aigrette de diamants à M<sup>me</sup> la Duchesse « la jeune » (ainsi désignée pour la distinguer de M<sup>me</sup> la Duchesse douairière, sa belle-mère) : « On avait pensé à offrir le portrait du roi enrichi de pierres; mais M<sup>me</sup> la Duchesse douairière a trouvé que madame sa belle-fille était trop jeune et le roi d'une trop

## CHAPITRE VI

jolie figure. Il y a pour 72.000 livres de diamants à l'aigrette<sup>1</sup> ».

Les séjours fréquents du roi à Chantilly amenèrent souvent des susceptibilités entre les dames nommées pour y accompagner Sa Majesté et la reine, comme à une autre époque « les Marly »; le duc de Luynes donne plus d'une fois, dans ses *Mémoires*, le récit de ces difficultés.

En août 1738, le roi, revenant de Compiègne, après avoir couru le cerf le matin, prit dans sa gondole<sup>2</sup>, à la croix d'Halatte<sup>3</sup>, les quatre dames désignées pour aller à Chantilly. A son arrivée, M. le Duc, M<sup>me</sup> la Duchesse douairière et M<sup>me</sup> la Duchesse la jeune reçurent Sa Majesté à l'entrée. Aussitôt le roi monta à son appartement et soupa dans la salle qui est après celle des gardes, galerie que nous retrouvons sur les plans.

Le lendemain, la chaleur était si excessive que le roi ne voulut pas aller à la chasse, autant pour l'excès de cette chaleur que parce qu'il s'était fait à la main une coupure assez profonde, ce qui l'empêchait de tenir le fusil. Le soir, sur les 9 heures, Sa Majesté alla se promener sur le « Connétable<sup>4</sup> » et s'assit sur le grand degré avec les

<sup>1</sup> *Mémoires* du duc de Luynes.

<sup>2</sup> Sorte de voiture de chasse ou de promenade.

<sup>3</sup> Forêt d'Halatte appartenant à l'État, près de Senlis.

<sup>4</sup> Terre-plein qui est vis-à-vis l'entrée du château et qui porte encore ce nom de

## CHANTILLY



dames ; on chanta en chœur plusieurs airs d'opéra<sup>1</sup> ; M<sup>me</sup> la Duchesse proposa, le jour suivant, d'aller souper à la Ménagerie, mais le roi préféra rester dans la galerie des Cerfs.

Ces visites du roi et de la reine se renouvelaient autant de fois que la cour était à Compiègne. Marie Leczinska prenait plaisir à se promener dans les jardins et les parcs où divers jeux étaient établis ; nous les retrouvons sur les anciens plans<sup>2</sup>.

M. le Duc, dont la santé était très affaiblie depuis un certain temps, tomba gravement malade au mois de janvier 1740. « M<sup>me</sup> la Duchesse sa femme lui marque beaucoup de soins, et, sans faire montre d'un désespoir qui paraîtrait une affectation, fait parfaitement son devoir<sup>3</sup> ». Toute la famille se réunit à Chantilly auprès du prince, qui demanda et reçut les sacrements. Il rendit le dernier soupir le 27 janvier entre 11 heures et midi.

Cette mort fut considérée comme une grande perte

nos jours ; la statue du connétable Henri de Montmorency, qui au temps de Louis XV ornait cette place, a été remplacée par celle du connétable Anne, ainsi que nous l'avons dit.

<sup>1</sup> *Mémoires* du duc de Luynes.

<sup>2</sup> Il existait encore, il y a quelques années, les vestiges d'un jeu d'*Oie*, le pont entre autres. Les figures étaient dessinées sur un grand espace de terrain. Chacun des joueurs remplaçait les dés ordinaires. C'était un exercice de course à pied.

<sup>3</sup> *Mémoires* du duc de Luynes.

## CHAPITRE VI

pour la maison de Condé. Malgré ses fautes, qui avaient été celles d'un jugement et d'un esprit très courts, M. le Duc avait conservé une très grande considération et beaucoup d'amis. C'était un prince très magnifique dans ses goûts et ayant une représentation digne de son nom. « Il donnait difficilement sa confiance, mais, lorsqu'il croyait l'avoir bien placée, il se livrait sans réserve; malheureusement son jugement était loin d'être sûr; il se trompa grièvement et souvent. Il était fidèle ami, extrêmement poli, mais dur et très sec<sup>1</sup> ».

Il ne laissait qu'un fils unique âgé de cinq ans. Par le testament, M<sup>me</sup> la Duchesse était nommée tutrice de son fils, avec le comte de Charolais<sup>2</sup>. Ce testament, entre autres clauses, défendait que l'on vendît rien des meubles de Chantilly. Il reconnaissait le droit que M<sup>me</sup> la Duchesse avait, par son contrat de mariage, de choisir tel ou tel des châteaux, hôtels ou maisons qu'elle voudrait, excepté Chantilly<sup>3</sup>.

M. le Duc avait considérablement enrichi et augmenté la « Charité » fondée par Charlotte-Marguerite de Montmorency. Il avait obtenu par lettres patentes du mois de

<sup>1</sup> *Mémoires* du duc de Luynes.

<sup>2</sup> Charles de Bourbon, comte de Charolais, frère du duc de Bourbon.

<sup>3</sup> *Mémoires* du duc de Luynes.

## CHANTILLY

mai 1736, « registrées » au parlement le 1<sup>er</sup> août, la translation de l'hôpital de Vineuil à Chantilly. Il fit construire les bâtiments nécessaires et donna au dit hôpital le marquisat de Larrey et la baronnie de Nesles<sup>1</sup>.

A cette époque, le service de l'hôpital fut ainsi composé : un aumônier, un chirurgien, huit sœurs de charité, treize hommes incurables, quatre femmes incurables, six hommes malades, quatre femmes malades, un jardinier, une servante. Il y avait en outre une salle composée de six lits pour les gens de la maison du prince. Nous verrons d'année en année s'accroître cette « Charité » avec les bienfaits de ses fondateurs et protecteurs.

M<sup>me</sup> la Duchesse, Caroline de Hesse, survécut très peu de temps à son mari ; elle s'éteignit en juin 1741 après une longue maladie ; elle n'avait que vingt-six ans.

<sup>1</sup> Nous verrons que l'hôpital possède toujours ces deux seigneuries, ce qui faisait dire à l'héritier des Condé que les pensionnaires de cet hôpital étaient vraiment seigneurs de ces terres, l'hôpital les possédant en toute propriété.



## CHAPITRE VII

**A** la mort de M<sup>me</sup> la Duchesse, son fils unique, le jeune prince de Condé, resta sous la seule tutelle du comte de Charolais, son oncle, qui jusque-là l'avait partagée avec la mère. Le comte de Charolais montra une habileté consommée dans l'administration des grands biens dont son pupille se trouvait possesseur.

M<sup>me</sup> la Duchesse douairière, la grand'mère, fut chargée de l'éducation du jeune prince, son petit-fils. « Le 15 août 1742, M. le prince de Condé, alors dans sa septième année, fut présenté au roi par M<sup>me</sup> la Duchesse, sa grand'mère. M. le prince de Condé est grand pour son âge ; il est bien fait et se tient à merveille. Il est prodigieusement sérieux, ne ressemble ni à son père, ni à sa mère, seulement il est fort blond <sup>1</sup> ». Ainsi apparut pour la première fois dans le monde Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé.

Il était d'usage alors de retarder souvent très tard les

<sup>1</sup> *Mémoires* du duc de Luynes.



cérémonies du baptême, une fois l'ondoïement administré. Il en fut ainsi pour le jeune prince ; les cérémonies de son baptême n'eurent lieu que le 29 novembre 1742 ; il était dans sa septième année. Il les reçut en même temps que le comte de la Marche et M<sup>lle</sup> de Conti, ses cousins, dans la chapelle de Versailles, des mains de l'évêque de Soissons, François de Fitz-James, premier aumônier du roi, en présence de Sa Majesté, de la reine, de M<sup>me</sup> la Duchesse, grand'mère des trois baptisés, et de toute la cour. Les registres furent ensuite apportés. Après que le roi, la reine, le dauphin eurent signé, l'on présenta la plume aux trois enfants. On n'obtint pas sans peine la signature du petit prince de Condé, le plus jeune d'entre eux ; M<sup>me</sup> de Roussillon, sa gouvernante, lui mena la main <sup>1</sup>.

Depuis ce temps, Louis-Joseph de Bourbon paraît avec son oncle et tuteur dans quelques grandes cérémonies de cour, au rang que son nom lui assigne, notamment au mariage du duc de Penthièvre. Il semble que son humeur n'était pas facile ; le comte de Charolais le fait mettre souvent en pénitence pour cette raison. Cette humeur très renfermée, et qui resta telle, avait peut-être pour cause le caractère du tuteur, dur jusqu'à la brutalité. M<sup>me</sup> la Duchesse, grand'mère du prince de Condé, mourut

<sup>1</sup> *Mémoires* du duc de Luynes.

## CHAPITRE VII

le 16 juin 1743. L'enfant resta donc, depuis cet événement, entre les mains du comte de Charolais.

Pour la première fois, au mois de septembre 1748, Louis-Joseph, alors âgé de quatorze ans, fait en cérémonie acte de présence à Chantilly. Pendant l'enfance de son pupille, le comte de Charolais avait fait entretenir le château et le domaine avec le plus grand soin. Pour ce premier voyage, qu'il désirait rendre très agréable à son jeune neveu, il s'occupa de lui procurer les amusements qui convenaient à son âge ; le jeune prince se plut beaucoup à Chantilly et il en fut ainsi toute sa vie.

Deux ans après, le roi le fit chevalier des Ordres, et bientôt on pensa à marier l'héritier unique d'un si grand nom. Louis-Joseph avait à peine atteint sa dix-septième année, que le comte de Charolais le mit en demeure de choisir celle qui devait partager sa vie. Le choix du jeune prince tomba sur Charlotte-Godefride de Rohan-Soubise, fille du maréchal. Il fut de suite agréé.

La future princesse de Condé avait seize ans, « grande, douée par excellence d'une fraîcheur extrême<sup>1</sup> ». Le mariage eut lieu dans la chapelle de Versailles le 3 mai 1753, et fut béni par le cardinal de Soubise, oncle de la mariée.

Après les cérémonies de cour, le prince et la princesse

<sup>1</sup> *Mémoires* du duc de Luynes.

## CHANTILLY



de Condé allèrent à Chantilly. Ils avaient hâte d'y habiter, non seulement pour le plaisir d'être chez eux, mais aussi afin de continuer les nobles traditions d'hospitalité qui s'étaient toujours pratiquées en ce lieu, d'y recevoir comme il convenait à leur rang et à leurs goûts.

Pendant six semaines, les fêtes se succédèrent ; bals, promenades sur le grand canal en gondoles superbement pavoisées ; divertissements champêtres comme la mode le voulait en ce temps, chasses de toutes sortes au milieu d'un monde d'élite ; mais le spectacle le plus attachant était le bonheur des deux époux. « Ce mari de dix-sept ans conquit dès le premier jour le cœur d'une femme qui en comptait seize à peine ; jamais tendresse légitime ne se montra plus durable<sup>1</sup>. »

Un fils naquit le 23 avril 1756, qui reçut d'abord le titre de duc d'Enghien, puis celui de duc de Bourbon ; c'est sous ce dernier qu'il vécut et fut connu. Dix-huit mois après, une fille vint au monde, la princesse Louise de Condé.

L'intérieur était charmant, la princesse adorant son mari, toute à ses devoirs maternels, belle, pleine de grâce, appréciée de tous et de la cour, où elle avait su triompher des jalousies que son mariage avait suscitées ; le roi

<sup>1</sup> *La dernière des Condé*, par M. Pierre de Ségur.



LOUIS-JOSEPH DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ

M<sup>me</sup> de Tott pinxit.

Bartolozzi sculpsit 1801.



## CHAPITRE VII

---

l'appelait « l'aimable sainte ». Le prince, influent dans les conseils de l'État, considéré dans l'armée pour ses précoces talents militaires, brûlait d'ajouter le « brin de laurier aux trophées de son glorieux ancêtre<sup>1</sup> ».

Ce « brin de laurier », il l'ajouta pendant la guerre de Sept Ans. « Louis-Joseph de Bourbon servit avec ardeur et application, dégagea le maréchal de Contades à Minden, passa plusieurs hivers au milieu des troupes et finit par conduire sur les bords du Rhin une campagne aussi bien étudiée qu'heureusement exécutée. La France lui doit deux des rares succès remportés alors sur les généraux prussiens, les combats de Gruningen et de Johannisberg, 25 et 30 août 1762<sup>2</sup> ».

Tout souriait à la jeune famille de Condé, lorsqu'un mal terrible, la diphtérie, frappa soudainement la princesse ; elle mourut à vingt-trois ans, laissant un mari désolé et deux orphelins. Le père reporta sur les enfants l'amour qu'il avait pour leur mère. Il laissera ses passions l'emporter et le fixer trop souvent loin d'eux, mais sa fille surtout aura toujours une grande place dans son cœur.

Après les premiers temps de ce deuil, si la guerre ne

<sup>1</sup> *La dernière des Condé*, par M. Pierre de Ségur.

<sup>2</sup> *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, t. VII, p. 769.

## CHANTILLY



le retient pas, si la cour ne l'appelle pas, il est à Chantilly, entouré de tout ce que le monde possède d'aimable et de brillant. Il offre aux étrangers une hospitalité de tradition dans sa maison. Chantilly, toujours sa résidence favorite, le revoit surtout au printemps et à l'automne, principalement en cette dernière saison, pour les chasses, qui sont pour lui non seulement un goût personnel, mais aussi une sorte d'institution de famille.

Esprit très cultivé, le prince de Condé met les sciences et les lettres en honneur dans sa maison ; cabinets d'histoire naturelle, de physique, de minéralogie, sont installés dans le château avec le plus grand luxe, en même temps qu'avec toute la science de l'époque. La bibliothèque, toujours remarquable, est augmentée avec soin et goût.



## CHAPITRE VIII

L'ANNÉE 1770 vit le mariage du très jeune duc de Bourbon. Louis-Henri-Joseph de Bourbon, duc de Bourbon, avait quinze ans à peine ; celle qu'il avait choisie en avait vingt. Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans était intimement liée avec la princesse Louise de Condé, sœur du duc de Bourbon ; les deux amies étaient ensemble à l'abbaye de Panthémont.

Comment cette imprudente union fut-elle consentie par les deux familles ? on ne saurait répondre à cette question d'une manière satisfaisante, si ce n'est que la faiblesse des deux pères ne résista pas aux prières des enfants. La fiancée était belle et paraissait plus jeune encore que ses vingt ans ; le fiancé charmant, plein de grâce et d'entrain, semblait plus âgé que son trop jeune âge. Le roi donna son assentiment et le mariage eut lieu au mois d'avril de cette année 1770.

Quelques mois après, Chantilly se préparait à recevoir la jeune dauphine Marie-Antoinette. Le prince de Condé



lui offrit trois jours de fêtes sans pareilles, pendant lesquelles la duchesse de Bourbon se montra, non seulement aimable et charmante princesse, mais encore maîtresse de maison accomplie, entrant dans les sentiments, les habitudes et les goûts de sa nouvelle famille.

Louis-Joseph aimait le monde ; parmi les distractions qu'il offre, le théâtre surtout l'attire ; la jeune duchesse apporte à ce plaisir un élément nouveau. Ainsi que la plupart des femmes de son temps, elle aime à jouer la comédie et à composer des pièces dont elle-même, sa famille et ses amis jouent les rôles.

Le théâtre de Chantilly était digne de servir de cadre aux princes et aux princesses qui s'y montraient. Construit à l'extrémité de la merveilleuse terrasse des vases, ainsi nommée à cause des quarante-huit vases de marbre blanc dont elle était ornée<sup>1</sup>, on y arrivait par le salon d'Apollon et un escalier à deux rampes. La décoration, très riche, à fond bleu rehaussé d'argent, était, aux lumières, d'un goût très délicat et d'un grand éclat. Au-

<sup>1</sup> Une ancienne tradition disait que ces vases avaient été donnés par quelque grand seigneur florentin à un Montmorency, sans doute au maréchal et à sa femme Marie Félice des Ursins. L'opinion maintenant est qu'ils sont plus modernes. Quoi qu'il en soit, cette superbe terrasse avait été construite à l'intention de les y placer ; ils y restèrent jusqu'à la Révolution. Transportés alors au Luxembourg, puis rendus aux Condé à leur retour en France, ils ornent maintenant les jardins de Chantilly. Ils sont de forme ovoïde ; les anses en plomb bronzé représentent des têtes de béliet.



LE DUC DE BOURBON EN 1798, D'APRÈS DANLOUX



## CHAPITRE VIII

dessus des loges, des palmiers du plus heureux effet formaient des arcades soutenant les draperies.

Par un mécanisme ingénieux, le fond de ce théâtre s'ouvrait, laissant voir les jardins et une statue de Diane entourée de jets d'eau et de cascades<sup>1</sup>.

Le prince Louis-Joseph porta au plus haut point les embellissements de Chantilly. Il créa entièrement le Hameau, antérieur au petit Trianon; ce semblant de village répondait à la mode du temps; c'était le goût des « bergeries ». Le Hameau a son moulin, sa ferme, sa grange; chaumières à l'extérieur, ces maisons sont en réalité de fort beaux salons. La grange est la plus vaste, décorée de pilastres entourés de guirlandes, ornée de grandes glaces qui, par une heureuse disposition, en doublent l'étendue. Le meuble de cette « grange » était de taffetas rose broché d'argent<sup>2</sup>. La salle à manger, entièrement peinte, donne l'illusion d'un coin de forêt et d'un très beau jardin. Tout ce gracieux ensemble est préparé pour offrir un asile aux belles dames qui vont en ce lieu jouer à la bergère<sup>3</sup>. S'il donnait beaucoup aux divertisse-

<sup>1</sup> *Promenade ou Itinéraire des jardins de Chantilly*, Paris, 1791.

<sup>2</sup> *Promenade ou Itinéraire des jardins de Chantilly*, Paris, 1791.

<sup>3</sup> Ce Hameau, en partie conservé, a été restauré par les ordres du duc d'Aumale. Il s'y trouve encore le moulin, la très jolie salle à manger dont les peintures, autrefois à fresque, ont été refaites sur toile; on y voit aussi un salon, un boudoir. Chaque

## CHANTILLY



ments, Louis-Joseph n'oubliait pas les pauvres. Nous avons vu comment ses pères avaient doté la « Charité » de leur aïeule Charlotte-Marguerite. Pour continuer cette belle et bonne œuvre, ayant vu en 1783 combien les revenus des seigneuries de Larrey et de Nesles avaient augmenté, Louis-Joseph se détermina à agrandir les bâtiments de l'hôpital de Chantilly pour y placer un plus grand nombre d'incurables et de malades. « C'est aussi à cet effet que le dit hopital a besoin d'acquérir des terrains voisins pour agrandir le jardin, qui n'a qu'un arpent et suffirait d'autant moins pour la consommation de cette maison que presque la moitié est destinée à former une cour pour la promenade des malades, chose très nécessaire dans une maison de santé<sup>1</sup> ».

Nous verrons dans la suite comment, à travers les plus grandes difficultés, cet établissement s'est maintenu et a su répondre aux besoins nouveaux, grâce à ses protecteurs et administrateurs.

Chantilly, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, continuait à attirer les étrangers qui visitaient la France, et la royale hospitalité que les princes de Condé y offraient les y retenait.

année, le 15 juillet, jour de saint Henri, sa fête, le duc d'Aumale se plaisait à recevoir sa famille et ses amis dans ce joli coin du parc.

<sup>1</sup> Extrait des papiers de l'hospice Condé à Chantilly.

## CHAPITRE VIII

C'est ainsi qu'y séjournèrent le roi de Danemark, le prince héréditaire de Prusse, le roi de Suède Gustave III. Ce royal visiteur envoya au prince de Condé, en souvenir de son séjour chez lui, un meuble magnifique<sup>1</sup> qui orne encore une des salles de Chantilly. Ce meuble, fait de bois suédois, contenait de très curieux minéraux de Suède. Il est en marqueterie, orné de bronzes très beaux ; une inscription constate son origine et sa destination : « Offert par Gustave III, roi de Suède, en 1774, à Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé ». Dans un coin, il porte la signature « Haupt, ébéniste du Roi à Stockholm ». Dans la partie élevée et centrale est l'écusson aux armes de Condé ; les colliers des ordres l'entouraient autrefois ; mais celui du Saint-Esprit a en partie disparu.

Le 10 juin 1782, le comte du Nord, qui fut l'empereur Paul de Russie, et sa seconde femme la comtesse du Nord, Dorothee de Wurtemberg, qui fut l'impératrice Marie<sup>2</sup>, au cours de leur voyage en France vinrent à Chantilly, où les attendait une de ces fêtes dont la maison de Condé avait le secret. La baronne d'Oberkirch, qui suivait la comtesse, en donne dans ses mémoires une intéressante

<sup>1</sup> Transporté dans les musées de l'État pendant la Révolution, ce meuble fut rendu aux princes de Condé après 1815.

<sup>2</sup> Un portrait de cette princesse existe dans les galeries de Chantilly.



description : « Il fallait, dit-elle, être chez M. le Prince pour l'heure du dîner, vers 1 heure. Ce dîner, qui ouvrait la journée, fut splendide ; les princes de cette maison ont toujours été magnifiques et chevaleresques. Nous étions cent cinquante ; en sortant de table on trouva des calèches attelées. M. le prince de Condé et M. le duc de Bourbon conduisirent eux-mêmes, sous des voûtes de verdure, à travers mille surprises et les arbres ornés de banderoles aux armes de Leurs Altesses Impériales ; le temps était à souhait ; c'était un délice !

« A la fin de la promenade, l'on se rendit à la salle de spectacle, fort jolie et fort ornée. On joua *l'Ami de la maison, le Poète supposé, l'Amoureux de quinze ans*. Cette dernière pièce avait été jouée en 1770 pour le mariage du duc de Bourbon, qu'elle personnifie ; la représentation se termina par un très beau ballet. Nous trouvâmes ensuite une illumination complète des jardins et un feu d'artifice éblouissant ; la façade du château représentait l'écusson du comte et de la comtesse du Nord.

« On soupa dans l'île d'Amour ; puis vint le bal, d'une gaieté et d'un entrain que l'on ne rencontre pas ordinairement chez les princes.

« Le lendemain, jour de chasse à courre. Ce plaisir est particulièrement goûté des princes et des princesses



LE PAON, Jean-Baptiste LeClerc,  
d'après le tableau de Chantilly.

CHASSE DONNÉE AU COMTE DU NORD (L'EMPEREUR PAUL DE RUSSIE) A CHANTILLY, LE 12 JUIN 1782  
D'APRÈS LE PAON



## CHAPITRE VIII

de Condé. Le cerf se fit courir trois heures et forcer dans le canal, qu'il traversa dans toute la longueur, ainsi que toute la meute ; le coup d'œil était superbe<sup>1</sup>. Les honneurs, comme de raison, furent pour M<sup>me</sup> la comtesse du Nord ; M. le prince de Condé lui offrit les quatre dents et les bois du cerf. Elle fit monter les dents en girandoles, entourées de diamants ; c'était bizarre et assez joli ; le souvenir était tout pour elle ».

Un des amusements de ces jours de fêtes fut la visite des écuries. Une tradition bien connue à Chantilly rapporte qu'un dîner fut offert aux princes russes dans le dôme ou partie centrale du monument, qui est très élevée et très ornée. Vers le haut se trouve une galerie circulaire qui donne accès dans les deux ailes du bâtiment. A l'occasion de ce dîner la galerie fut réservée pour l'orchestre. D'immenses tentures couvraient les murs, les tables royales étaient dressées dans l'hémicycle en face de la fontaine ou cascade dont une notable partie existe encore de nos jours. En 1782, cette fontaine était complète ; dans la grande vasque qui reçoit l'eau, figuraient

<sup>1</sup> Un tableau représentant cette chasse fut, plus tard, envoyé au comte du Nord par le prince de Condé. Il est dans un des palais impériaux en Russie. En 1885, le grand-duc Wladimir Alexandrovitch en fit faire une copie pour l'offrir au duc d'Aumale. Cette copie est au château de Chantilly. L'auteur du tableau original était le peintre Le Paon, longtemps attaché à la maison de Condé.



deux chevaux de plomb qui semblaient y boire, et deux enfants sonnant de la conque marine. L'inscription suivante surmonte la fontaine : « Louis-Henri de Bourbon, septième prince de Condé, a fait construire cette écurie et les bâtiments qui en dépendent, commencés en 1719, finis en 1735 ». Avant la fin du dîner offert au comte du Nord, les tentures qui fermaient l'hémicycle furent relevées et laissèrent voir deux cent quarante chevaux dans les deux ailes de ce palais fait pour eux.

La princesse Louise de Condé faisait les honneurs de Chantilly en l'absence de la duchesse de Bourbon, depuis peu séparée de son mari; la comtesse du Nord voua à la princesse une réelle amitié, fondée sur le charme et les grandes qualités de cœur et d'esprit qui distinguaient M<sup>lle</sup> de Condé.

Louis-Joseph de Bourbon et le comte du Nord se quittèrent avec peine : « Nous serons bien éloignés l'un de l'autre, dit le prince de Condé au moment des adieux ; mais si Votre Altesse le permet et que le Roi ne s'y oppose pas, je lui rendrai à Saint-Pétersbourg la visite que j'ai été heureux de recevoir ».

Cette visite devait en effet être rendue, mais des années plus tard et dans des circonstances bien différentes, alors qu'expatrié Louis-Joseph de Bourbon trouva un asile mo-

## CHAPITRE VIII

mentané en Russie, et que le comte du Nord, devenu l'empereur Paul, prenait à sa solde l'armée de Condé.

La réception des princes russes fut la dernière des grandes fêtes données à Chantilly avant les événements qui amenèrent la dispersion de l'antique race de Condé et la destruction de la noble demeure. C'est toujours la résidence favorite, mais la séparation du duc et de la duchesse de Bourbon a troublé l'intérieur; seule la princesse Louise y apporte le charme de sa bonté pour chacun, de sa douceur, de son intelligence. Elle avait à Chantilly, comme à Paris dans le bel hôtel que son père lui avait donné, son logis indépendant, sa maison; sa bibliothèque est son asile préféré, c'est aussi le lieu de réunion des siens. A certaines heures elle y admet son frère, son jeune neveu le duc d'Enghien; ils la distraient par leur gaité, et, dit-elle, « polissonnent ensemble comme deux enfants qu'ils sont<sup>1</sup> ».

Le jeune duc d'Enghien, auquel la princesse Louise sa tante voua une si tendre et si fidèle affection, était né à Chantilly le 2 avril 1772<sup>2</sup>. Il avait huit ans à peine lors-

<sup>1</sup> *La dernière des Condé*, par M. Pierre de Ségur.

<sup>2</sup> Celui qui devint le roi Louis-Philippe était à peu près du même âge, étant né le 6 octobre 1773. Les deux cousins causant un jour comme causent les enfants, le duc d'Enghien dit au duc de Valois (c'était le titre que portait alors Louis-Philippe d'Orléans) : « Moi, j'ai beaucoup plus d'étrennes que vous, parce que j'ai trois grands-papas, grand-papa Condé, grand-papa Orléans, et grand-papa Soubise, tandis que

## CHANTILLY



qu'eut lieu la séparation de son père et de sa mère; ce fut une des causes du tendre intérêt que la tante témoigna toujours au jeune enfant, sans compter la précoce intelligence et les qualités personnelles qu'il montra de très bonne heure.

Ce jeune prince, espoir unique de cette noble et vaillante race, fut élevé exclusivement à Chantilly; dès avant sa naissance, son grand-père avait fait construire et préparer pour lui un logis qui porte encore son nom, le château d'Enghien<sup>1</sup>. Là se passèrent les premières années de sa vie et de son éducation, éducation qui développera les dons naturels les plus heureux. L'âme ardente et l'esprit rempli des glorieux souvenirs de l'aïeul dont le nom lui a été donné, il veut que ce nom illustre entre tous revive par lui d'une gloire nouvelle. A chaque heure de sa vie, à chacun de ses pas à Chantilly, il retrouve l'incomparable modèle qu'il se propose de suivre. L'histoire, la peinture, tout ce qui l'entoure, présente à sa jeune imagination les grandes actions qui s'appellent Rocroi, Thionville, Fribourg, Lens, Seneffe, et, s'il connaît les fautes de cette vie sans seconde, elles se voilent de ses éclatantes

vous n'avez que deux grands-papas, grand-papa Orléans et grand-papa Penthièvre » ; et les enfants de déplorer de n'avoir pas un plus grand nombre de grands-parents pour avoir plus d'étrennes.

<sup>1</sup> Le long pavillon qui se voit à droite du château.

## CHAPITRE VIII

gloires et de la grandeur de la fin. Lui, l'enfant, n'aspire qu'à être un Condé, et souhaite de toute l'ardeur de son âme les occasions de se montrer digne d'un tel sang.

A seize ans, au mois de janvier 1788, le duc d'Enghien fut reçu chevalier des ordres du roi. Le jeune prince, dès lors, siégea au parlement parmi les pairs, et prononça pour son entrée un discours apprécié. En lui répondant, le président observa que pour la première fois le parlement voyait siéger ensemble l'aïeul, le fils et le petit-fils à la cour des pairs<sup>1</sup>. En cette même année, le jeune duc d'En-



LOUIS-ANTOINE-HENRI DE BOURBON-CONDÉ, DUC D'ENGHIEN, VERS L'ÂGE DE 30 ANS, D'APRÈS UNE MINIATURE AD VIVUM.

ghien accompagna son grand-père et son père au camp de Saint-Omer. Il ne devait, hélas ! revoir les troupes françaises que pour se trouver vis-à-vis d'elles, non avec elles. Le duc d'Enghien achevait à peine sa dix-septième année lorsque les troubles commencèrent.

Le 14 juillet 1789, la soirée s'avancait à Chantilly, lors-

<sup>1</sup> *Le duc d'Enghien*, par Henri Welschinger.



qu'un des aides de camp du prince de Condé, le chevalier d'Auteuil, se fait annoncer ; admis aussitôt, il raconte d'une voix frémissante la prise de la Bastille, les massacres, les scènes horribles dont il vient d'être témoin. Sans retard, les princes s'apprêtent à rejoindre le roi, à partager ses périls. Ils partent, la princesse Louise les accompagne.

Après deux jours de violents débats, le roi acceptant le fait accompli, Condé et ses enfants, qui avaient combattu énergiquement cette politique, informèrent Sa Majesté du parti qu'ils prenaient de quitter momentanément la France ; voyant avec désespoir, disaient-ils, qu'ils ne pouvaient désormais servir la cause de la monarchie à l'intérieur du royaume, leur intention était de tenter au dehors une action plus efficace. Louis XVI ne les dissuada pas de cette résolution et reçut leurs adieux, qui furent tristes et touchants<sup>1</sup>.

Le lendemain 17 juillet, les princes et la princesse rentrèrent à Chantilly ; les préparatifs du départ se firent très vite ; un dernier repas réunit la royale famille et quelques amis. Ce repas fut silencieux et triste. « Ce fut, dit d'Espinchal, un émouvant spectacle de voir l'illustre chef de la maison de Condé, le visage résolu, entouré de

<sup>1</sup> *La dernière des Condé*, par M. Pierre de Ségur.

## CHAPITRE VIII

toute sa famille, de ses serviteurs en larmes, abandonnant la somptueuse demeure de ses ancêtres, n'emportant que son épée comme le seul bien au monde dont il ne peut se séparer<sup>1</sup>. »

Il n'emporta en effet que son épée et son nom ; nom si glorieux dans les armes et si respecté qu'il entraîna à sa suite une foule d'officiers dont le dévouement à sa personne et à la monarchie accepta l'exil le plus dur, les privations les plus pénibles, sans une plainte, sans une arrière-pensée ; dévouement qui arrache l'admiration de ceux-là mêmes qui ne peuvent approuver cette levée de boucliers. Napoléon, parlant d'eux, a écrit : « La France donna la mort à leur action et des larmes à leur courage ; tout dévouement est héroïque<sup>2</sup> ».

Ces princes, l'aïeul, le fils, le petit-fils, toujours les premiers au feu, les derniers auprès du drapeau, supportent avec une hauteur d'âme inébranlable la misère journalière la plus âpre, avec leurs soldats fidèles, les encourageant par leur exemple. « Malgré l'extrême misère, tous ont fière mine », et l'historien de l'armée de Condé<sup>3</sup> dit la surprise, l'émotion du général autrichien Würmser et de son

<sup>1</sup> *Mémoires de d'Espinchal*, cités par M. Pierre de Ségur dans *La dernière des Condé*.

<sup>2</sup> *Mémoires de Napoléon*, t. II, p. 310 ; cités par Bittard des Portes, *Histoire de l'armée de Condé*.

<sup>3</sup> Bittard des Portes, *Histoire de l'armée de Condé*.

## CHANTILLY



état-major à la vue de l'infanterie de Condé : « En avant, plusieurs officiers à cheval, tous âgés, mais bien en selle et la tête haute, puis des fantassins ; sur beaucoup brillent, à travers les courroies du havresac, des croix de Saint-Louis ou de Malte, même des cordons de commandeur. Officiers de tous les régiments, soldats de tout âge, les vieillards y coudoient les adolescents ; ce sont tous, encore ou déjà, des soldats : c'est la vieille France militaire ».

Tous vont où ils croient qu'est le devoir ; s'ils se trompent, la faute n'est imputable qu'aux principes qu'ils ont toujours pratiqués et qui, pour eux, sont les seuls vrais.



## CHAPITRE IX

**L**E prince de Condé laissait Chantilly abandonné. Quelques jours seulement après son départ, 7 août 1789, un fort détachement de la garde nationale de Paris envahit le château et se fit remettre vingt-sept canons, plus curieux qu'utiles, qui s'y trouvaient, puis reprit le chemin de Paris, traînant cette conquête.

Depuis cette première manifestation jusqu'en 1791, Chantilly fut surveillé par ordre de l'Assemblée Nationale, qui avait enjoint à tous les directoires de veiller très spécialement à la conservation des propriétés de M. Bourbon-Condé. Ces propriétés furent dès lors sous le coup de la confiscation qui les atteignit officiellement peu après.

En 1791, apprenant le décret de l'Assemblée Nationale menaçant de confisquer ses biens, Louis-Joseph de Bourbon écrit à son intendant général : « Attendu l'ordre de l'Assemblée Nationale qui va s'emparer de mes biens, vous ferez avertir tous mes gens, mes rentiers, mes pensionnaires de se présenter le plus tôt possible pour toucher ce

## CHANTILLY

qui leur revient jusqu'à ce moment. Je serais fâché qu'ils puissent souffrir des iniquités que l'on exerce contre moi. On ne me privera pas de la consolation d'avoir rempli mes engagements tant que mes facultés me l'ont permis ».

Le 22 juin de cette même année, le ministre de l'Intérieur, Delessart, avait donné ordre au directoire de Senlis de procéder à des recherches au château de Chantilly, où la rumeur publique disait qu'il y avait des armes. Pour éviter le pillage, il fut ordonné que deux membres du Directoire iraient visiter le château. Les deux membres désignés furent Laurent (René-François) et Théroutenne (Éloi-Cyr), accompagnés des gardes nationales de Chantilly, Pont, Coye, Saint-Firmin, La Morlaye. Ils se rendirent au château, qui était alors sous la surveillance de Jean-François Bourgeois, ancien premier concierge; on trouva 120 livres de poudre et 39 fusils pour l'usage des gardes, 130 fusils de vieille origine ornant le cabinet des armes, 250 fusils démontés, hors de service; mais ce résultat ne satisfait pas les esprits; le 28 du même mois, on se rendit chez le sieur Aubry, armurier du prince de Condé; on y trouva 32 fusils dorés et damasquinés, garnis de maroquin noir, montés à gauche; 116 fusils ordinaires et quantité de sabres et d'épées dont la garde nationale de Chantilly revendiqua la possession. Le Directoire prescri-

## CHAPITRE IX



LA GARDE NATIONALE DE PARIS A CHANTILLY (9 AOUT 1789)

vit le séquestre des fusils dans l'hôtel de ville de Senlis ; quant aux armes de luxe, elles furent remises à la garde nationale de Chantilly<sup>1</sup>.

L'année suivante, le 15 août 1792, une bande de six cents gardes nationaux venant de Paris, trainant trois pièces de canon, fit irruption à Chantilly. A la vue de cette foule vociférant des menaces de toutes sortes, le gardien

<sup>1</sup> Tous ces détails sont empruntés à l'intéressante *Histoire de Chantilly pendant la Révolution*, par M. Alexandre Sorel, qui nous en fournira une grande quantité pour cette période.



Bourgeois, préposé au séquestre, s'enfuit à Senlis; les autres gardes l'imitèrent; le château resta donc toute la journée aux mains des envahisseurs qui, après avoir promené leurs trois canons dans les appartements, ainsi qu'il était d'usage parmi eux en ce temps-là, s'en servirent pour abattre la Renommée qui couronnait les écuries, « au risque, disait longtemps après un témoin de cette scène, au risque de foudroyer le village de Vineuil ». La troupe envahissante ne se contenta pas de ces hauts faits, qui ne lui procuraient que le plaisir de détruire, mais, se laissant aller à un sentiment plus pratique, elle emporta tout ce qu'elle jugea bon de prendre.

Dans le courant de février 1793, il fut procédé à l'inventaire du domaine et de ce qui restait dans le château. Jean-François Duchauffour, vice-président du directoire de Senlis, et Charles-Antoine Quint, procureur-syndic, accompagnés de Nicolas-Armand Brunet, tapissier à Senlis, choisi comme expert, se rendirent à Chantilly. Brunet consacra cent quarante-deux jours à faire son estimation et reçut, à titre d'honoraires pour ce travail, deux mille cent trente francs. Un nommé Perdrix, jadis peintre des chasses des princes de Condé, fit l'estimation des tableaux.

Le 23 mai 1793, la Convention rendit un décret au sujet des plombs, cuivres, etc., du domaine de Chan-

## CHAPITRE IX

---

tilly : « La Convention Nationale, sur la proposition d'un de ses commissaires, ordonne : Article I : La municipalité de Chantilly est autorisée à faire enlever et transporter en lieu sûr les plombs, cuivres, etc., qui restent dans les jardins, parcs, îles, cascades, bassins de Chantilly, appartenant à l'émigré Condé, à l'exception des tuyaux et robinets nécessaires au réservoir de la pelouse et à la machine hydraulique. Article II : Les frais nécessaires pour cette opération seront remboursés à la municipalité sur les deniers provenant de la vente mobilière du château. Article III : Les plombs et cuivres seront brisés et estimés pour la conservation des droits des créanciers de Condé, et expéditions du procès-verbal seront envoyées à l'ordonnateur du district de Senlis et au ministre de la Guerre<sup>1</sup> ».

Les jardins furent livrés à une foule désordonnée qui les rendit chaque jour témoins de scènes scandaleuses.

Il devenait nécessaire de terminer les mesures citées plus haut. Collot d'Herbois et Isoré, en mission dans les départements de l'Oise et de l'Aisne, avaient proposé de transformer le château de Chantilly en maison de détention. La Convention approuva cette proposition ; les comités de salut public, déjà en fonction, organisaient les visites

<sup>1</sup> Cité par M. Alexandre Sorel, *Histoire de Chantilly pendant la Révolution*.



domiciliaires et prononçaient les arrestations. On se mit donc à l'œuvre pour rendre, tant bien que mal, le château propre à sa nouvelle destination. Les travaux étaient loin d'être achevés lorsqu'arriva le premier convoi des « Suspects ».

Voici donc cette maison qui depuis de longs siècles avait abrité tout ce qui existe en ce monde de grand, de noble, de beau, tout ce qui embellit la vie, où l'on avait vu les fêtes les plus merveilleuses, séjour enchanteur entre tous ! la voici devenue la demeure des larmes, de la douleur, de la plus affreuse misère ! Quel retour des choses humaines ! Et quelles furent les pensées de ceux qui, autrefois admis dans cette résidence préférée des princes qui la possédaient, y rentreront maintenant pour y subir les pires traitements ou y attendre la mort !

Le premier convoi de prisonniers arriva le 28 août 1793. Il venait de Beauvais et se composait de quarante et une personnes, parmi lesquelles M. des Courtils de Merlemont, autrefois officier de cavalerie, chevalier de Saint-Louis, sa femme et son fils. Tout le long de la route, à chaque arrêt, les prisonniers avaient été accablés d'outrages. Ils pouvaient distinguer dans cette foule des gens qui n'avaient jusque-là vécu que de leur inépuisable bienfaisance ; l'escorte insuffisante ne pouvait les protéger ; leur calme déjoua le projet

## CHAPITRE IX

que l'on prêtait à Collot d'Herbois de les faire massacrer par la populace<sup>1</sup>.

Ce convoi arriva à Chantilly à 2 heures du matin. On entassa ces malheureux dans l'ancienne chapelle ; au jour ils furent conduits dans des chambres où il n'y avait pas le moindre meuble. Ces espaces n'avaient de chambre que le nom ; les murailles, qui avaient été fouillées dans l'espoir chimérique de découvrir des trésors, étaient ouvertes à tous les vents et n'offraient plus d'abri à ceux qu'on renfermait ; enfin les fossés étaient à sec (ces fossés remplis d'eau étaient réputés symbole de féodalité) ; l'odeur qu'ils exhalaient rendait l'habitation aussi impraticable que malsaine. Au mois de septembre, dit M. Alexandre Sorel, à peine un mois après l'arrivée des premiers prisonniers, le nombre des malades s'élevait à trois cent cinquante. On avait divisé les galeries en casemates par des cloisons de planches ; chacune de ces casemates contenait une douzaine de détenus, sans distinction de sexe, d'âge ou de condition ; les maladies envahirent de plus en plus cet affreux séjour : une jeune femme de vingt-trois ans fut la première victime ; elle mourut sans avoir reçu le moindre secours ; le concierge prit le corps et le transporta sur son dos, en plein jour ; à l'entrée de la forêt près de la

<sup>1</sup> *Histoire de Chantilly pendant la Révolution*, par M. Alexandre Sorel.



chapelle Sainte-Croix<sup>1</sup>, où il l'abandonna sans sépulture.

Depuis la mission de Collot d'Herbois et d'Isoré dans les départements de l'Oise et de l'Aisne, c'est-à-dire depuis le 15 août 1793, le décret des suspects fut en vigueur dans ces deux départements, devançant en cela Paris, où il ne commença à être exécuté que le 18 septembre. Outre les personnes arrêtées en vertu de ce décret dans les deux départements, on notifia à beaucoup d'autres de rester en arrestation dans leur propre maison, où on les fit garder jusqu'à ce que les maisons de détention fussent prêtes à les recevoir; de ce nombre furent le maréchal de Mouchy<sup>2</sup>, sa femme et leur fille, la duchesse de Duras, qui habitaient leur château de Mouchy, non loin de Beauvais. La duchesse de Duras<sup>3</sup> était avec ses parents à

<sup>1</sup> Cette chapelle existe encore sur la pelouse; la Croix à laquelle elle doit son nom a été relevée par ordre du duc d'Aumale. C'était une des sept chapelles élevées au xvi<sup>e</sup> siècle par Madeleine de Savoie, duchesse de Montmorency; les autres étaient : Notre-Dame, Saint-Jean et Saint-Paul dans le parc, Saint-Laurent, Saint-Pierre et Saint-Sébastien hors du parc.

<sup>2</sup> Philippe de Noailles, né en 1715, fit toutes les campagnes du règne de Louis XV; lieutenant-général en 1748, maréchal de France en 1775. Il défendit la personne de Louis XVI au 20 juin et au 10 août. Arrêté à Mouchy-le-Châtel, ainsi que la maréchale, Anne d'Arpajon, sa femme, ils furent incarcérés au Luxembourg, d'où ils ne sortirent que pour mourir. Lorsqu'ils furent nommés sur la fatale liste, il prévint lui-même la Maréchale : « Madame, dit il, Dieu nous appelle, il faut partir ». Et comme sur l'échafaud le bourreau l'exhortait au courage : « A douze ans, lui répondit-il, je montais à l'assaut pour mon roi; à quatre-vingts, je monte à l'échafaud pour mon Dieu ».

<sup>3</sup> Louise-Charlotte-Philippine de Noailles, mariée à Emmanuel-Céleste-Augustin

## CHAPITRE IX

---

Mouchy-le-Châtel, leur prodiguant des soins que leur âge réclamait ; lorsque après avoir partagé l'emprisonnement chez eux, elle fut soudainement arrêtée, elle dissimula autant que possible son départ à ses parents et fut d'abord incarcérée à Beauvais, puis transportée à Chantilly le 20 octobre.

Dans les intéressantes notes sur ses prisons publiées en 1888, la duchesse raconte son arrivée à Chantilly : « Nous fûmes, dit-elle, enfermés dans la chapelle toute dorée, où j'avais entendu la messe du temps de M. le prince de Condé. Cette chapelle était remplie de sacs de farine, j'en trouvai un assez commode sur lequel je m'assis. Alors le commissaire de la maison, Notté, monta sur l'autel, une liste à la main, pour faire l'appel. Il avait à sa droite un nommé Marchand, qui était fils d'une très estimable femme de chambre de ma tante, la maréchale de Noailles. Cet homme, envoyé de l'armée révolutionnaire, avait la confiance du Comité de salut public ; quand Notté nommait des prêtres ou des nobles, il prenait plaisir à leur dire les choses les plus dures ; ce fut un vicaire de village et moi-même qui eûmes toutes ses préférences en ce genre<sup>1</sup> ».

Marchand demanda au commissaire de loger la duchesse

de Durfort de Duras, pair de France, né à Paris le 28 août 1741, mort en Angleterre en 1800.

<sup>1</sup> *Notes sur mes prisons*, par la duchesse de Duras.



le plus mal possible, mais, le délégué parti, Notté agit mieux qu'on ne l'avait engagé à le faire; il conduisit M<sup>me</sup> de Duras à une chambre « très petite, mais où elle était seule ». Cette chambre, toute dorée, donnait sur la cour; la duchesse pouvait voir dans cette cour les pauvres enfants emprisonnés jouer quelquefois, avec l'insouciance de leur âge. Parmi la foule des détenus, de tout âge et de toutes conditions, se trouvaient M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> de Pons<sup>1</sup>, M<sup>me</sup> de Chevigné<sup>2</sup>, M<sup>me</sup> de Soulange<sup>3</sup>, abbesse de Royallieu, M. et M<sup>me</sup> de Maupeou<sup>4</sup> (M<sup>me</sup> de Maupeou nourrissait son plus jeune enfant), M<sup>lles</sup> de Gramont-Caderousse, dont l'aînée était dans sa quinzième année.

« Il y avait six cents prisonniers dans le château; la place manquait; les appartements qui avaient conservé leurs anciennes dimensions contenaient jusqu'à vingt-cinq personnes; les lits, si l'on peut donner ce nom à de semblables objets, étaient si rapprochés que pour faire un passage pendant le jour on les relevait les uns sur les autres. Dans un de ces affreux asiles on avait enfermé : un général

<sup>1</sup> Pulchérie-Éléonore de Lannion, dame de Pons, et sa fille Éléonore-Augustine; M<sup>lle</sup> de Pons devint duchesse de Tourzel, belle-fille de la gouvernante des enfants de France.

<sup>2</sup> Adélaïde-Marie-Louise Titon de Villegenou, dame de Chevigné.

<sup>3</sup> Françoise de Soulange, abbesse de Royallieu, près Compiègne.

<sup>4</sup> Auguste-René de Maupeou et sa femme Antoine-Victoire de Brie.

## CHAPITRE IX

républicain et sa femme, un curé de Noyon âgé de quatre-vingts ans, deux mères de famille avec six ou sept enfants; une des calamités de cette prison était cette horrible promiscuité.

« Le nombre des prisonniers augmentant toujours, on résolut d'aménager le château d'Enghien<sup>1</sup> aux frais des détenus et d'y enfermer les nouveaux prisonniers.

« La surveillance avait d'abord été confiée à la garde nationale, mais l'armée révolutionnaire lui succéda bientôt; elle fit son entrée à 10 heures du soir, accompagnée d'une foule hurlante qui dansait et chantait. Le gouverneur Notté fut changé; un épicier de Chantilly lui succéda; il n'exerça pas d'abord une trop grande persécution, jusqu'à ce qu'il ait eu l'idée, approuvée par les autres autorités, d'établir des tables communes. On installa donc dans la Galerie des Batailles, au petit château, une table de deux cents couverts ou plutôt de deux cents numéros, qui changeaient trois fois de convives; à une de ces tables étaient les prêtres, les célibataires; à la seconde les gens mariés et les enfants; à la troisième les isolés : c'était mon cas<sup>2</sup>. Quand la cloche sonnait, nous arrivions avec des

<sup>1</sup> Pavillon à droite du château, bâti, comme nous l'avons dit, pour l'éducation du dernier duc d'Enghien.

<sup>2</sup> *Notes sur mes prisons*, par la duchesse de Duras.



paniers, comme à l'école; ces paniers contenaient nos couverts, gobelets, etc. Souvent le dîner précédent n'était pas fini; on attendait debout, très longtemps quelquefois. Nous mangions de la soupe où il n'y avait que de l'eau, des lentilles comme celles que l'on donne aux chevaux, des pommes de terre germées, et un ragoût très dégoûtant dont le nom n'est pas, je crois, dans le dictionnaire; on l'appelait ratatouille. On sortait de table ayant aussi faim qu'en y arrivant.

« Un jour, dinant dans cette galerie, je me rappelais les beaux tableaux des victoires du Grand Condé dont elle était autrefois ornée, les fêtes auxquelles j'avais assisté en ce lieu! Heureusement ces pensées me revenaient rarement; j'en avais de très communes qui toutes tendaient à m'assurer un peu de bien-être relatif au milieu de ces misères. »

La duchesse de Duras, espérant rejoindre ses parents détenus au Luxembourg, demanda à faire partie d'un convoi de prisonniers que l'on envoyait à Paris. Le convoi quitta Chantilly à la fin de mars 1794. C'est la duchesse elle-même qui décrit ce départ et ce voyage : « Perdrix, dit-elle, alors gouverneur de Chantilly, aussitôt l'ordre reçu, s'occupe à composer le convoi, séparant les jeunes filles de leurs mères; je fus témoin du désespoir de M<sup>me</sup> de

## CHAPITRE IX

---

Pons, à qui l'on enlevait ainsi sa fille ; je fus aussi assez heureuse pour servir de protectrice à cette jeune personne et, plus tard, la rendre à sa mère. Ce convoi se composait de plusieurs charrettes où nous étions entassées ; Martin, agent du comité de sûreté générale, nous précédait dans une berline dorée, attelée de chevaux de poste, le tout enlevé du château de Liancourt<sup>1</sup> ».

La duchesse n'obtint pas d'être détenue avec ses parents ; elle fut enfermée au Plessis<sup>2</sup> ; c'est là qu'elle apprit la mort de son père et de sa mère.

On continua à transporter les prisonniers de Chantilly dans les prisons de Paris ou dans celles du département de l'Oise. A cette époque, un grand nombre ne firent que passer au château de Chantilly, entre autres M. de Gouy d'Arcy qui, transporté à Paris, fut emprisonné aux Carmes et périt sur l'échafaud.

Des visites multipliées d'individus soi-disant chargés de missions dont on ne connut jamais le caractère, rendirent alors le sort des détenus de plus en plus intolérable, en les privant du plus strict nécessaire ; enfin le Comité de salut public décida que le château serait complètement évacué

<sup>1</sup> *Notes sur mes prisons*, par la duchesse de Duras. Liancourt appartenait et appartient encore à la maison de La Rochefoucauld.

<sup>2</sup> Ancien collège de l'Université, rue Saint-Jacques, à Paris.



et qu'on y établirait un hôpital militaire. Il ne fut pas donné suite à cette décision ; seul, le château d'Enghien reçut une affectation ; il fut converti en caserne pour la 258<sup>e</sup> compagnie de vétérans nationaux, et c'est à cette circonstance qu'il dut sa conservation.

La loi du 3 nivôse an IV (24 décembre 1795) avait enjoint au Directoire exécutif de faire procéder à la vente des maisons et parcs de Saint-Cloud, Meudon, Vincennes et Chantilly. Le 8 fructidor an VI (8 août 1798), l'administration centrale du département de l'Oise prescrivit les diligences nécessaires pour arriver à la vente du château et des environs, à l'exception toutefois des Écuries, du château d'Enghien et du jeu de paume. La pelouse elle-même fut mise en lotissement. Toute la partie du parc située entre la ville de Chantilly et la vallée, comprenant la Tenaille, les Potagers, les grandes Cascades, fut rapidement aliénée, ainsi que la large bande de terrain où furent établis les jardins de la pelouse.

Le grand et le petit château furent adjugés par les administrateurs du département de l'Oise à Henry-Armand Cartier fils, demeurant à Gisors, moyennant onze millions cent vingt-trois mille livres en assignats ; en réduisant cette somme au prix du numéraire, le chiffre ne dépasse pas cent quinze mille francs. Cartier céda de suite son marché

## CHAPITRE IX

aux citoyens Gérard et Boulet, demeurant à Compiègne, et Damoye, demeurant à Paris<sup>1</sup>.

Les lots de terrain environnant le château furent achetés par un grand nombre de petits propriétaires, et le parc se trouva ainsi dénaturé.

Les nouveaux acquéreurs de Chantilly n'étaient en somme que ce que l'on appelait, à cette époque, une bande noire<sup>2</sup>. Ils se mirent à l'œuvre, et bientôt du grand château il ne resta que les sous-sols.

En 1799, cette vente fut dénoncée au conseil des Cinq-Cents, comme s'étant faite à vil prix et ayant lésé le trésor public. Les adjudicataires se défendirent et gagnèrent leur cause; mais il n'exécutèrent pas fidèlement les conditions de paiement auxquelles les obligeait le cahier des charges, et il en résulta des poursuites qui aboutirent à leur dépossession des immeubles. Le 14 fructidor an XI (1<sup>er</sup> septembre 1803), un arrêté du préfet de l'Oise nomma le sieur Godde à l'effet d'estimer les dégradations commises au château de Chantilly par Boulée et Damoye. Un second arrêté, en date du 22 prairial an XII (11 juin 1804), confia au même expert le soin de déterminer la valeur du

<sup>1</sup> *Histoire de Chantilly pendant la Révolution*, par M. Alexandre Sorel.

<sup>2</sup> On désignait sous ce nom ceux qui achetaient les châteaux ou les hôtels pour les démolir et faire usage ou argent des matériaux, et encore ceux qui achetaient les biens confisqués.

petit château et des restes de l'ancien ; son rapport fut homologué le 1<sup>er</sup> pluviôse an XIII (21 janvier 1805), et les bâtiments rentrèrent dans le domaine de l'État.

Sous l'Empire, la forêt de Chantilly fut donnée par l'Empereur en apanage à la reine Hortense. Une école militaire fut établie au château d'Enghien ; les Écuries reçurent des chevaux de l'armée ; ce monument fut ainsi préservé de la destruction.



## CHAPITRE X

CHANTILLY revit le prince de Condé en 1814. Il y rentre au milieu des ruines ; tout l'accable : les années, les misères du long exil, la douleur sans nom qui a frappé sa vieillesse. Il est seul en ce lieu, sans espoir d'y retrouver jamais cet enfant que Chantilly avait vu naître, ce jeune homme si digne de son sang, portant si haut son nom, victime du plus perfide attentat, tombé il y a longtemps aux fossés de Vincennes. De ce fils si précieux et si cher, les princes ne reverront rien, si ce n'est les tristes restes à grand'peine retrouvés.

L'aïeul et le père rentrent dans leur patrie, presque inconnus ; elle-même leur est étrangère ; leurs amis ont été fauchés par la hache révolutionnaire ou les guerres ; partout le deuil et les ruines. La maison de leurs ancêtres les abrite à peine ; cependant, cet amas de décombres, c'est Chantilly, le logis familial et tout leur passé !

Louis-Joseph de Bourbon fera l'impossible pour laver les vieilles murailles des souillures subies, y effacer le sou-



venir des ignominies, des larmes, des désespoirs dont elles ont été témoins.

Il commença à racheter parcelle par parcelle ce qui était rachetable des terrains avoisinant le château; il en forma le parc anglais tel que nous le voyons aujourd'hui; les espaces d'autrefois où se trouvaient les grandes cascades étaient désormais acquis à la ville ou à des propriétés particulières, et séparés du parc par des routes publiques. Quant aux ruines du grand château, sur les sous-sols nivelés on fit des terrasses gazonnées, entourées de balustrades. Ces terrasses servirent de promenade pendant de longues années; on y accédait par quelques degrés placés dans la cour d'honneur<sup>1</sup>. Elles ne manquaient pas de pittoresque, malgré les tristes pensées qu'elles éveillaient.

Le fossé qui séparait les deux châteaux fut comblé, et sur la place qu'il occupait on construisit un grand vestibule conduisant à un large escalier<sup>2</sup>. Cet escalier montait en ligne droite du rez-de-chaussée du petit château au niveau de la cour d'honneur; le palier qui le terminait s'ouvrait sur cette cour et se divisait ensuite en deux pas-

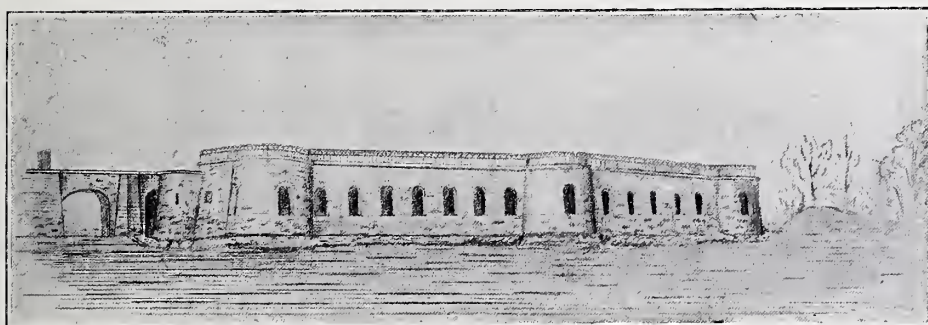
<sup>1</sup> La cour d'honneur s'ouvre sur l'esplanade.

<sup>2</sup> Cet escalier, monumental il est vrai, ressemblait assez cependant à quelque édifice funèbre de l'antiquité.

## CHAPITRE X

sages latéraux assez étroits qui donnaient accès dans les appartements.

Il restait encore un espace inoccupé au premier étage, à l'issue des deux passages, et précisément au-dessus du



LES RUINES DU GRAND CHATEAU DE CHANTILLY RÉPARÉES SOUS LA RESTAURATION  
ET CONSERVÉES AINSI JUSQU'À LA RECONSTRUCTION DE 1880

grand vestibule du rez-de-chaussée, là où était autrefois le pont couvert par lequel l'on passait d'un château à l'autre ; sur cet emplacement s'élevèrent deux salles nouvelles, décorées dans le goût peu agréable qui présidait alors à l'ornementation des intérieurs ; la première semblait revêtue de plaques de marbre jaune et rose, reliées entre elles par des appliques de bronze (le tout n'était que des boiseries peintes) ; dans la seconde, de grandes peintures en grisaille représentaient diverses divinités.

Sur la gauche de la première salle, se voyait un salon de construction également nouvelle ; on y établit la cha-



pelle ; celle d'autrefois avait subi le sort du grand château, il n'en restait plus rien. Dans ce salon, chapelle provisoire, l'on mit le bel autel que nous retrouverons plus tard dans Chantilly rebâti. La chapelle resta ainsi installée jusqu'en 1852<sup>1</sup>.

Par ces nouvelles constructions, on arrivait aux charmants salons dorés épargnés par la Révolution, la chambre de M. le Duc, le grand cabinet qui se trouve à l'angle nord-ouest du petit château, puis le salon des Singes, ainsi nommé d'après les peintures du xviii<sup>e</sup> siècle qui le décorent, enfin la « galerie où sont peintes les actions de M. le Prince », ou galerie des batailles, et le salon qui la termine.

Par le salon des Singes, l'on pouvait pénétrer dans « la petite chambre », celle même qui fut habitée par le Grand Condé. Pieusement respectée par ses descendants, mais abandonnée depuis longtemps, cette « petite chambre » fut l'objet des soins du prince Louis-Joseph ; aussitôt sa rentrée à Chantilly, il l'avait fait parer de boiseries blanches et d'étoffes aux couleurs de Condé.

Au delà de la petite chambre, on voyait encore, il y a

<sup>1</sup> A cette époque, l'autel fut recueilli au château de Chaalis par la baronne de Ventry ; il y resta jusqu'à la rentrée du duc d'Aumale en France. En 1873, l'autel revint à Chantilly.

## CHAPITRE X

---

quelques années, un petit cabinet ou passage revêtu de plaques de marbre, dont une porte condamnée donnait autrefois entrée dans la chambre de M. le Duc, près du lit, ce qui permettait au prince arrivant par cette porte de se trouver en face des personnes qui avaient droit à ses audiences et à être reçues dans cet appartement, ainsi que les usages du temps le voulaient chez les princes.

Après ce petit passage, se présentait une série de salles dont on fit des bibliothèques ; les corps d'armoires en boiseries blanches qui reçurent les livres sont encore employés au même usage dans les salles basses du château.

Occupé ainsi à mettre la demeure démantelée en état d'être habitée sans trop de difficultés, le prince de Condé réclama un certain nombre d'objets enlevés de Chantilly, d'Écouen ou des autres châteaux lui appartenant, ainsi que du palais Bourbon à Paris ; ce n'est que plus tard qu'il sera fait droit à cette réclamation. Heureusement les objets les plus précieux au point de vue des Condé, comme souvenirs de leurs ancêtres, étaient tombés en des mains protectrices des arts. Plusieurs hommes, aux plus mauvais jours de ces temps malheureux, mirent tout en œuvre pour empêcher la destruction des monuments et des



objets dignes de remarque trouvés dans les châteaux abandonnés au moment de l'exode des propriétaires, et les soustraire au pillage<sup>1</sup>.

Les princes de Condé n'avaient conservé de goût et d'attrait que pour une seule chose : la chasse. Dès l'enfance élevés très sévèrement, habitués de longue date aux plus dures privations, insensibles à ce que nous appelons le confortable de la vie, ils n'entreprirent pas de le rétablir dans leur demeure ; le château ne reçut d'autres réparations que celles qui étaient indispensables à l'habitation de chaque jour. Le luxe, ce sont les meutes, meutes pour le cerf, pour le sanglier, pour le chevreuil. Malgré le grand âge du prince Louis-Joseph, l'âge avancé du duc de Bourbon, ils sont l'un et l'autre à cheval chaque jour, non seulement dans les bois de leurs domaines, mais aussi dans les forêts de M. le duc d'Orléans, qui leur donnait le droit de chasser chez lui. Rentré de courre le cerf une bonne partie du jour, il restait encore au vieux prince le

<sup>1</sup> Parmi ces hommes, il faut citer Alexandre Lenoir, qui fut conservateur des musées pendant la Révolution. Au prix des plus généreux efforts et même au péril de sa sûreté personnelle, il parvint à empêcher la destruction d'un grand nombre de monuments et d'objets précieux, soit en les faisant entrer dans les musées de l'État, où ils sont encore, soit en les défendant contre d'aveugles destructeurs. Son petit-fils, sculpteur de talent, est l'auteur de deux des monuments funèbres de la chapelle royale de Dreux, ceux de Caroline-Auguste de Bourbon, duchesse d'Aumale, et de sa mère, l'archiduchesse Marie-Clémentine, princesse de Salerne.

## CHAPITRE X

temps et la force d'aller, l'hiver, tirer les halbrans sur le grand canal<sup>1</sup>.

Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, mourut à Chantilly le 13 mai 1818, âgé de quatre-vingt-deux ans; sa dépouille mortelle repose à Saint-Denis. Très autoritaire, très entier dans ses opinions, ce prince eut les qualités de ce caractère, fidèle à ses amis, à ses principes, sans jamais fléchir; cette fidélité fut la cause de toute sa conduite pendant la Révolution. Imbu de la grandeur de sa maison, il en porta toujours haut le nom et le drapeau, supporta, avec une fermeté qui ne se démentit jamais, les pires revers, les douleurs les plus poignantes. Les années seules eurent raison de cette énergique nature.

A la mort de son père, M. le duc de Bourbon, contrairement à l'usage de sa famille, ne prit pas le titre de prince de Condé. Abattu par l'horrible attentat qui avait mis fin à la vie de son unique et vaillant fils, voyant son nom éteint, il demeurait indifférent à tout. En ce qui concerne Chantilly, le strict nécessaire lui paraît suffisant pour y habiter de temps à autre. Il maintient cependant les chasses, les augmente même encore; c'est la

<sup>1</sup> Nous avons encore vu et connu un vieillard qui, vers 1815 ou 1816, était porte-arquebuse du prince Louis-Joseph et l'avait souvent accompagné à cette chasse. M. Adeline, devenu dans la suite officier forestier, resta jusqu'à un âge avancé attaché aux domaines des Condé, puis à ceux du duc d'Aumale.

seule chose qui semble éveiller en lui quelque intérêt <sup>1</sup>.

L'État, faisant enfin droit aux réclamations des princes de Condé, leur restitua quelques-uns des objets enlevés de leurs habitations. C'est ainsi que rentrèrent à Chantilly les tableaux de la galerie des batailles, une partie des archives de Condé, le buste en cire de Henri IV, quelques manuscrits, dont les couvertures armoriées avaient été détruites et furent remplacées à l'époque qui nous occupe; parmi les objets sortis du château d'Écouen, les quarante-deux vitraux en grisaille qui représentent l'histoire de Psyché, l'autel de la chapelle, œuvre de Jean Goujon, les boiseries aux armes et devises du connétable Anne de Montmorency, les vitraux où sont peints les enfants de ce même connétable; enfin le monument élevé à la mémoire de Henri II de Bourbon-Condé.

Le duc de Bourbon ne fit pas usage de ces objets; seuls,

<sup>1</sup> Toussenet, qui fut publiciste, homme politique, qui s'occupa d'agriculture et d'histoire naturelle, racontait qu'étant très jeune et en vacances chez des amis dans les environs de Villers-Cotterets, il lui était arrivé de suivre à pied une chasse à courre; qu'ayant perdu la chasse, il était monté sur un arbre pour essayer de se retrouver. Tout à coup, débouchant d'une allée un homme âgé et un chien; l'homme met pied à terre et, passant à son bras la bride de son cheval, commence à examiner attentivement le terrain en suivant tous les mouvements du chien. Celui-ci donne de la voix; aussitôt son maître, d'une voix retentissante, s'écrie: à Rocador! à Rocador! et la meute de répondre et d'accourir, et les chasseurs d'arriver. Le chien avait relevé la voie; le cerf fut pris non loin de là. Toussenet, descendu de son arbre, apprit que l'homme était M. le duc de Bourbon, avec son chien de meute favori, Rocador.

## C H A P I T R E X

---

les tableaux furent replacés dans la galerie des batailles. Nous verrons plus tard vitraux et boiseries, merveilles de la Renaissance, orner Chantilly reconstruit.

Dès la rentrée en France de M<sup>me</sup> la duchesse de Bourbon, le duc son mari se présenta chez elle, malgré les conseils qui lui étaient prodigués pour l'engager à divorcer. La princesse Louise de Condé, sa sœur, le dissuada d'écouter ces avis, que blâmaient ses sentiments religieux ; elle parla à son frère au nom de l'inaltérable affection qu'elle lui portait, de la dignité de leur nom qu'elle avait tant à cœur, du souvenir si cher de son fils, enfin de l'amitié sincère qu'elle conservait pour sa belle-sœur. La princesse fut écoutée, le duc repoussa toute idée de divorce.

M<sup>me</sup> la duchesse de Bourbon sut toutes les intrigues qui se nouaient à ce sujet ; elle eut la sagesse de n'en rien laisser paraître. M. le prince de Condé, son beau-père, l'avait revue avec plaisir ; la princesse Louise était restée son amie ; et son mari en vint à lui demander d'oublier le passé, maintenant que pour l'un et l'autre l'âge était venu, la priant de rentrer dans sa demeure qui lui était ouverte et où elle trouverait tout le respect, toutes les attentions qui lui étaient dus. Malheureusement pour le duc, ce projet n'eut pas de suite, et il resta livré à de néfastes influences.



Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans, duchesse de Bourbon, mourut presque subitement le 10 janvier 1822, à Sainte-Geneviève, où elle assistait à la neuvaine annuelle en l'honneur de la patronne de Paris. Pendant qu'elle priait, la duchesse s'évanouit ; on la transporta à la Sorbonne, où elle cessa de vivre sans avoir repris connaissance.

Le duc de Bourbon n'était pas à Paris ; il ne put arriver que dans la nuit ; le duc d'Orléans, neveu très aimé de la princesse, accouru en toute hâte, ne put recueillir que son dernier soupir.

M<sup>me</sup> la duchesse de Bourbon avait demandé à reposer au milieu des siens ; cette volonté fut respectée ; le duc d'Orléans conduisit son corps à Dreux, sépulture de sa maison ; elle y est, suivant son désir, au milieu de ceux de son nom.

Le duc d'Orléans rentra à Paris après les funérailles de sa tante, le 16 janvier à 8 heures du soir ; à 9 heures, naissait le cinquième de ses fils ; ce fils s'appela Henri-Eugène-Philippe-Louis d'Orléans, duc d'Aumale. L'enfant fut présenté au baptême par Son Altesse Sérénissime Louis-Henri-Joseph de Bourbon, duc de Bourbon, prince de Condé, duc d'Enghien, duc de Guise, comte de Clermont, etc., etc., son grand-oncle, et par M<sup>me</sup> la princesse

## CHAPITRE X

Adélaïde-Eugène d'Orléans (M<sup>me</sup> Adélaïde), sa tante <sup>1</sup>.

Dès son enfance, le jeune prince montra les plus heureuses dispositions ; extrêmement intelligent, il s'attachait tous ceux qui l'approchaient. Le duc de Bourbon, son parrain, lui accorda, dès qu'il eut atteint cinq ou six ans, un intérêt particulier. Ce prince, désabusé de tout, ne voulut pas cependant rester étranger à son jeune filleul ; dans les derniers temps de sa vie, il aimait à voir l'enfant, à lui dire l'histoire de Chantilly. Le petit prince l'écoutait avec attention ; sa précoce intelligence et la mémoire, qui ne lui fera jamais défaut, garderont le souvenir intact de ces conversations et de la bienveillance du vieillard à son égard. « Je le vois, dira-t-il plus tard, je vois M. le duc de Bourbon, vêtu de l'habit gris qu'il quittait rarement, en bas de soie et petits souliers, par un rigoureux froid



HENRI D'ORLÉANS, DUC D'AUMALE, A L'ÂGE DE 7 ANS

<sup>1</sup> Comme souvenir de ce baptême, on conserve à Chantilly un coffret en malachite et bronzes dorés, dans le goût fort lourd et peu gracieux de la Restauration ; ce coffret, offert par le duc de Bourbon à M<sup>me</sup> Adélaïde, est orné de jolies miniatures qui représentent le duc et la duchesse d'Orléans, leurs enfants et M<sup>me</sup> Adélaïde elle-même.



de janvier, dans le jardin de la Volière<sup>1</sup>, appuyé sur sa canne, m'expliquant qui jadis avait habité le château, comme il l'avait vu dans son enfance et sa jeunesse, les fêtes dont il avait gardé le souvenir, puis la destruction relativement récente ».

Jamais, en effet, le duc d'Aumale n'oublia ses premiers pas à Chantilly, ni la reconnaissance qu'il devait à celui qu'il aimait à nommer son bienfaiteur. Ce sentiment le guidera dans l'œuvre qui occupera une grande partie de sa vie et dont sa munificence a assuré la perpétuité, c'est-à-dire la glorification de la maison de Condé, la restauration et la prospérité des domaines qui lui furent légués.

Le 15 juillet 1830, le duc d'Aumale fut mené à Saint-Leu, où M. le duc de Bourbon recevait pour sa fête, la Saint-Henri, qui était aussi celle de son jeune filleul. Celui-ci conserva un souvenir très présent des bontés de son parrain pour lui en ce jour. Il le vit encore le 15 août suivant, où le duc reçut à Chantilly la nouvelle reine, Marie-Amélie, sa nièce. Quelques jours après, le 27 du même mois, éclatait la nouvelle de la mort funeste du dernier des Condé, mort tragique terminant une vie tragique s'il en fut.

<sup>1</sup> Jardin historique à Chantilly sous les fenêtres du château au nord, séparé du parc par un pont tournant sur le fossé.

## CHAPITRE X

Les malheurs, les déboires, s'étaient accumulés sur cette existence ; exils, revers, souffrances de toutes sortes avaient été son partage. Celui qui, à juste titre, était son orgueil et sa joie, l'objet de toutes ses espérances, son fils, disparu dans la plus horrible des tragédies ! Depuis ce jour à jamais néfaste du 21 mars 1804, rien n'attache plus à la vie le père de la victime ; il subira les plus pernicieuses influences, sans même essayer de s'y soustraire, avec l'indifférence ou le dédain que lui inspire le monde entier.

Les cœurs des princes de Condé, dont nous parlerons plus loin, étaient alors déposés dans l'église de Chantilly. Les habitants de Chantilly avaient vivement regretté que le cœur du prince Louis-Joseph (mort en 1818) ne fût pas réuni à ceux de ses ancêtres. Après la mort du duc de Bourbon, une députation des habitants, conduite par le maire, M. Jacquin, obtint audience du roi Louis-Philippe (1<sup>er</sup> septembre 1830), et demanda, comme une faveur singulière, que le cœur du prince défunt fût déposé dans l'église de la ville<sup>1</sup>. Ce vœu fut exaucé, et, le 9 septembre,

<sup>1</sup> Le *Moniteur* du 6 septembre rendit compte de cette audience et cita les paroles suivantes adressées par le roi aux habitants de Chantilly : « Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai regretté la perte de celui que nous pleurons en ce moment, combien j'aurais voulu que ses jours eussent été prolongés, tant pour votre bonheur que pour la satisfaction de ma famille, qui lui était sincèrement, profondément attachée. Il m'a imposé de nouveaux liens de reconnaissance en choisissant mon fils pour son héritier. Vous pouvez être sûrs qu'il ne dépendra pas de moi que mon fils conserve,



le cœur fut solennellement reçu par le curé, entouré des autorités et de toute la population.

Les restes mortels du dernier des princes de Condé furent portés à Saint-Denis dans la Crypte royale, où ils reposent près de ceux de son père<sup>1</sup>.

pour les habitants de Chantilly, les sentiments qui ont animé les Condé, et surtout celui dont nous déplorons la perte ». Et la reine ajouta : « Vous pouvez compter qu'il aura pour vous les mêmes sentiments, nous les lui avons inculqués ».

<sup>1</sup> Vers 1880, le duc d'Aumale demanda et obtint d'entrer dans cette Crypte de Saint-Denis; il désirait faire remettre en ordre, s'il y avait lieu, la sépulture des deux princes de Condé. Ayant constaté les ravages du temps, il ordonna que, sans toucher aux cendres, deux nouveaux cercueils recevraient les anciens. Cet ordre fut pieusement exécuté, le prince s'en rendit compte lui-même.



## CHAPITRE XI

**P**AR son testament, le duc de Bourbon légua à Henri d'Orléans, duc d'Aumale, son petit-neveu et filleul, tout ce qui lui appartenait, héritage énorme, surtout en apparence, car il était grevé de dettes que, sans exagération, on peut appeler fabuleuses.

Le conseil de tutelle du jeune prince pensa à renoncer pour son pupille aux avantages qui entraînaient de telles obligations, le passif paraissant dépasser de beaucoup l'actif. Le conseil revint sur cette pensée en considération du très jeune âge de l'héritier, huit ans, et des biens disponibles. Longtemps après la majorité, le paiement des dettes continua ; mais dans son conseil de tutelle, et plus tard en lui-même, l'héritier des Condé trouva l'entente des affaires et les talents d'administration qu'il fallait pour débrouiller, mettre au net et acquitter enfin les immenses obligations dont il se trouvait chargé.

Pendant l'enfance et l'éducation du jeune prince, Chantilly resta inhabité ; s'il y vint quelquefois, ce ne fut qu'en



passant, comme promenade, en récompense de son assiduité au travail. Cependant, lorsque des régiments d'infanterie se rendaient de Paris ou des environs à Compiègne, pendant les séjours du roi dans cette résidence, le prince avait obtenu qu'ils fissent halte à Chantilly, où, toujours attendus, ils étaient reçus avec honneur; car, dès son enfance, le duc d'Aumale aimait l'infanterie, « la reine des batailles », comme il se plaisait à la nommer. Dès sa première jeunesse, il s'en occupait, et il continuera à l'honorer si particulièrement qu'il voudra être fantassin et regardera ce titre comme le premier des siens.

Après ces courts instants d'animation, Chantilly rentrait dans le silence et l'abandon; cependant, en 1841, le prince royal, duc d'Orléans, lui rendit la vie pendant quelques jours. On inaugurait alors les courses de chevaux à Chantilly, et, pour la première fois, croyons-nous, on y courait le « Derby<sup>1</sup> ».

Le prince royal voulut donner à cette réunion tout l'éclat possible. Les courses d'alors n'étaient pas la fête populaire dont nous sommes maintenant témoins; c'était le plaisir d'un monde très élégant, de quelques connaisseurs et éleveurs de chevaux très émérites. Lié avec tout

<sup>1</sup> Des aquarelles d'Eugène Lami représentent les tribunes et le champ de courses, la pelouse, en ce jour.

## CHAPITRE XI

le monde du « sport », le prince désirait donner à la France les avantages que la sélection des chevaux de race rapportait à l'Angleterre. Il appela à Paris les maîtres anglais en cet art, le général Peel<sup>1</sup> entre autres, et fut le promoteur de l'élevage du cheval de course en France, et des courses elles-mêmes.

En 1841, le prince royal s'établit à Chantilly au mois de mai; à cette époque aucun chemin de fer ne reliait cette ville à Paris; on y venait en poste; les petits hôtels et les maisons particulières ouvraient leurs portes aux hôtes des huit jours.

Le château ne pouvait recevoir qu'un très petit nombre d'invités; seul le château d'Enghien offrait quelques ressources de logements tels quels; ce n'est que plus tard qu'il fut restauré. Cependant le prince royal, avec la noble grâce qu'il mettait à tout, sut réunir tout ce que le monde possédait alors d'élégance, de beauté, d'esprit, les hommes de sport dont les noms sont restés célèbres, et la plupart

<sup>1</sup> Jonathan Peel, général de cavalerie, frère du grand sir Robert Peel. Il éleva quelques-uns des chevaux de course les plus connus, et ne s'en séparait qu'avec peine; plusieurs d'entre eux finirent leur vie à un âge avancé, dans le parc de Marble Hill, habitation du général sur les bords de la Tamise, où nous les avons connus... Le général Peel était un homme d'une extrême bonté, sa droiture égalait sa bonté, ainsi que sa fidélité à ses amis. Il habitait près d'Orléans-House, maison du duc d'Aumale, aux environs de Londres. Il fut et resta toujours l'ami de ce prince et de toute la famille royale de France exilée.



des femmes dont notre génération a pu encore admirer le charme et la grande beauté restée intacte.

Les jours qui n'étaient pas consacrés aux courses étaient donnés à la chasse à courre, malgré la saison qui paraissait trop avancée à nos habitudes. Un curieux tableau de Jadin nous montre, au 15 mai, le cerf à l'hallali dans l'étang de la Reine-Blanche<sup>1</sup>; l'animal n'a plus ses bois, mais seulement des « refaits<sup>2</sup> »; une foule de voitures et de piétons se pressent dans l'étroit chemin qui borde les étangs, au grand danger des curieux, si la bête, comme il arrive souvent, s'élance hors de l'eau et remonte dans la forêt.

Pour compléter ces journées, le prince royal avait décidé des représentations théâtrales; la Comédie-Française en donna plusieurs; les chœurs de l'Opéra, embarqués sur des gondoles pavoisées, se firent entendre pendant les entr'actes au milieu des eaux illuminées.

Le charmant théâtre d'autrefois n'existait plus. M. le

<sup>1</sup> Dans la forêt de Chantilly, ainsi nommé en raison du petit château qui domine cet étang. Ce petit édifice, dont l'élévation refaite à l'époque de la Restauration n'est pas heureuse, remonte à une date très ancienne, quant au sous-sol voûté qui en témoigne. C'était, à l'origine, une des petites forteresses qui défendaient la rivière de Thève, qui, à cet endroit, forme un vaste étang, divisé en quatre parties par des chaussées; le dernier est celui dont il est question ici. Le château et l'étang portent le nom de la reine Blanche de Castille, mère de saint Louis.

<sup>2</sup> Nouveau bois du cerf.

## CHAPITRE XI

duc de Bourbon en avait fait organiser un autre dans les salles épargnées par la démolition au rez-de-chaussée du grand château; c'est là qu'eurent lieu, en 1841, les représentations de la Comédie-Française<sup>1</sup>.

Il était rare que les princes donnassent beaucoup de temps au monde. Ils n'y paraissaient guère qu'entre deux campagnes en Afrique, et même, de ce temps, la plus notable partie appartenait-elle à la famille toujours si unie, si heureuse de se retrouver auprès du roi et de la reine.

En 1840, le prince royal avait emmené à Alger son jeune frère le duc d'Aumale en qualité d'officier d'ordonnance. A cette époque commence la vie militaire du jeune prince; il avait dix-huit ans; dès le début, il se signale en toute occasion; la terre d'Afrique l'enthousiasme; tout y respire la gloire militaire qu'il admire dans les exploits de ses frères, dans ceux des hommes dont l'histoire a gardé les noms. Cette gloire qu'il recherche et espère pour lui-même, viendra à lui dès ses premiers pas devant l'ennemi; de plus en plus brillante, elle l'accompagnera dans toutes ses actions de guerre; il saura la retenir en consacrant ses remarquables facultés à l'étude de la science militaire. Qu'il

<sup>1</sup> Ce théâtre a été transformé en bibliothèque par M. le duc d'Aumale, mais la configuration est restée la même; le parterre et la grande loge n'ont pas été touchés; la scène, les entrées et sorties ont seules disparu dans les dispositions nouvelles; elles ne sont que dissimulées cependant et se retrouveraient derrière les rayons.



soit en activité de service comme dans sa jeunesse, que par deux fois l'exil le réduise à l'inaction ou que la France lui rende son épée, l'armée sera sa grande préoccupation. De loin comme de près, en exil comme à la tête des troupes, il partagera la joie de la victoire, et plus encore la douleur des revers.

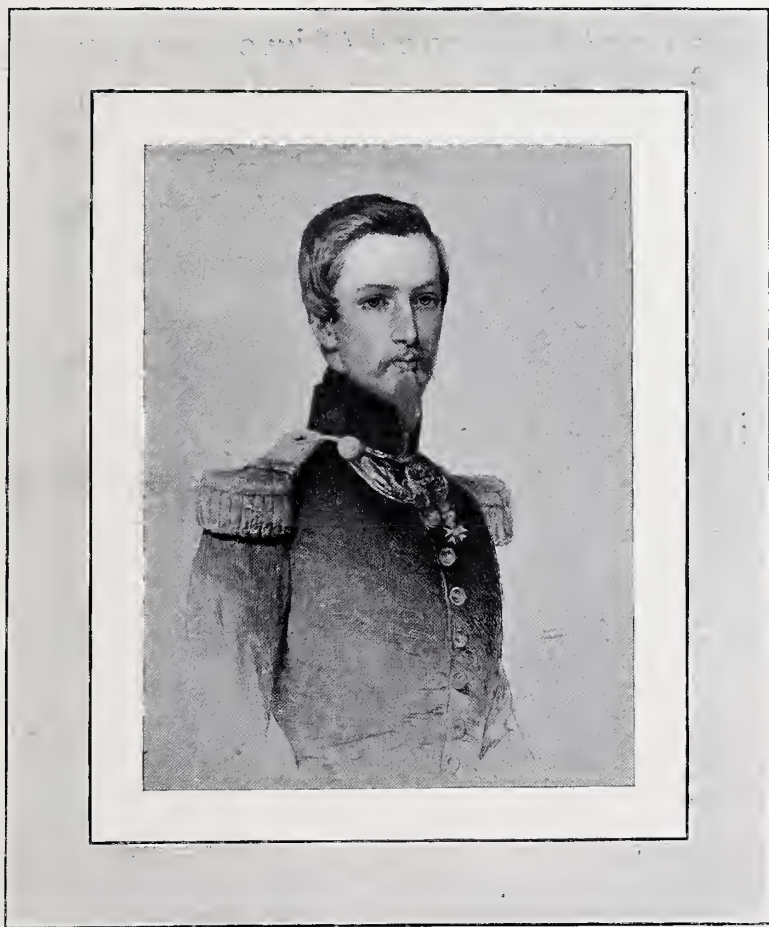
En 1841, le duc d'Aumale, cité à l'ordre du jour de l'armée après les combats du bois des Oliviers, du Chélif et sa marche avec la division Baraguay d'Hilliers sur Taza, est nommé colonel du 17<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère. C'est à la tête de ce beau régiment qu'il rentra à Paris; la fière mine des hommes et la bonne grâce du jeune colonel excitèrent beaucoup d'enthousiasme. Cette entrée faillit se terminer tragiquement; un homme<sup>1</sup> tira sur le prince, qui ne fut pas atteint; le cheval du lieutenant-colonel reçut la balle destinée au duc d'Aumale.

Chantilly ne profita pas de ce retour en France; le 17<sup>e</sup> léger est à Courbevoie; c'est là qu'habite le colonel, se donnant tout entier à son devoir militaire. Le peu de temps que ce devoir lui laisse est rempli par le travail le plus assidu.

<sup>1</sup> Quénisset avait été désigné par le sort, dans les sociétés secrètes, pour tuer un des princes. Jugé par la Chambre des Pairs, il vit sa peine commuée en détention, qu'il subit à Doullens. Rendu à la liberté en 1848, et privé de ressources, il eut recours au duc d'Aumale, qui l'assista.

## CHAPITRE XI

C'est à Courbevoie aussi que vint s'abattre sur lui le terrible malheur de la mort du prince royal, de ce frère qu'il



LE DUC D'AUMALE, COLONEL DU 17<sup>e</sup> LÉGER

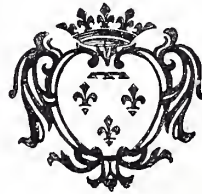
aimait et admirait tant ! dont il disait : « Il était l'âme, j'aurais été seulement le bras ». Si une telle douleur pou-

vait être consolée, celle de la famille royale l'eût été par le sentiment général qui s'exprima alors.

Le duc d'Aumale se réfugia dans le travail, il se donna plus que jamais à cette terre d'Afrique qui intéressait tant le frère si regretté, et demanda à retourner en Algérie. Nommé maréchal-de-camp, le commandement de Médéah<sup>1</sup> et du territoire de Titteri lui fut confié. Sans cesse en expéditions, il termine cette campagne par ce brillant fait d'armes, la prise de la Smalah d'Abd-el-Kader, 16 mai 1843.

Après quelques semaines passées en France, au milieu des siens, le duc d'Aumale retourna prendre le gouvernement de la province de Constantine; il y déploya le talent d'administration qui, au dire de tous, égalait sa valeur et sa science militaire. Il soumit l'Aurès après une campagne heureuse.

<sup>1</sup> Le petit palais arabe qui avait été arrangé pour le duc d'Aumale en 1843 existe encore. La partie habitée par le prince, ainsi que la cour intérieure, n'ont pas changé. Le général Morris, fils du compagnon d'armes du duc d'Aumale, qui a habité ce palais ces dernières années, en a témoigné. Le regretté général, peu de temps avant sa mort, avait fait photographier cette partie du palais, qu'il considérait comme appartenant à l'histoire.



## CHAPITRE XII

A cette époque, 1843-1844, le mariage du duc d'Aumale était décidé. Avant de rentrer en Algérie en 1843, il s'était rendu à Naples et y avait vu une princesse qu'il choisit parmi toutes celles qui, en ce temps, composaient la famille royale napolitaine.

Une année après ce premier voyage, le 25 novembre 1844, Son Altesse Royale Henri d'Orléans, duc d'Aumale, épousait, dans la chapelle du palais royal de Naples, Son Altesse Royale la princesse Caroline-Auguste de Bourbon, princesse des Deux-Siciles, fille du prince de Salerne et de l'archiduchesse Marie-Clémentine, princesse de Salerne.

Ce mariage mit Naples en fête; la princesse y était très populaire; ce fut au milieu des vœux de bonheur de la maison royale et du peuple que le duc et la nouvelle duchesse quittèrent Naples quelques jours après le mariage pour venir en France, où ils étaient attendus avec grande impatience.

La reine revoyait dans cette jeune princesse sa famille



paternelle, son pays natal ; puis la duchesse n'avait qu'à se montrer pour inspirer l'intérêt et l'affection ; des yeux magnifiques éclairaient son visage ; pleine de grâce, aimable, l'esprit très prompt, le jugement très droit, fort instruite, enfin princesse et femme du monde dans la plus noble acception de ces mots, telle était celle qui venait prendre possession de Chantilly sorti des ruines. Les plus cruels événements décidèrent d'un autre avenir, mais ce fut pour elle que le vieux palais revint à la vie.

Dès la fin de 1843, le duc d'Aumale avait fait commencer les travaux nécessaires à l'habitation. Ils avaient été confiés à M. Duban<sup>1</sup> pour l'architecture ; pour la décoration et les ameublements, plusieurs artistes travaillèrent sous la direction de M. Eugène Lami<sup>2</sup>.

Le rez-de-chaussée du petit château fut l'objet de soins particuliers, pour le rendre digne de devenir la demeure réservée à la future duchesse. Ce rez-de-chaussée, sauf quelques détails de distribution, ne semble pas avoir changé depuis que le Grand Condé le destina à ses enfants ;

<sup>1</sup> Duban (Félix-Louis-Jacques), né à Paris en 1797, mort en 1870, restaura le château de Chantilly, celui de Blois et celui de Dampierre. Il fut nommé architecte du Louvre en 1848.

<sup>2</sup> Eugène Lami, peintre aquarelliste, de tout temps très attaché à la maison d'Orléans, qui possède beaucoup de ses œuvres. Son talent était fait d'élégance et de bon goût ; il devança son temps pour les arrangements et la décoration des appartements faits sous sa direction.

## CHAPITRE XII

c'était une suite de chambres de mêmes dimensions, excepté la partie centrale, coupée dans la hauteur à une époque plus récente, peut-être pendant la disgrâce du duc de Bourbon, pour y placer le « boudoir des Singes » que nous retrouverons bientôt.

En 1844, cette suite de chambres fut divisée en deux appartements complets, l'un destiné à la princesse, l'autre au prince. Le premier se composa de la chambre, d'un salon appelé alors le « salon des dames<sup>1</sup> », d'un grand cabinet ou boudoir et de tous les alentours ou dégagements que comporte un grand appartement. Plusieurs autres chambres s'y adjoignaient, dont la vue donnait sur l'entrée du château au nord, et qui, intérieurement, s'ouvraient sur le grand vestibule, au pied de l'escalier que nous avons décrit. Ces chambres devinrent plus tard l'appartement des enfants.

Au moment où la duchesse d'Aumale arrivait en France, les travaux de restauration et d'ameublement étaient terminés. La chambre avait été ornée d'un plafond peint par Diaz<sup>2</sup>, une guirlande de fleurs entourant le chiffre de la duchesse ; ce sont, croyons-nous, les seules fleurs de ce peintre ; ce plafond est conservé ; les tentures en soie rose

<sup>1</sup> Maintenant « salon de Guise ».

<sup>2</sup> Diaz de la Pena, né à Bordeaux en 1809, mort en 1876.



et blanche, de nuance pâle, étaient en parfaite harmonie avec les splendides cheveux blonds de celle qui devait l'habiter<sup>1</sup>.

Le cabinet de toilette attenant à cette chambre était tendu de satin blanc et bleu et orné de beaux bronzes dorés du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le « salon des dames » n'avait que des boiseries modernes, blanches rehaussées d'or, mais un ameublement remarquable, bois dorés anciens et soie amarante et blanche.

Venait ensuite le cabinet de travail ou la *Scrivania*, du mot italien dont la princesse le baptisa. Avant les travaux de 1844, cette pièce était carrée ; elle a été transformée sur les dessins d'Eugène Lami. Il est aussi l'auteur de la décoration composée de panneaux d'étoffe encadrés de bois de rose ; les quatre portes qui embrassent la nouvelle forme ronde sont ornées de plaques de marbre dont la couleur s'allie agréablement à celle des boiseries ; ces plaques sont entourées de bronzes très finement ciselés. Le plafond est signé de Godefroy. Les bois du meuble de forme Louis XVI sont délicatement sculptés ; les appliques porte-bougies et les flambeaux sont aussi dignes de remarque. Trois portraits au pastel attirent l'attention :

<sup>1</sup> Cette tenture fut transportée en Angleterre et remplacée au retour en France par celle qui existe aujourd'hui en satin bleu.

## CHAPITRE XII

---

M<sup>me</sup> Adélaïde de France, fille de Louis XV, par Valade, Marie-Victoire-Sophie de Noailles, comtesse de Toulouse, M<sup>lle</sup> de Clermont, par Rosalba Carriera, puis un gracieux portrait dont le modèle est inconnu.

Ce cabinet et le meuble avaient été tendus de satin broché vert au chiffre couronné de la duchesse. Toutes les étoffes de ces appartements, dont les dessins étaient copiés sur des modèles du XVIII<sup>e</sup> siècle, sortaient des fabriques de Lyon. De même les meubles ont été faits pour la place qu'ils occupent, entre autres un piano de marqueterie, médiocre comme instrument de musique, mais remarquable comme travail. Ces objets sont, à peu de chose près, disposés comme ils le furent en 1844, sauf la tenture murale et celle des meubles, qui sont maintenant de satin broché violet.

Faisant suite à ce cabinet, on trouve le boudoir des Singes, un des plus gracieux et des plus amusants spécimens de la fantaisie du XVIII<sup>e</sup> siècle ; les peintures de ce charmant petit réduit sont parfaitement conservées. Elles méritent l'attention ; la composition, pleine d'esprit critique, en est curieuse. C'est, à n'en pas douter, une raillerie applicable aux personnages du temps et peut-être de la maison même, car toutes ces petites figures portent les couleurs de Condé.

## CHANTILLY

L'appartement destiné au duc d'Aumale est conservé tel qu'il fut arrangé en 1844. Les boiseries blanches de la chambre sont des plus fines du XVIII<sup>e</sup> siècle ; seuls les dessus de porte, qui n'existaient pas ou avaient été détruits, furent remplacés par des peintures modernes signées : Eugène Lami, Roqueplan<sup>1</sup>, Baron<sup>2</sup>.

La chambre s'ouvre sur le salon de Condé, dont la haute cheminée est ornée d'un buste du duc de Bourbon. Dans ce salon fut placée en 1844 la collection de portraits connue sous le nom de « petite collection de Chantilly ». Ces portraits représentent la branche royale de Bourbon depuis le roi Henri IV jusqu'au premier petit dauphin fils de Louis XVI, et d'autre part la branche de Bourbon-Condé depuis le premier Condé jusqu'au dernier duc d'Enghien aux premières années de sa vie. Ces deux branches des « Lys » se terminent donc par ces deux mélancoliques portraits d'enfants. Quelques-unes de ces peintures sont attribuées à Fragonard ; quoi qu'il en soit, elles sont intéressantes à tous égards<sup>3</sup>.

Un cabinet de travail est adjacent à ce salon ; de même

<sup>1</sup> Roqueplan (Joseph-Étienne-Camille), né en 1802, mort en 1855.

<sup>2</sup> Baron (Charles-Antoine-Henri), né à Besançon en 1816, mort à Genève en 1885.

<sup>3</sup> Après le retour du duc d'Aumale en France, 1871, un beau portrait de la reine Marie-Amélie, par Ary Scheffer, fut placé dans le salon de Condé et s'y trouve actuellement.



CAROLINE-AUGUSTE DE BOURBON, DUCHESSE D'AUMALE, EN 1844  
D'APRÈS E. LAMI



## C H A P I T R E   X I I

que les autres pièces, il est décoré d'après les dessins d'Eugène Lami. Des boiseries de chêne laissées dans leur teinte naturelle encadrent des tentures de drap bleu à broderies rouges, couleurs de la maison d'Orléans.

Près de ce cabinet existe l'escalier le plus ancien du château ; autrefois, en spirale, il montait ainsi du rez-de-chaussée au deuxième étage du pavillon Henri II qui porte maintenant le nom de Jean Bullant, auquel on attribue sa construction. Pour les facilités nécessaires aux habitudes modernes, cet escalier a été modifié dans sa partie basse, mais la plus grande partie a conservé sa forme originale.

Les appartements auxquels il donne accès, maintenant inhabités et démeublés, contiennent cependant des boiseries blanches remarquables et rares en France ; elles sont de Chippendale, célèbre en Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle pour ce genre de travail ; Chippendale a été le chef d'une école dont les œuvres ont une célébrité ; si les boiseries dont nous parlons ne sont pas du maître lui-même, elles appartiennent à cette école. Dans l'une des chambres, elles forment la décoration entière ; c'est une grande arcade et quatre pilastres qui la soutiennent ; puis la cheminée toute ornée de roseaux. Dans le petit salon, une cheminée de même, découpée de fleurons et guirlandes ; les autres



panneaux de ce salon sont français et encadrent des peintures de Christophe Huet. Les boiseries de Chipendale ont été rapportées de la maison du duc d'Aumale en Angleterre, où elles étaient depuis leur origine.

Autrefois la suite des appartements du rez-de-chaussée réparés en 1844 et que nous avons décrits, s'ouvrait directement sur la cour basse, à l'entrée même du château ; on accédait à cette entrée par un pont de pierre qui avait remplacé le pont-levis représenté dans les dessins de Ducerceau ; malgré l'exiguïté du passage, les voitures, berlines de voyage ou autres, entraient par ce pont et la voûte qui le suivait ; les appartements du rez-de-chaussée n'avaient donc pour toute défense que leur porte même. La vie moderne et ses habitudes de confortable ne pouvaient s'accommoder de cet état de choses ; c'est pourquoi Duban construisit la galerie de bois qui porte son nom, en avant des appartements, pour les défendre contre les intempéries et autres inconvénients ; puis, afin de faciliter l'entrée de la cour basse qui dessert toute cette partie du château, on jeta un pont sur le fossé, entre la tour qui terminait le grand château, dite aujourd'hui tour de la Chapelle, et le pavillon Henri II. Le nouveau pont mit l'ancien hors de service et par conséquent aussi l'entrée

## CHAPITRE XII

sous la voûte <sup>1</sup>. Le rez-de-chaussée se trouva ainsi fermé et défendu contre l'extérieur.

Dans la cour basse étaient les cuisines et un certain nombre de chambres qu'on avait sorties des décombres sous la Restauration ; elles se trouvaient au pied du grand escalier et n'avaient de vue que sur la cour. L'aspect en était le plus triste du monde ; il semble qu'il eût été facile de les ouvrir sur le parc, cette partie du château restant inoccupée ; mais à l'époque où ces appartements furent aménagés, on paraît s'être très peu préoccupé du plus ou moins d'agrément qu'ils offraient <sup>2</sup>.

Les travaux de 1844 ne s'étendirent pas au delà du rez-de-chaussée du petit château ; rien ne changea au premier étage. On y retrouve les salles construites sous la Restauration ; la chapelle est toujours dans le salon où elle avait été établie à cette époque, puis les salons aux boiseries dorées, le salon des Singes, la galerie des Batailles et le salon de Musique qui la termine. Tout resta ainsi, et lorsqu'au mois de mai 1845 la duchesse d'Aumale reçut pour

<sup>1</sup> De cette entrée qui a été fermée, on a fait une *loggia*, avec balcon orné des armes et chiffres du connétable Anne de Montmorency, qui se trouvent dans le couronnement du pavillon.

<sup>2</sup> En 1876, une galerie nouvelle permit de reporter du côté du parc, sur la façade nord du château, cette série de chambres, qui se trouve maintenant ouverte sur le jardin de la Volière. La galerie nouvelle porte le nom de l'éminent architecte, M. Daumet, qui a reconstruit Chantilly tel que nous le voyons.

la première fois à Chantilly, ce fut dans ces appartements que les réceptions eurent lieu ; l'espace était restreint par l'obligation de mettre des tables de cent couverts dans la galerie, ce qui néanmoins n'enleva rien à l'attrait de ces fêtes. Cependant le duc d'Aumale avait jugé impossible de tenir un grand état de maison dans ce qui restait alors du château. Il demanda à Duban des plans de reconstruction qui devaient s'exécuter les années suivantes.

Au cours de l'été de 1845, le roi Louis-Philippe, le duc et la duchesse de Nemours, celle-ci dans tout l'éclat de sa beauté, vinrent à Chantilly et y passèrent quelques jours. Le roi y avait laissé le souvenir de sa grande bienveillance pour tous, de l'extrême urbanité de son accueil. Il y a quelques années on racontait encore que, traversant la pelouse<sup>1</sup> en petite voiture à la « Daumont », Sa Majesté vit des dames se donnant une peine extrême pour l'apercevoir et déplorant à haute voix la vitesse des chevaux ; aussitôt, avec l'attentive politesse qu'il savait témoigner à toute femme, le roi donna ordre de ralentir, et dit un mot à ces personnes, qui ne l'oublièrent jamais.

La duchesse d'Aumale ne revint à Chantilly que l'année suivante, après la naissance de son fils, le prince de Condé,

<sup>1</sup> Espace qui s'étend entre le château et la forêt.

## CHAPITRE XII

né à Saint-Cloud le 25 novembre 1845. Le roi et la reine tinrent l'enfant sur les fonts baptismaux ; il y reçut le nom de l'ancêtre vénéré, le saint roi Louis, et le titre de l'illustre race qu'il était destiné à faire revivre.

Le duc, la duchesse d'Aumale avec le tout jeune prince de Condé (il n'avait que six mois), s'installèrent à Chantilly en mai 1846 pour le plus long séjour qu'ils y aient fait dans ce temps ; le duc vint s'y reposer des fièvres d'Afrique dont il souffrait.

Dès cette époque, l'on songeait au duc d'Aumale pour le gouvernement général de l'Algérie. Le maréchal Bugeaud demandait sa retraite et exprimait hautement le désir d'être remplacé par le prince qu'il distinguait depuis plusieurs années. Le gouvernement du roi se rendit à ce vœu, et le prince fut reçu à Alger le 5 octobre 1847 avec le plus grand enthousiasme ; tous, Français et Arabes, espéraient en lui, comme lui-même était résolu de donner tout son dévouement au grand devoir qui lui incombait, pour travailler à la gloire de la France et à la prospérité de notre belle colonie. Il se consacra tout entier à cette œuvre, que les événements seuls l'empêchèrent de réaliser.

La duchesse et son jeune fils suivirent le duc d'Aumale en Afrique. Voici donc Chantilly désert, mais non aban-

## CHANTILLY

---

donné ; tout était préparé pour le reconstruire ; on profiterait pour cela de l'absence qu'exigeait le gouvernement de l'Algérie, et l'on comptait y revenir pour les mois trop chauds dans la colonie.



### CHAPITRE XIII

Ni la duchesse d'Aumale, ni le jeune prince de Condé, ne devaient revoir la France ; le coup de tonnerre de février 1848 les trouva en Afrique. C'est d'Alger qu'après de nobles adieux le duc d'Aumale, le prince de Joinville et leurs deux familles s'embarquèrent pour l'Angleterre.

Pendant vingt ans, la noble et courageuse femme qu'était la duchesse d'Aumale sut alléger les amertumes, les tristesses de l'exil, en partageant ce que le prince son époux appelait le mal du pays. Elle sut être le charme et la vie de l'intérieur qu'elle créa pour lui, pour ses enfants, intérieur si royal et si simple à la fois, que tous ceux qui eurent l'honneur d'y être admis en ont gardé l'ineffaçable souvenir.

Quand vinrent les événements qui affermirent l'exil en éloignant toute possibilité de le voir cesser dans un avenir prochain, elle voulut que sa maison sur le sol étranger fût



un souvenir de la France. Elle souhaita que tous les objets qui les avaient entourés à Chantilly vinssent orner cette habitation d'Angleterre, pour leur rappeler, à l'un et à l'autre, les doux commencements de leur vie commune. Elle s'ingénia toujours de toutes manières à adoucir le regret de la Patrie absente, si profond chez celui qui était l'intérêt, le but unique de son existence.

De par les décrets impériaux du 22 janvier 1852, les biens que la famille royale possédait en France devaient être vendus dans l'espace d'une année. Pour le domaine et le château de Chantilly, cette vente fut effectuée en faveur des banquiers anglais Coutts and C<sup>o</sup>, qui, une fois les droits d'enregistrement acquittés, envoyèrent en France un représentant résider à Chantilly.

Le colonel Mac-Call vint habiter le château d'Enghien ; il administra le domaine pendant les vingt-trois ans que dura l'exil du duc d'Aumale, reçut ce prince à la rentrée en France et resta en fonctions jusqu'à l'abrogation des décrets<sup>1</sup>.

Pour obéir au désir de la duchesse d'Aumale, tout le mobilier des appartements qu'elle occupait à Chantilly fut

<sup>1</sup> Pendant ces vingt-trois ans, le château fut loué d'abord à l'ambassadeur d'Angleterre en France, Lord Cowley, qui en fit pendant longtemps sa résidence d'été. Après lui, le locataire fut le comte Duchâtel, et enfin, dans les dernières années, le duc de La Trémoille.

### C H A P I T R E   X I I I



transporté en Angleterre et, sur ses ordres, disposé autant que possible comme il l'avait été en France.

Mais aux chagrins de l'exil, de l'inaction, vinrent se joindre pour la famille royale les douleurs que la vie sème, hélas ! sur les pas de tous : la mort du roi, du père si respecté, celle de la duchesse d'Orléans, de la duchesse de Nemours, emportées en pleine jeunesse, la perte de jeunes enfants, enfin la sainte reine enlevée à la vénération des siens et de tous !

Tant d'événements n'étaient cependant que le triste prélude des douleurs les plus cruelles qui puissent atteindre en ce monde le cœur d'un père et d'une mère. Le prince de Condé, ce fils si tendrement aimé et si digne de l'être, meurt à vingt ans loin de ses parents, en Australie, au cours d'un voyage.

Ce terrible malheur frappa le duc d'Aumale au cœur et pour toujours ; la mère, avec un courage que l'on peut appeler surnaturel, car Dieu seul le lui donna, ne changea pas visiblement sa vie ; bonne, indulgente pour chacun, la charité en personne, elle consacra plus que jamais son temps et ses soins à son mari et au jeune fils qui leur restait, François d'Orléans, duc de Guise, né depuis l'exil, alors âgé de douze ans.

Mais, quoiqu'elle s'efforçât de n'en rien laisser soupçon-



ner, on vit sa santé décliner de jour en jour, et dès ce temps, malgré le déchirement de son cœur de femme et de mère, elle fit à Dieu l'entier sacrifice de sa vie, le priant de soutenir, de protéger les deux êtres si chers qu'elle allait quitter ; puis, trois années après la mort de son fils aîné, elle s'éteignait dans les bras de son époux et de son dernier enfant.

Le duc d'Aumale ressentit au plus profond de son cœur cette nouvelle et immense perte, qui brisait l'intérieur charmant où, toujours, il avait trouvé une douce consolation aux tristesses de sa vie dans l'amour si unique, si tendre, si constant de celle qui lui était enlevée.

Maintenant, son jeune fils l'occupera entièrement ; l'enfant sera son fidèle et aimable compagnon. Il veillera sur ce fils avec le soin le plus scrupuleux, s'appliquant à former cette jeune âme, à la rendre forte pour le combat de la vie, qu'il savait par expérience être dur, spécialement aux natures délicates comme celle de cet enfant.

Voulant soustraire son fils à l'atmosphère de tristesse qui l'entourait, le duc résolut de voyager ; il décida qu'ils iraient en Russie, en Autriche, en Italie, où ils avaient tant d'amis et de relations de famille ; la fin de juin 1870 les trouva en Allemagne.

Depuis longtemps, le duc d'Aumale s'inquiétait de l'ave-

### CHAPITRE XIII

nir politique de l'Europe en général, de la France en particulier. Suivant avec l'attention d'un esprit éclairé et non



LOUIS D'ORLÉANS, PRINCE DE CONDÉ, FILS AÎNÉ DU DUC D'AUMALE,  
D'APRÈS JALABERT

prévenu la marche des événements, il ne se faisait pas illusion sur l'état de la France, qu'il connaissait bien malgré

l'éloignement, ni sur les sentiments des États voisins à l'égard de notre pays.

La déclaration de guerre ne le surprit pas, mais rendit son anxiété plus vive, sans pourtant, ainsi qu'il le dit plus tard, concevoir jamais la pensée des désastres sans nom qui accablèrent la pauvre France. Il espérait que les premiers combats se décideraient en notre faveur, mais se demandait anxieusement ce que serait la fin de cette guerre !

Les princes revinrent aussitôt en Belgique, attendant les premiers engagements. Comment exprimer ce que ressentit cette âme si française, si patriote, à la nouvelle de Sedan ! Et ce n'était que le commencement du calvaire que la France devait gravir !

Au lendemain de ces premiers désastres, les princes d'Orléans offrirent de servir dans les rangs de l'armée. Cette offre fut déclinée, l'Empire leur opposa la loi de bannissement qui pesait sur eux.

Quelques jours après, l'Empire tombait à son tour. Les princes vinrent alors à Paris réclamer le droit de donner leur vie pour leur pays ; la République, comme l'Empire, leur refusa cette faveur ; il fallut donc reprendre le chemin de l'exil.

Le duc d'Aumale retourna en Angleterre, l'âme remplie

### CHAPITRE XIII

---

d'une angoisse qui ne laissait pas de place à ses griefs personnels. Il ne songeait qu'à la France; chaque jour apportait les nouvelles de désastres sans exemples : Metz, la ville imprenable, rendue ! deux armées prisonnières ! celle qui reste, accablée par le nombre et les rigueurs d'un hiver terrible ! Tout remplit de douleur le prince condamné à l'inaction. Il ne peut la supporter plus longtemps, veut revoir son pays, être à même de le secourir, s'il est possible.

Mais voici les jours effroyables de la Commune, où, à tant d'autres douleurs, il faut ajouter celle de voir la France tourner ses armes contre elle-même. Enfin, mourante, inondée du sang de ses enfants, notre pauvre Patrie se ressaisit cependant, songe à réparer les ruines des deux guerres qu'elle vient de subir, la guerre étrangère et cette lutte fratricide qui la laisse plus blessée encore que la première.

Une Assemblée nationale est nommée, le suffrage universel y envoie deux des princes : le prince de Joinville et le duc d'Aumale. Aussitôt ce dernier appelle son fils près de lui ; si déchirée que soit la patrie, il veut que le jeune prince la connaisse, en respire l'air. Malgré tout, il espère dans l'avenir, se souvenant du cri des Bourbons au lendemain d'Azincourt, le cri chrétien et français : « Espé-



rance<sup>1</sup> » ; il ne veut pas désespérer de la France, il n'en désespérera jamais.

Dès les premiers jours de l'arrivée du duc de Guise à Paris, son père désire lui faire voir Chantilly, lui décrire ce beau lieu comme autrefois le lui avait décrit le dernier des Condé.

Les Prussiens étaient encore dans le château ; le duc d'Aumale ne voulut pas y pénétrer<sup>2</sup>, mais il fut reconnu à l'une des entrées du parc par un de ses anciens gardes ; le vieux serviteur le nomma avec une émotion partagée par le prince.

A cette époque, le duc commence à espérer pouvoir enfin exécuter ses projets concernant la restauration de Chantilly, projets préparés depuis si longtemps. Il faut, il est vrai, que les lois d'exil soient abrogées ; il ne lui est pas encore permis de se considérer chez lui ; mais en attendant, il associe son fils à ses vues, qui n'étaient pas étrangères au

<sup>1</sup> Discours du duc d'Aumale à l'Académie Française. — *Histoire des princes de Condé*, tome V, chapitre iv.

<sup>2</sup> Le château et le pavillon d'Enghien logèrent des officiers de l'état-major prussien pendant quelques mois ; lorsque le duc d'Aumale y vint vers le mois de juillet, il ne s'y trouvait plus qu'un officier supérieur et quelques sous-officiers ; dans la ville, une petite garnison fut maintenue passé le mois de septembre. Dès le commencement de l'occupation allemande, le maire, M. Petit, et le curé, l'abbé Dessaux, avaient été pris comme otages pour l'indemnité de guerre ; on les conduisit jusqu'à Cologne, où ils furent relâchés. Les chevaux de l'armée allemande occupaient les écuries, et tous les bâtiments qui en dépendent servaient à la troupe.

### CHAPITRE XIII

---

jeune prince, car en Angleterre, avant 1870, il les avait bien souvent entendu discuter avec les plans sous les yeux.



FRANÇOIS D'ORLÉANS, DUC DE GUISE, SECOND FILS DU DUC D'AUMALE  
D'APRÈS JALABERT.

Ce fut un temps d'accalmie dans cette vie si tourmentée ;  
vivre en France avec son fils était pour le duc d'Aumale

une indicible satisfaction ; inspirer à l'enfant l'amour et le respect de notre pays, le lui faire voir et admirer, était son bonheur.

Le jeune prince, tout en continuant ses études, revenait à Chantilly aussi souvent que possible ; il y retrouvait l'aïeule, la mère de la duchesse d'Aumale, qui ne quitta jamais le duc<sup>1</sup>. La duchesse de Chartres et ses enfants y étaient aussi, en attendant d'aller en Afrique rejoindre le duc de Chartres, alors en garnison dans la province de Constantine.

La « maison » était entrée à Chantilly aussitôt après le départ des Prussiens, malgré le dénûment relatif de la demeure<sup>2</sup>, dénûment qui importait peu aux personnes royales. La simplicité de soldat qui caractérisait le duc d'Aumale lui fit de tout temps mettre le confortable de côté, très facilement.

Les jours de congé plaisaient également au père et au fils ; les heures en étaient bien employées en longues et rapides promenades à cheval qui les conduisaient dans toutes les parties des forêts, le duc voulant inspirer à son fils le goût qu'il avait lui-même pour la sylviculture. Ils visitaient encore le grand parc où se font les chasses à tir.

<sup>1</sup> L'archiduchesse Marie-Clémentine, princesse de Salerne, mourut à Chantilly le 2 septembre 1881.

<sup>2</sup> Le mobilier qui était en Angleterre ne revint que plus tard.

### CHAPITRE XIII

---

Dès sa jeunesse, le duc d'Aumale s'était plu à baptiser les avenues de ce parc de noms célèbres en Afrique ou dans sa famille. Le jeune prince aimait particulièrement la chasse à tir, il y était habile, comme aux autres exercices de ce genre; Chantilly les lui offrait tous, et son père se plaisait à les lui procurer.

Le 15 janvier 1872, le château retrouva quelque animation; la princesse Marguerite, fille du duc de Nemours, épousait le prince Ladislas Czartorysky. Après la bénédiction nuptiale donnée en l'église paroissiale par le vénéré et grand évêque d'Orléans, M<sup>gr</sup> Dupanloup, l'ami si fidèle de la famille royale, une réception eut lieu au château. Pour la première fois depuis leur rentrée en France, tous les princes se trouvaient réunis, à l'exception du duc de Chartres, retenu par le service en Algérie. C'est aussi pour cette circonstance que les tableaux de la galerie des Batailles revinrent d'Angleterre et reprirent leur place, la galerie étant à ce moment le seul appartement en état de recevoir cette nombreuse réunion.

Au printemps de cette année, le prince de Galles fit une première visite à Chantilly; dans la suite, ce prince reviendra souvent.

Hélas! ces jours d'apaisement passèrent trop rapidement; une épreuve qui renouvelait toutes les autres était

## CHANTILLY

---

encore réservée au duc d'Aumale ; son fils unique, le duc de Guise, atteint à Paris de la fièvre typhoïde, lui est enlevé en quelques jours. Il meurt à dix-huit ans, ayant fait à Dieu le sacrifice de sa jeune vie, ne regrettant, ainsi qu'il l'a dit, que son père qu'il laissait dans un abîme de douleur. L'âme de cet enfant béni était trop blanche et trop parfaite pour ce triste monde ; elle y eût souffert ; Dieu ne le permit pas !



## CHAPITRE XIV

**R**IEN maintenant ne parlera plus au cœur désolé du père, rien ne le consolera si ce n'est le souvenir toujours présent de ceux qui ne sont plus. Jusqu'aux derniers jours de sa vie, il recherchera les personnes qui les ont connus et aimés, pour rappeler les actions de la mère et des fils, les faire revivre près de lui en quelque sorte. Hors cela, il gardera en lui-même, dans la solitude de son cœur, sa profonde et inconsolable douleur. Son énergique nature surmontera ses sentiments intimes; il remplira les devoirs qui lui incomberont; le travail, auquel il se donne plus que jamais, l'y aidera; mais, suivant sa propre parole, la dernière flamme de son foyer s'est éteinte.

La mort de son cher enfant éloigne pour un temps de l'esprit du duc d'Aumale les projets qu'il avait faits pour Chantilly; plus tard, une pensée noble et grande vint remplacer celles qu'avait suggérées l'avenir du jeune prince à qui la demeure était destinée.

Dès ce temps, le dessein de léguer Chantilly à la France



paraît arrêté dans la pensée du duc; mais il veut que le don soit digne de celui qui le fait et de la Patrie à qui il sera offert; ce dessein restera donc secret. Outre les grands travaux à exécuter, il faut chercher les moyens qui seront les plus propres à éloigner les difficultés, les plus légaux en un mot. Des années passeront pendant lesquelles le projet sera mûri.

La France avait rendu au duc d'Aumale son épée et lui avait confié le commandement du 7<sup>e</sup> corps d'armée. Il fut reçu à Besançon avec un véritable enthousiasme; car, ainsi qu'en l'approchant en ce jour le lui dit le vénérable cardinal archevêque de cette ville, « les clefs de la France sont en sûreté entre les mains d'un fils de France<sup>1</sup> ». Le prince s'acquit la sympathie générale et la conserva toujours.

Tout en se dévouant entièrement à son devoir militaire, dès 1875 le duc fit commencer à Chantilly les immenses travaux que nécessitait la reconstruction. Il choisit pour les diriger un homme éminent qui devint plus tard son confrère à l'Institut, M. Daumet, lui confia ses idées et les plans depuis longtemps arrêtés dans son esprit. Lorsque ses multiples devoirs lui laissaient une liberté que lui procurait sa prodigieuse activité, soit à Chantilly, soit à Paris,

<sup>1</sup> Discours du cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, à l'arrivée du général-duc d'Aumale. Le cardinal mourut pendant le commandement du prince.

## CHAPITRE XIV

il se faisait présenter les plans et les très beaux dessins que M. Daumet avait à lui mettre sous les yeux. Ce premier travail se fit rapidement; le savant architecte y apportait le soin et la perfection qu'il met à ses œuvres.

Le château reconstruit devait s'appuyer sur les anciennes murailles; pas plus maintenant que dans les siècles passés, on ne devait changer le plan primitif de la vieille demeure; les trois tours du côté nord seront conservées; dans l'élévation seule, le prince laisse un libre cours au génie de l'artiste. La tâche n'en est que plus difficile; mais, avant d'en arriver à ce couronnement de l'œuvre, il s'agit, par un délicat et habile travail, de consolider les murailles démantelées, les voûtes exposées depuis tant d'années, sans protection suffisante, à toutes les intempéries, de les rendre capables de supporter les bâtimens nouveaux. Heureusement elles avaient traversé les siècles, subi maintes fortunes sans que leur solidité ait été ébranlée<sup>1</sup>. Le travail se fit, non seulement avec science, mais aussi avec beaucoup d'art, et les belles voûtes anciennes ne perdirent rien aux majestueux piliers qui leur prêtent un si puissant soutien.

C'est dans les salles que ces grandes voûtes abritent que

<sup>1</sup> Des comptes de maçonnerie pour la réfection des tours au xiv<sup>e</sup> siècle, existent aux archives de Chantilly.

sont déposées les archives de Condé, si souvent mises à contribution par les curieux d'histoire ; elles offrent un vaste et nouveau champ à l'érudition. Le duc d'Aumale les avait mises dans l'ordre parfait où elles sont maintenant, aidé dans ce travail avec tant d'intelligence et de savoir par M. Gustave Macon, que le duc se plaisait à considérer comme le continuateur de son œuvre, et qui, en effet, la continue avec un dévouement au-dessus de tout éloge.

Bientôt, sur les anciennes murailles, s'éleva l'élégante construction actuelle qui renferme les précieuses collections du Musée Condé.

Une opération qui demandait un goût aussi sûr que savant, consistait à trouver le moyen de réunir les deux châteaux ; autrefois ils ne communiquaient que par des ponts couverts ; le fossé sur lequel ces ponts étaient établis avait été comblé, ainsi que nous l'avons remarqué, vers 1818 ou 1820.

Depuis la destruction du grand château, ses ruines demeuraient isolées ; le reconstruisant, il devenait nécessaire de rattacher les deux bâtiments pour n'en faire qu'une seule habitation. Dans ce but, une tour légère et très gracieuse s'éleva à l'angle du jardin de la Volière, où elle unit parfaitement les deux édifices. A l'intérieur, un vestibule

## CHAPITRE XIV

voûté conduit à l'escalier nouveau et magnifique dont la rampe est un des chefs-d'œuvre de la ferronnerie moderne. Cet escalier lui-même, si difficile à placer dans l'étroit espace qu'il occupe, est digne d'attention. Le grand vestibule du premier étage où il se termine, sa perspective et ses détails forment un ensemble qui était considéré par le duc d'Aumale d'un effet merveilleux.

Aux angles de la voussure sont les armoiries des principaux seigneurs de Chantilly. Le plafond représente l'*Espérance tenant le drapeau de la France*, les regards tournés vers l'étoile en laquelle il faut avoir confiance<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> En 1889, un jeune prêtre à qui le duc expliquait ce qu'il entendait par ce tableau, composa pour le prince les vers suivants :

### ESPÉRANCE

Ici les souvenirs de gloire et de génie  
Enracinés au sol riche l'ont fécondé ;  
Et deux siècles passés, il n'est rien que renie  
Dans son noble sommeil l'âme du Grand Condé.

Ici les arts divins ont abrité leur rêve ;  
Angelico pensif contemple Raphaël ;  
Et l'hymne d'idéal extatique s'élève  
Comme un hommage à Dieu dans la clarté du ciel.

Ici, le front moins fier des dons de la victoire  
Que triste au souvenir d'une injuste rigueur,  
D'Aumale se recueille et médite l'histoire,  
Reposant son esprit aux bontés de son cœur.

Et Chantilly sera l'immortelle patrie  
Des élus consacrés au culte du labeur ;  
Le poète viendra fleurir sa rêverie  
Où vécut le soldat sans reproche et sans peur.

## CHANTILLY



Le grand vestibule et l'entrée d'honneur donnent accès dans les salons. La porte en est décorée d'un buste du roi Henri IV avec cette devise : « de bon Roy, bon heur »; à droite et à gauche, les bustes de M<sup>me</sup> Adélaïde et du duc de Bourbon, la marraine et le parrain du duc d'Aumale.

Le premier des salons qui suivent est un de ceux construits sous la Restauration au-dessus du fossé comblé. Sous les boiseries qui ont été décrites au chapitre x de ce volume, les travaux de 1880 mirent au jour l'ancienne porte du petit château, à laquelle aboutissait le pont-levis; on y voyait encore la place des attaches de ce pont. Les sculptures de la porte ont été conservées et l'écusson de Condé, qu'elles entourent, rétabli.

Dans cette salle, qui est l'antichambre, se trouve le muséum minéralogique donné par le roi de Suède Gustave III à Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, en souvenir de sa visite à Chantilly. On y voit aussi un portrait du dernier duc d'Enghien vers l'âge de quatorze ans;

Le philosophe, ami des tranquilles mystères,  
Cherchera dans les bois, loin des larges chemins,  
Le chêne près duquel, songeant aux « Caractères »,  
La Bruyère notait les vieux travers humains.

Et d'un plus libre essor désormais l'Espérance,  
Belle de la splendeur des bienfaits accomplis,  
Plane tenant en main le drapeau de la France,  
Éployé dans l'azur, semé de fleurs de lys.

L'abbé Albert AUGEREAU.

Chantilly, septembre 1889.

## CHAPITRE XIV

le prince porte l'habit de chasse de sa maison. Les trois têtes de cerf qui font partie de la décoration de cette salle sont des trophées de chasse de l'équipage du duc d'Aumale, parmi les plus beaux cerfs pris par cet équipage entre 1875 et 1880<sup>1</sup>.

Le salon à gauche, où la chapelle avait été établie en 1818 et où elle fut maintenue jusqu'en 1848, fait de nos jours partie de la bibliothèque ou « cabinet des livres » ; la porte n'a pas changé de place. La chapelle occupait l'espace où sont les deux premières fenêtres ; les trois suivantes appartenaient aux petites salles servant autrefois de bibliothèques. Ces salles s'étendaient jusqu'à l'étroit passage qui les reliait à « la petite chambre ».

Nous ne pouvons entreprendre de décrire dans ses détails « le cabinet des livres », qui renferme les manuscrits, les reliures, les éditions rares dont le catalogue est à lui seul une œuvre considérable et remarquable, faite en très grande partie par le royal possesseur de cette collection presque unique, formée avec le savoir et le goût qui le caractérisaient. Un très beau buste du Grand Condé<sup>2</sup> termine

<sup>1</sup> Un de ces cerfs, à la droite du musée minéralogique, venait de Chambord ; il y fut « panneauté » dans ses jeunes ans et amené à Chantilly, où il vécut longtemps et où il termina sa vie. Celui qui est entre les deux fenêtres donna un très bel hallali et se défendit vaillamment. Il fut pris sur la route de La Chapelle-en-Serval.

<sup>2</sup> Terre cuite de Coysevox.

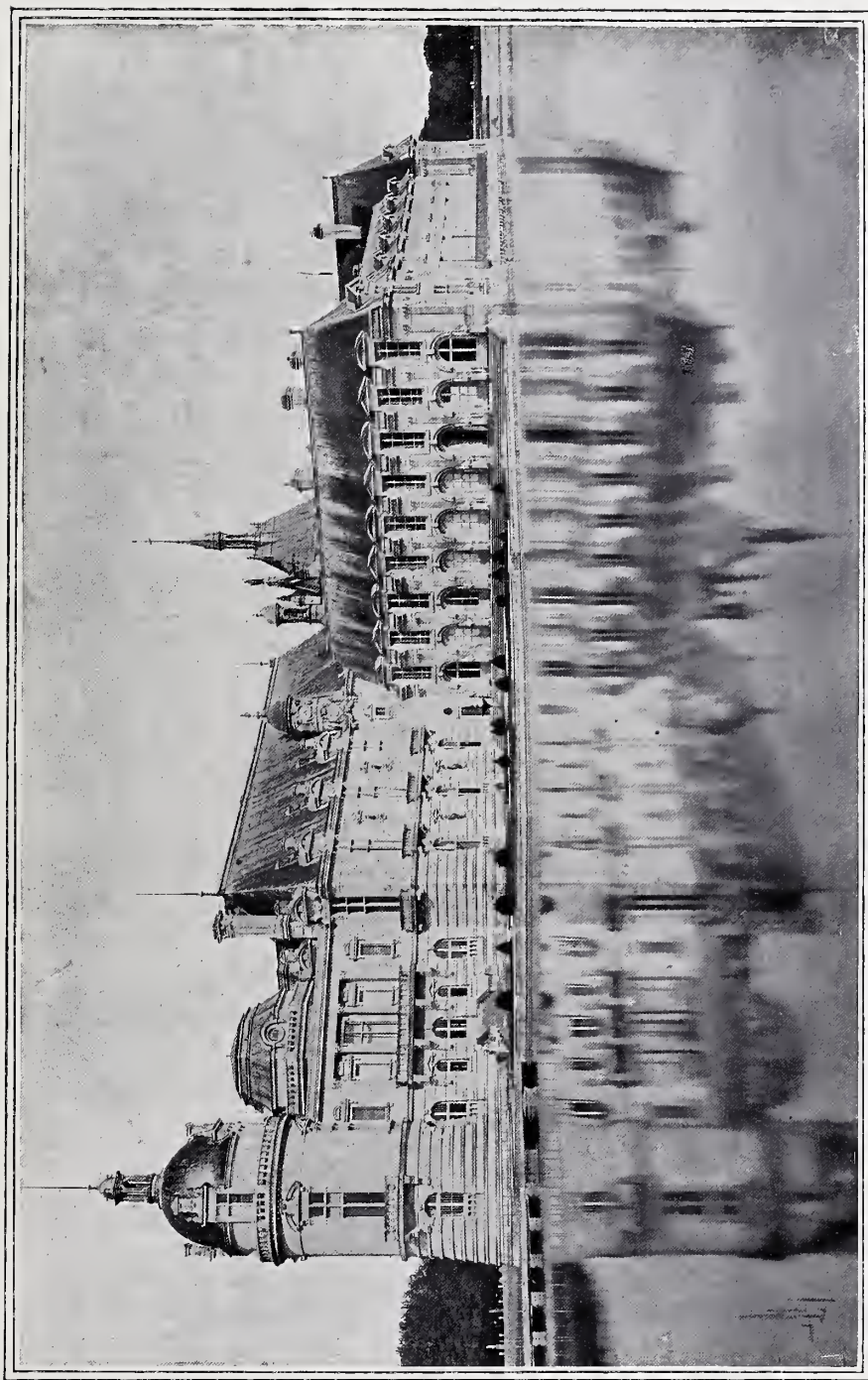
## CHANTILLY

dignement la sobre ornementation de ce cabinet de travail. Les armoiries des compagnons d'armes de ce prince sont peintes sur la voussure.

Le deuxième salon, que la Restauration avait décoré de peintures en grisaille, s'appelle la salle des Gardes ou d'Europe. Une très belle mosaïque antique, « l'Enlèvement d'Europe », permet de lui donner ce nom. Cette mosaïque vient d'Herculanum, et fut donnée autrefois par le roi de Naples.

Une des vitrines contient quelques-uns des drapeaux de l'ancienne armée portés, au moment de la Révolution, au prince Louis-Joseph, qui était colonel-général de l'infanterie et considéré comme chef de l'armée. Les drapeaux qui se trouvent dans cette vitrine sont : 1° *Colonel-Général*, apporté de Dunkerque en 1791 par le chevalier de Théon, lieutenant-colonel du régiment Colonel-Général; 2° *Picardie*; 3° *Piémont*, blanc à bandes noires, souvenir des « bandes noires » de Jean de Médicis, qui les commandait au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle (*Giovanni delle bande nere*, de féroce mémoire); 4° la *Couronne*; plus un drapeau d'une garde nationale d'Alsace de 1791, portant les trois couleurs et les fleurs de lys.

Vis-à-vis, l'autre vitrine contient les souvenirs d'Afrique du duc d'Aumale : le fanion qui était à la Smalah et dont



CHATEAU DE CHANTILLY, PARTIERRE ET PONT DE LA VOLIERE. FAÇADE NORD DU PETIT CHATEAU. TOUR BLANCHE OU DE L'HORLOGE,  
POINT DE JONCTION DES DEUX BATIMENTS. FAÇADE OUEST DU GRAND CHATEAU RECONSTRUIT



## CHAPITRE XIV

les déchirures ont souvent été rattachées par les mains de la duchesse d'Aumale ; l'épée du prince, la seule qu'il ait portée soit en Algérie, soit pendant son commandement au 7<sup>e</sup> corps ; à la garde de cette épée est attachée la petite croix de la Légion d'honneur, celle de chevalier, que le duc reçut après ses premiers et heureux faits d'armes en Afrique. Cette croix lui était précieuse entre toutes.

Vient ensuite la partie du petit château qui n'a pas changé depuis le xviii<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire dont les appartements ont gardé leur forme primitive et dont la décoration, préservée pendant la période révolutionnaire, a pu être reconstituée plus tard. C'est d'abord la chambre de M. le Prince, le fond seul en a été modifié. A la place du lit d'apparat, le panneau central a été décoré de boiseries dorées anciennes et de peintures de Christophe Huet<sup>1</sup>. Ces peintures représentent des plantes, des oiseaux plus ou moins conformes à la réalité. Dans le tableau principal se trouvent des animaux qu'au premier coup d'œil on peut prendre pour des chiens ; ce sont des chèvres. Elles semblent fantastiques ; mais leur pied est fourchu, et nous pouvons témoigner de leur existence, en ayant vu de vivantes, toutes semblables, en Angleterre dans le parc du palais de Hatfield.

<sup>1</sup> Christophe Huet travailla beaucoup pour les princes de Condé.

## CHANTILLY



La chambre de M. le Prince contient un des plus beaux meubles que l'on connaisse : une grande commode en marqueterie, de forme ovale sur les deux bouts, avec quatre pilastres sur les angles, en bronze doré, haut relief, représentant Hercule, Mars, la Prudence et la Tempérance. Ce meuble est le pendant du fameux bureau Louis XV du Musée du Louvre ; il est du reste l'œuvre des mêmes artistes ; les ciselures ont été faites par Hervieu ; la marqueterie est toute de Riesener. Il porte les armes royales, champ d'azur aux trois fleurs de lys d'or. Acquis par le duc d'Aumale, il était antérieurement au château d'Eu. Au milieu de la chambre est un bureau garni aux angles de figures d'après Callot, acheté par le duc d'Aumale aux descendants du fermier général pour lequel il avait été fait. L'ameublement se complète par des tapisseries de Beauvais à petits personnages.

Le grand cabinet qui suit est meublé de tapisseries de Beauvais à fond rose, époque Louis XVI, avec bouquets, fleurs ou guirlandes en camaïeu gris clair. La monture des sièges est en bois doré orné de feuilles d'acanthé et de perles, avec pieds en forme de colonnes cannelées ; chacun de ces bois est signé J.-B. Sené. Le lustre était autrefois un de ceux du palais Bourbon ; il fut restitué avec les autres objets des diverses résidences des Condé.

## CHAPITRE XIV

Les lustres de Chantilly, qui étaient nombreux et beaux, sont restés acquis à l'État.

Voici le salon des Singes ou la « grande Singerie », tant de fois décrite, dont les détails pleins de fantaisie font un ensemble si spirituel et si gracieux. Parmi les plus remarquables de ces petites figures de singes, est le porte-drapeau du régiment d'Enghien. Revêtu de l'habit aux couleurs de Condé, dans l'attitude la plus fière, il tient son étendard au milieu de toutes sortes d'attributs guerriers. Plus loin, une dame, sans doute Diane chasseresse, reçoit le pied du cerf que lui présente un veneur portant l'habit de Condé, tandis que de l'autre côté un coureur, aussi vêtu de la livrée de Condé, lui présente une lettre. Ces deux costumes du veneur et du coureur ont été copiés et portés très élégamment, il y a quelques années, pour un bal costumé. Enfin voici un autre singe assis sur le globe terrestre, une carte devant lui, un compas à la main, et donnant tous ses soins à ses travaux géographiques. Les moindres parties de ces peintures méritent l'attention, mais défient en même temps toute description; la vue seule les fait comprendre. Toute cette brillante décoration est attribuée à Christophe Huet. Il est aussi l'auteur de l'écran placé devant la cheminée et qui représente *la Leçon de lecture des Singes*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cette peinture a été reproduite au dix-huitième siècle dans les *Singeries* ou diffé-

## CHANTILLY



Une remarquable table de Boule est placée dans ce salon. Parmi le meuble de satin brodé, était autrefois une petite chaise décorée d'une fine broderie de boutons de roses, faite pour la duchesse d'Aumale par la comtesse Paul de Ségur, son amie. C'était un charmant spécimen du talent célèbre de la comtesse, qui est aussi habile brodeuse que peintre distingué.

L'« appartement » continue par la galerie des Batailles et le salon dit de Musique, dont les boiseries dorées sont peut-être les plus belles de toutes celles que l'on admire à Chantilly. On peut voir, dans ce salon, une armoire d'ébène incrustée de cuivre et ornée de figurines de même métal ; le fond, brodé de jais blanc et de fleurs de chenille, est, dit-on, l'ouvrage d'une princesse de Condé.

Les trois premiers tableaux de la galerie des Batailles ont été faits, ainsi que nous l'avons dit, sur les indications du Grand Condé. Il avait donné lui-même le plan, l'ordre de bataille pour celui de Rocroy, et, pour ainsi dire, dicté au peintre sa composition. Le duc d'Aumale a réuni dans cette galerie les plus précieux souvenirs des princes de Condé. C'est un drapeau wallon pris à Rocroy<sup>1</sup> ;

*rentes actions de la vie humaine représentées par des singes*, recueil de douze pièces gravées par J. Guélard, d'après Christophe Huet.

<sup>1</sup> Ce drapeau fut apporté au duc d'Aumale en Angleterre vers 1855, par un prêtre qui avait été chargé, en confession, de le remettre à l'héritier des Condé. Il a donc

## CHAPITRE XIV

---

puis les pistolets du Grand Condé, aussi longs que les carabines modernes : ces armes ne quittèrent jamais les descendants du héros, et leur héritier les garda avec le même soin. Auprès des pistolets, sont placés des fusils de chasse du dernier duc de Bourbon ; ils sont montés à gauche ; la tradition raconte que les Condé étaient « gauchers », mais non pas borgnes, comme certains auteurs l'ont dit. M. le Duc, le ministre de Louis XV, eut un œil crevé par un accident de chasse ; l'accident, quoi qu'on ait écrit, ne se reproduisit pas dans sa postérité. Cette croyance a pu s'affirmer par ce fait que le dernier duc de Bourbon avait un œil « incertain », ce que l'on est convenu d'appeler « l'œil à la Montmorency ».

Dans cette même vitrine sont encore trois guidons des régiments de Condé, un curieux portrait du Grand Condé, jeune, par Stella<sup>1</sup>, enfin le médaillon de bronze doré arraché autrefois au tombeau de Vallery<sup>2</sup>, où l'on voit le visage ravagé par la souffrance morale et physique bien plus que par les années. Ce superbe médaillon est signé et daté : Coysevox, 1686. De chaque côté de la vitrine sont deux

été impossible d'en savoir l'histoire. On suppose que ce fut une des dépouilles du pillage de Chantilly en 1790, rendue, sans doute, par quelque descendant de ceux à qui cet objet était échu en partage.

<sup>1</sup> Stella (Jacques), né à Lyon en 1596, mort en 1657.

<sup>2</sup> Vallery, dans le département de l'Yonne ; sépulture des Condé.

## CHANTILLY

beaux bustes en marbre représentant Turenne et Condé, exécutés en 1695 par Jérôme Derbais.

Un bureau en marqueterie, orné de bronzes très fins, est placé dans cette galerie ; on l'appelle le « bureau de Choiseul » ; il aurait été fait pour le ministre de ce nom. Ce meuble, passé en Angleterre, appartenait aux ducs d'Hamilton ; il fut acheté par le duc d'Aumale vers 1880 à la vente d'Hamilton-palace.



## CHAPITRE XV

POUR continuer la promenade que nous avons entreprise à travers les appartements du château de Chantilly, nous reviendrons jusqu'au vestibule d'honneur que nous avons quitté à l'entrée des salons. L'on voit dans ce vestibule deux faïences de Rouen retrouvées par morceaux parmi des décombres ; l'une représente le dévouement de Manlius, l'autre Mutius Scœvola. Ces faïences sont datées de 1542.

Le degré qui conduit à la galerie des Cerfs est orné de deux chiens de pierre grise, par Gardet. La galerie des Cerfs, ou de Saint-Hubert, était autrefois la salle à manger ; de proportions remarquables, elle est revêtue de boiserie de chêne encadrant des tapisseries qui représentent les chasses de l'empereur Maximilien. Dans l'une, se voit la tour de Sainte-Gudule, de Bruxelles ; dans une autre, l'abbaye et l'étang de Boisfort près de la même ville ; l'étang se trouve à l'extrémité du bois de la Cambre, qui



est maintenant la promenade la plus rapprochée de la capitale belge.

Dans la maison d'Orléans, ces tapisseries étaient appelées « tapisseries des Guises » ; les premières de cette série, faites sur les dessins mêmes de Van Orley et exécutées en Flandre au xvi<sup>e</sup> siècle, se trouvaient en effet dans l'hôtel de Guise à Paris.

La série conservée à Chantilly est une copie exécutée aux Gobelins à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle et offerte par Louis XIV au comte de Toulouse. Les bordures, refaites alors dans cette intention, portent les armes de ce prince accompagnées d'une ancre, signe de sa dignité d'amiral de France <sup>1</sup>. Son chiffre L. A. est aux angles. Le chiffre et les armes avaient été, à une époque qui ne peut être déterminée, recouverts d'une épaisse couche de couleur bleue, qui, enlevée, les a laissés reparaître intacts. Ces tapisseries appartinrent au fils du comte de Toulouse, le duc de Penthièvre, puis à la fille de ce dernier, la duchesse d'Orléans, mère du roi Louis-Philippe, et enfin au roi lui-même. Le duc d'Aumale les a achetées en 1852 à la vente publique du mobilier du roi.

Au-dessus de la haute cheminée est un tableau de Paul

<sup>1</sup> Louis-Alexandre, comte de Toulouse, fut créé amiral de France en novembre 1683, après la mort du comte de Vermandois.

## CHAPITRE XV

Baudry, la *Vision de saint Hubert*. Le prince d'Aquitaine est représenté sous les traits du duc de Chartres<sup>1</sup>, et le page qui tient la bride du cheval donne le portrait du duc d'Orléans<sup>2</sup> vers l'âge de douze ans. Les têtes de cerfs placées en dessus de porte, et les « massacres » qui ornent la frise, justifient le nom de galerie des Cerfs.

Dans les caissons du plafond, sont peintes les armoiries des familles qui ont possédé Chantilly depuis l'origine jusqu'à nos jours. Une réduction de ces peintures, placée vers le milieu de la paroi de droite, permet de s'en rendre compte plus facilement. Les mains de bronze servant de torchères sont un souvenir des palais florentins.

De la galerie des Cerfs, nous passons à la Tribune, salle de forme octogonale. Dans la voûture, des peintures en grisaille rappelaient au duc d'Aumale les souvenirs de sa vie : le Palais-Royal, où il était né, la maison familiale entre toutes ; le collège Henri IV, où il avait fait ses classes ; Aumale, dont il portait le titre ; le palais d'Orléans à Palerme, dont la pensée lui était chère ; Guise ; Villers-Cotterets, le grand domaine de ses pères ; Twickenham, et enfin Écouen.

La Tribune contient plusieurs chefs-d'œuvre des écoles

<sup>1</sup> Son Altesse Royale Robert d'Orléans, duc de Chartres.

<sup>2</sup> Son Altesse Royale Philippe-Robert, duc d'Orléans.

## CHAN T I L L Y



de peinture italienne et flamande, de précieux spécimens de la Renaissance française, et notre école moderne y est représentée par des tableaux dont la renommée est universelle et très méritée.

Tous les tableaux du Musée Condé ont été décrits avec la plus grande érudition, la plus scrupuleuse exactitude par M. A. Gruyer, un des conservateurs de ce musée et membre de l'Institut. Il a consacré aux peintures de Chantilly de magnifiques volumes ; les savantes descriptions qui s'y trouvent n'ont d'égales que les notices si complètes et si pleines d'intérêt qui les accompagnent.

Aux murs des passages qui forment l'entrée et la sortie de la Tribune, sont enchâssés deux bas-reliefs de l'époque de la Renaissance. Ils ont été retrouvés servant de dalles à un pont ; heureusement les barbares qui les avaient ainsi utilisés s'étaient arrêtés à la louable précaution de mettre les figures du côté de l'eau. Combien d'objets plus précieux encore n'ont-ils pas subi un sort analogue, lorsque des débris et des ruines on tirait tout ce qu'on trouvait utile aux usages les plus divers, et combien n'ont pas eu la chance finale des deux bas-reliefs !

Parmi les miniatures conservées dans la tour du Trésor, il en est de remarquables, quelques-unes par leur valeur artistique, d'autres par les personnages qu'elles repré-

## CHAPITRE XV

sentent, ou encore parce qu'elles sont uniques ; tel est un portrait du dernier duc d'Enghien vers l'âge de vingt-huit ou trente ans. Il y a peu d'années, cette miniature était encore dans un portefeuille usé par l'usage, que le duc de Bourbon, père du prince, ne quittait jamais ; le portrait de la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort, fiancée du duc d'Enghien, — ou plutôt sa femme, suivant de justes présomptions, — était dans ce même portefeuille ; les deux miniatures n'ont pas été séparées dans la collection de Chantilly.

De beaux émaux et d'intéressants portraits provenant de la maison de Condé occupent une place à part. Plus loin, une aquarelle par Daffinger<sup>1</sup> représente le fils de Napoléon I<sup>er</sup>, le duc de Reichstadt. Cette aquarelle fut donnée par le jeune prince lui-même à la princesse de Salerne sa tante, sœur de Marie-Louise et mère de la duchesse d'Aumale.

Une collection de boutons d'habit fort à la mode au xviii<sup>e</sup> siècle est à remarquer ; chacun de ces boutons représente soit un des bâtiments de Chantilly, soit un des points de vue du parc, en fine miniature.

La tour du Trésor s'ouvre sur la galerie dite de Psyché, à cause des vitraux dont elle est parée et qui racontent la

<sup>1</sup> Daffinger, miniaturiste autrichien très célèbre au commencement du xix<sup>e</sup> siècle.

## CHANTILLY



fable de la jeune Grecque. Ces vitraux en grisaille, relevée dans quelques-uns de tons plus chauds, étaient au château d'Écouen ; aucun document n'établit quelle place ils occupaient dans cette résidence et la tradition en est perdue. Ils ne furent cependant enlevés qu'à l'époque révolutionnaire.

Ils portent la date de 1541 et 1542 ; les cartons originaux sont attribués à Michel Coxie, élève de Raphaël ; ce Michel Coxie dut être un bon élève, car les figures sont très « Raphaëlesques » ; il suffit pour s'en convaincre de regarder la Psyché du premier vitrail. Les cartons ont été gravés par le « Maître au D » et par Agostino Veneziano ; ces gravures sont au Musée Condé.

Cette galerie renferme le buste en cire du roi Henri IV ; la tradition veut que ce soit ce buste qui ait été placé sur le lit de parade dans la chapelle ardente pour figurer le roi, comme il était alors d'usage. Cette figure de cire est un des objets rendus aux princes de Condé à leur rentrée en France ; la châsse semble appartenir à l'époque de Louis XV ; les ornements qui l'entourent sont en plomb doré. Faisant face aux vitraux, au-dessus des curieux et beaux portraits du xvi<sup>e</sup> siècle, s'étend une « muraille » de tente en velours rouge tissé d'or, donnée au duc d'Aumale par un bey de Médéah.

## CHAPITRE XV

---

Dans la galerie, un petit salon, le *Santuario*, ainsi que le duc d'Aumale l'a nommé, donne asile aux tableaux de Raphaël, la *Vierge* dite de la maison d'Orléans, et les *Trois Grâces*, à l'*Esther devant Assuérus* de Filippino Lippi, et aux quarante miniatures de Jean Fouquet qui ornaient le livre d'Heures d'Étienne Chevalier, argentier du roi Charles VII.

Dans la galerie de Peinture proprement dite, une façade est consacrée à l'école française, l'autre à l'école italienne. Un très beau buste du duc d'Aumale, par M. Paul Dubois, est placé au centre de la galerie. M. Paul Dubois est aussi l'auteur de la statue qui est dans l'église royale de Dreux sur le tombeau du duc d'Aumale : cette statue, d'une ressemblance parfaite, est couchée, à demi recouverte par le drapeau de France, que la main gauche retient sur la poitrine ; la main droite est engagée dans la poignée de l'épée. L'artiste a trouvé cette noble pensée dans son cœur, et l'a exécutée avec son magnifique talent.

Une mosaïque antique est enchâssée dans le pavé de la tour<sup>1</sup> qui termine la galerie. Cette mosaïque vient d'Herculanum, comme celle de la salle des Gardes.

<sup>1</sup> Les trois tours de la façade nord sont connues sous les noms de tour du Trésor, près du pont de la Volière, tour de Senlis, qui est au milieu du château et termine la galerie de Peinture, et tour du Connétable, qui est la dernière, près du grand degré.

## CHANTILLY

Le plafond de la rotonde est de Paul Baudry, l'*Enlèvement de Psyché* ; rien n'est plus éthéré que la fine et très moderne figure de la jeune créature élevée dans les airs par Mercure. Dans la voussure sont quatre amours peints de même par Paul Baudry <sup>1</sup>.

A la sortie de la galerie, on arrive au « Logis », dont les diverses chambres sont maintenant autant de musées. La première de ces chambres s'appelle la salle Caroline, du nom de la duchesse d'Aumale ; il s'y trouve, en dessus de porte, un portrait de cette princesse ; le costume est de fantaisie, mais le visage est très ressemblant et paraît propre à donner plus qu'aucun autre l'idée de la personne qu'il représente. Ce portrait a été peint par Eugène Lami vers 1847 ; il n'est pas achevé.

La salle Clouet renferme, comme son nom l'indique, bon nombre de portraits du xvi<sup>e</sup> siècle ; il y en a aussi quelques-uns d'époques plus récentes. On y voit le Grand Condé peint par Téniers en 1653, à l'âge de trente et un ans. Cette figure est empreinte de la plus noble grâce.

<sup>1</sup> Ces amours, au nombre de douze, décoraient le salon de l'hôtel Fould, au faubourg Saint-Honoré à Paris, acheté en 1872 par le duc d'Aumale. Lorsque le duc se défit de l'hôtel, il fit transporter à Chantilly les douze amours, la Diane au repos et la Vénus qui complétaient cette décoration. Les deux déesses ont été placées dans la galerie des Cerfs, quatre des amours dans la tour de la galerie de Peinture, les huit autres répartis entre la salle Isabelle et la salle de la Minerve, où nous les retrouvons.



CHANTILLY RECONSTRUIT, FAÇADE NORD; LES TROIS TOURS DU TRÉSOR, DU CONNÉTABLE, DE SENLIS.



## CHAPITRE XV

Trois portraits par M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun représentent Marie-Caroline, reine de Naples, et deux de ses filles : l'une, Marie-Thérèse-Caroline, impératrice d'Allemagne, l'autre, Marie-Louise-Amélie, grande-duchesse de Toscane <sup>1</sup>.

Dans le salon d'Orléans, un portrait du duc d'Aumale, par L. Bonnat, représente le prince en uniforme de général de division, debout et de face. Ce portrait a été fait en 1880; le duc ne commandait plus le 7<sup>e</sup> corps, mais appartenait encore à l'armée, et, quoiqu'on obtint difficilement qu'il posât, il voulut cependant être représenté portant cet uniforme qu'il aimait si chèrement, par la main de l'artiste dont il admirait le talent et qui était son ami.

Près de ce portrait, il en est un de la reine Marie-Amélie aux derniers temps de sa vie; Jalabert, si fidèle ami de la famille royale, a peint ce remarquable tableau. L'artiste, qui n'avait vu la reine que quelques instants, s'est surtout inspiré de photographies; ces circonstances ont imprimé au visage les traces de l'âge et de la fatigue,

<sup>1</sup> Marie-Caroline d'Autriche, reine de Naples, née en 1752, fille de Marie-Thérèse, fut mariée en 1768 à Ferdinand IV, roi de Naples. De ce mariage naquit une très nombreuse famille; parmi ses filles, nous distinguons la quatrième, Marie-Amélie, qui devint duchesse d'Orléans, puis reine des Français, et les deux princesses représentées ici, Marie-Thérèse-Caroline, mariée en 1790 à l'empereur François, dont elle fut la seconde femme (elle mourut en 1807), et Marie-Louise-Amélie, mariée en 1790 à l'archiduc Ferdinand, grand-duc de Toscane (elle mourut en 1802).



qu'il n'avait pas à ce degré; la reine, malgré la délicatesse de sa santé, conserva jusqu'à la fin une notable partie de sa vivacité native.

Le salon d'Orléans renferme les collections de dessins, d'estampes, d'aquarelles qui sont une des parties les plus attachantes de cet intéressant musée.

La salle Isabelle contient, entre autres tableaux célèbres de l'art moderne, le *Duel après le bal masqué*, de Gérôme; il est impossible de ne pas être impressionné par la tragédie que représente cette œuvre, rendue d'un pinceau si délicat quoique si réaliste.

Tout près, un dragon de Meissonier, l'homme et le cheval en vedette, écoutant ensemble. Nous voyons encore ici deux des Amours de Baudry.

Dans la tour du Connétable, la troisième au nord, se trouve la salle de la Minerve, nommée d'après le bronze que le duc d'Aumale appelait le joyau du Musée Condé. Cette merveille antique, trouvée aux Graviers blancs dans les environs de Besançon, fut acquise par le prince à la vente de la collection Pourtalès, dont elle faisait partie dès sa découverte au commencement du xix<sup>e</sup> siècle. Le beau vase de Nola et de fines terres cuites de Tanagra ont leur place dans la même vitrine. Les six derniers Amours de Baudry ornent cette salle.

## CHAPITRE XV

Le petit salon qui vient ensuite est connu sous le nom de salle de la Smalah ; un dessin représentant le fait d'armes du 16 mai 1843 lui a donné son nom. Une réduction du tableau d'Horace Vernet, *le Roi Louis-Philippe entouré de ses cinq fils à la grille du château de Versailles*<sup>1</sup>, est placé dans ce salon, où sont encore, parmi les plus remarquables, le beau tableau de Detaille, *le Colonel Lepic à Eylau*, et une très belle aquarelle du peintre anglais Lawrence, dont les œuvres sont rares en France ; cette aquarelle, portrait de l'empereur François I<sup>er</sup> d'Autriche, père de Marie-Louise, est une réduction de la grande peinture que possède le château de Windsor. Cette aquarelle appartenait à l'archiduchesse Marie-Clémentine, princesse de Salerne, fille de l'empereur François et mère de la duchesse d'Aumale.

Dans la galerie du Logis on a réuni, outre le dessin de la Joconde, les cartons de Raphaël pour les tapisseries d'Hampton-Court, des plans anciens intéressants, et une série de portraits des xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles.

Sur les murs du vestibule qui termine cette galerie, on a gravé l'extrait du testament par lequel le duc d'Aumale a légué Chantilly à l'Institut de France : « Voulant conserver à la France le domaine de Chantilly dans son intégrité,

<sup>1</sup> Cette réduction est de Perrault.

## CHANTILLY



avec ses bois, ses pelouses, ses eaux, ses édifices et ce qu'ils contiennent, trophées, tableaux, livres, archives, objets d'art, tout cet ensemble qui forme comme un monument complet et varié de l'art français dans toutes ses branches et de l'histoire de ma patrie à des époques de gloire, j'ai résolu d'en confier le dépôt à un corps illustre qui m'a fait l'honneur de m'appeler dans ses rangs, et qui, sans se soustraire aux transformations inévitables des sociétés, échappe à l'esprit de faction comme aux secousses trop brusques, conservant son indépendance au milieu des fluctuations politiques ». Grandes et hautes pensées, nobles sentiments noblement exprimés !



## CHAPITRE XVI

LE vestibule du Logis, véritable entrée du Musée, s'ouvre sur la cour d'honneur ; le petit degré qui nous y conduit est orné sur chacune de ses rampes d'un marbre, copie parfaite de l'original grec antique, qui était, il y a peu d'années, à Rome, au musée du Capitole<sup>1</sup>.

De la cour d'honneur, on peut voir, sur l'esplanade faisant face au château, la statue du connétable Anne de Montmorency par M. Paul Dubois. Le connétable s'avance vers la herse qui ferme l'entrée et qui semble devoir s'ouvrir pour donner passage au vieux seigneur.

A droite et à gauche de la herse, extérieurement, sont placés les *Esclaves* de Michel-Ange, dont les originaux sont au Louvre ; ils étaient à Écouen au temps des Montmorency ; le cardinal de Richelieu, qui les posséda, sans doute après la confiscation des biens du maréchal de

<sup>1</sup> Ces marbres, sortes de cornes d'abondance, ou, pour leur donner leur nom exact, *Rhytons*. Dans l'origine, et de moindres dimensions, ces rhytons servaient à boire ; la petite extrémité en était percée, l'orifice ouvert. On en a fait des ornements d'architecture.



Montmorency, les avait fait placer à Richelieu, où ils étaient à l'époque révolutionnaire ; sauvés de la destruction, ils furent envoyés dans les musées de l'État, où ils sont très heureusement à l'abri de tout malheur.

Avant la Révolution, la chapelle était dans la cour d'honneur. Fondée au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, reconstruite au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, elle fut encore réédifiée en 1719 ; elle occupait exactement l'emplacement du grand escalier actuel ; on pouvait y pénétrer de l'appartement de la reine par l'intérieur. C'est de cette chapelle dorée dont parle la duchesse de Duras dans ses *Mémoires* ; elle subit le sort du grand château et disparut avec lui.

Voici la nouvelle chapelle, érigée en 1880-1883 ; nous y retrouvons l'autel de Jean Goujon avec ses belles colonnes de marbre noir, ses figures de demi-relief, la Foi, l'Espérance, la Charité, encadrant les évangélistes ; sur le retable, le sacrifice d'Abraham ; aux quatre angles de ce retable, les alérions de Montmorency. La petite frise qui surmonte les bas-reliefs de l'autel porte les armes de Montmorency et de Savoie, celles-ci pour Madeleine de Savoie, femme du connétable.

Les flambeaux de fer ciselé sont la copie de ceux qui appartenaient autrefois à la chapelle et qui font maintenant partie des collections du Louvre ; le duc d'Aumale obtint

## CHAPITRE XVI

la permission de les faire copier et compléta ainsi l'autel comme il était primitivement.

Les vitraux portent la date de 1544. Celui de gauche représente les fils du connétable, agenouillés sous l'égide de saint Jean l'apôtre. Ils sont au nombre de cinq : François, l'aîné, qui mourut sans postérité, Damville, qui continua la famille, Méru, Montberon, et Thoré le plus jeune; dans le vitrail, celui-ci porte un petit bonnet; c'est lui qui ouvrira un jour les portes de Senlis à Henri IV.

Le vitrail de droite représente les filles, sous la protection de sainte Agathe; elles furent sept; cinq seulement figurent ici; Léonore, qui épousa François de La Tour, vicomte de Turenne; Jeanne, mariée à M. de La Trémoille, duc de Thouars; Catherine, femme de Gilbert de Lévis, duc de Ventadour; Marie, qui épousa H. de Foix, comte d'Estrac, duc de Candale; Anne, abbesse de la Trinité de Caen; enfin les deux qui ne sont pas peintes ici furent Louise, religieuse de Saint-Pierre de Reims, et Madeleine, qui succéda à sa sœur Anne comme abbesse de la Trinité de Caen.

Deux peintures murales représentent, à gauche le connétable, à droite sa femme Madeleine de Savoie, fille du comte de Tende.

Les boiseries qui décorent la chapelle, ainsi que l'autel



et les vitraux (comme aussi les vitraux de Psyché), viennent du château d'Écouen. Les boiseries portent la date de 1548; les armes de Montmorency y sont répétées avec les alérions rassemblés ou séparés; autant de fois s'y trouvent également l'H couronné, le double D et les quadruples croissants; c'était le temps de la grande faveur du connétable auprès du roi Henri II et de son amitié pour Diane de Poitiers; les croissants, qui formaient aussi bien l'emblème de la favorite que le chiffre de la reine Catherine, étaient à double entente; le connétable ne la dédaignait peut-être pas, aimant à avoir ce qu'on appelle plusieurs cordes à son arc, en un mot à être bien avec tout ce qui avait chance de posséder le pouvoir, ce à quoi il ne réussit pas toujours malgré son habileté consommée. On voit encore, plusieurs fois répétée sur ces panneaux, la devise grecque *ἄμεινον* (sans varier), particulière au connétable, et celle de sa famille, « Dieu ayde ».

La chapelle d'Écouen était plus petite que celle de Chantilly; il a donc été nécessaire de disposer les boiseries autrement; la partie ajourée qui forme la porte de la sacristie a été entièrement composée et faite pour la place qu'elle occupe; elle diffère sincèrement des autres, mais s'y allie très correctement sans être ni copie, ni imitation.

L'oratoire de Chantilly est sous le vocable de Saint-

## CHAPITRE XVI

Louis, roi de France, le saint et royal ancêtre des Bourbons, que vénérât d'une manière particulière celui qui a placé ce monument sous son égide. C'est le roi au retour de la Croisade, rapportant en France la couronne d'épines, que montre la statue qui surmonte l'édifice<sup>1</sup>.

La sainte couronne est représentée dans la voûte où l'on voit aussi les armes de France telles que saint Louis les portait, c'est-à-dire l'écu d'azur aux fleurs de lys « sans nombre », puis la main de justice et le sceptre, la croix rouge des croisés, le cri de France « Montjoye Saint-Denis », enfin le cri des Bourbons, « Spes mea Deus », lequel nous redit d'espérer en Dieu, qui toujours prit France en miséricorde ! Dans les deux petits oratoires latéraux, des peintures murales rappellent les patrons de l'ancienne chapelle, saint Jacques et saint Christophe ; ce dernier, très en honneur dans tout le pays, y est encore populaire.

Si l'on passe du côté opposé au grand autel, on se trouve dans la chapelle où reposent les cœurs des princes de Condé. Le monument qui les entoure a été élevé par

<sup>1</sup> Une réplique de cette statue a été placée par les soins du duc d'Aumale à La Neuville-en-Hez (Oise) qui passe pour être le lieu de naissance de saint Louis. Le roi se désignait quelquefois comme « Louis de Poissy », non parce qu'il y était né, mais parce qu'il y avait reçu le baptême. La statue de La Neuville a été placée sur un tertre qui recouvre les substructions d'une forteresse du moyen âge.

## CHANTILLY

Jean Perrault<sup>1</sup> à la mémoire de Henri II, prince de Condé : suivant l'usage de son temps, ce prince avait légué son cœur à l'église des Jésuites, au faubourg Saint-Antoine<sup>2</sup> à Paris; depuis, ses descendants suivirent son exemple, et dans cette église la chapelle ornée par les soins de Jean Perrault leur demeura consacrée<sup>3</sup>.

Les bronzes qui composent ce monument sont l'œuvre de Jacques Sarazin, né à Noyon en 1590, mort en 1660. Les grandes figures représentent la Religion, la Justice, la Piété et la Force; les bas-reliefs nous montrent les triomphes de la Renommée, du Temps, de la Mort et de l'Éternité; dans ce dernier, Henri de Bourbon, soutenu par Dante, les poètes, les savants, les artistes de tous les âges, suivi de saint Henri son patron, entouré des princes de l'Église, est présenté par eux au seuil de la vie éternelle. Dans la partie centrale de ce bas-relief, Jacques Sarazin s'est représenté lui-même portant la maquette du monument. A l'entrée, deux figures d'enfants, l'une à droite, l'autre à gauche; celle de droite tient un bouclier portant les armes de Condé, celle de gauche une plaque de bronze sur

<sup>1</sup> Jean Perrault était président au parlement et secrétaire de Henri II de Bourbon.

<sup>2</sup> Cette église est maintenant paroissiale sous le vocable de Saint-Louis et Saint-Paul.

<sup>3</sup> On voit au château de Chantilly un dessin représentant cette chapelle et la disposition du monument.

## CHAPITRE XVI

laquelle est gravée l'inscription suivante au-dessous d'un cœur enflammé :

HENRICO BORBONIO  
CONDÆO  
PRIMO REGII SANGVINIS  
PRINCIPI  
CVIVS COR HIC CONDITVM  
IOANNES PERRAVLT  
IN SVPREMA  
REGIARVM RATIONVM CVRIA  
PRÆSES  
PRINCIPI  
OLIM A SECRETIS  
QVÆRENS DE PVBLICA PRIVATAQVE IACTVRA  
PARCIVS DOLERE  
POSVIT  
ANNO MDCLXIII

En 1791, un décret de l'Assemblée nationale ordonnait l'aliénation des biens des Jésuites ; le prince de Condé, alors émigré, envoya l'ordre de transporter à Chantilly les cœurs de ses ancêtres. « Le 4 janvier 1791, les cœurs arrivèrent et furent présentés par Messire Nicolas-Marie de Moyran, chapelain du château, à Messire Louis Robert,

## CHANTILLY



curé de la paroisse de Chantilly, en présence de la municipalité de la ville et de la garde nationale. Ces cœurs, renfermés chacun dans une urne de vermeil, sur laquelle était gravée une inscription, furent portés dans la tribune qui est au-dessus de la chapelle Sainte-Anne<sup>1</sup> et renfermés dans une armoire, dont les trois clefs furent confiées, l'une au curé, l'autre à un M. Duchemin, la troisième au maire.

« Pendant la période révolutionnaire, en 1793, l'église fut pillée et profanée, on s'empara des urnes de vermeil et d'argent; les cœurs, dans leur enveloppe de plomb, furent jetés par les fenêtres dans le cimetière, qui à cette époque appartenait à l'église. Ce terrain sacré, mis en vente comme bien national peu de jours après, fut adjugé à M. Petit<sup>2</sup>, qui cacha les précieuses reliques dans la cave de sa maison, pour les préserver de nouvelles profanations et attendre des jours meilleurs<sup>3</sup>.

« A la Restauration, M. Petit s'empressa de faire savoir au maire de Chantilly<sup>4</sup> qu'il était dépositaire des cœurs.

<sup>1</sup> Maintenant de la Sainte-Vierge.

<sup>2</sup> Père d'une vénérable dame décédée il y a peu de temps à Chantilly.

<sup>3</sup> *Notes historiques sur Chantilly*, par l'abbé Fauquempres, aumônier de l'hôpital Condé.

<sup>4</sup> C'était alors M. Jacquin; sa petite-fille, M<sup>me</sup> A. Gruyer, habite Chantilly, qui est son pays, une grande partie de l'année; sa nombreuse famille s'y réunit autour d'elle et, comme elle, est l'objet du respect, de la considération de tous.

## CHAPITRE XVI

Sur la demande des princes, on les réintégra à leur ancienne place<sup>1</sup> ».

Enfin un asile convenable leur fut offert dans l'église même, par les soins du duc d'Aumale alors en exil. Ils y demeurèrent de 1854 à 1883. En 1854, M. l'abbé Lucien, curé de Chantilly, déposa les cœurs dans un monument sur lequel fut gravée l'inscription suivante :

CONDÆORVM CORDA  
QVOS PATRIÆ DECVS ET REGNI SVBSIDIVM  
TOTO CELEBRAVIT ORBE FAMA  
HOC SVB MARMORE  
CANTILIACOS INTER SALTVS DILECTOSQVE LOCOS  
CIVIVM FIDEI CREDITA  
QVVM JAM INTRA DOMVM RECIPERE NEQVIRET EXVL  
DEPONENDA CVRAVIT  
CONDÆORVM PIVS HÆRES ET NEPOS  
HENRICVS AVRELIANENSIS  
ANN. DOM. MDCCCLII

La nouvelle chapelle du château ayant été bénite<sup>2</sup>, le duc d'Aumale, accompagné du clergé et du conseil de

<sup>1</sup> Papiers de l'église et de la ville.

<sup>2</sup> La chapelle fut bénite le 18 septembre 1883 par Monseigneur Dannel, évêque de Beauvais, Noyon et Senlis.

## CHANTILLY



fabrique, se rendit solennellement à l'église, pour y prendre les cœurs des princes et les rapporter dans leur demeure et la sienne, à la place qu'il leur avait préparée avec la volonté formelle qu'ils y reposent à jamais.

Parmi ces restes vénérés, était un souvenir, le plus cher qui fût en ce monde pour le duc d'Aumale, le cœur de son fils aîné, Louis d'Orléans, prince de Condé<sup>1</sup>. Ce cœur avait été déposé dans le monument de l'église de Chantilly au retour de l'exil en 1876. Le père ne voulut permettre à personne de toucher cette relique précieuse entre toutes ; il la prit dans ses mains et la porta ainsi au monument élevé par sa piété au souvenir des siens.

L'inscription gravée sur le bronze désigne, comme il suit, les noms des princes dont les cœurs sont recueillis dans cet oratoire :

IN. HOC. MONVMENTO  
SITA  
QVÆ. SERVATA. SVNT  
CONDÆORVM. CORDA  
QVORVM. NOMINA. SVBSCRIPTA  
HENRICI II. — † MDCXLVI

<sup>1</sup> Le docteur Gingeot, mort prématurément, qui accompagnait le jeune prince en Australie, élevé dans les environs de Chantilly, se souvint des cœurs des princes de Condé. Il crut de son devoir de prendre les mêmes soins pour le cœur de celui qui portait ce nom et qui venait de mourir entre ses bras.

## CHAPITRE XVI



LVDOVICI MAGNI II. — † MDCLXXXVI  
HENRICI IVLII. — † MDCCIX  
LVDOVICI III. — † MDCCX  
LVDOVICI-HENRICI. — † MDCCXL  
CAROLI COM. QVADRELLENSIS. — † MDCCLX  
LVDOVICI COM. CLAROMONTENSIS. — † MDCCLXXI  
LVDOVICI-HENRICI-IOSEPH. — † MDCCCXXX  
LVDOVICI AVRELIAN. PRINC. CONDÆI. — † MDCCCLXVI

---

DESVNT CORDA

---

LVDOVICI I. — † MDLXIX  
HENRICI I. — † MDLXXXVIII  
QVI VALERIIACI IN SENONENSI PAGO  
LVDOV-IOSEPH. — † MDCCCXVIII  
QVI IN CRYPTIS BASILICÆ S<sup>I</sup> DIONYSII  
LVD-ANT-HENRICI DVCIS ANGVIANI. — † MDCCCIV  
QVI IN VINCENNARVM CASTELLO  
SEPELIVNTVR

---

Les archives du château et celles de l'église paroissiale nous donnent les procès-verbaux relatifs aux translations des cœurs :

## CHANTILLY

4 janvier 1791, procès-verbal de la translation de Paris à Chantilly;

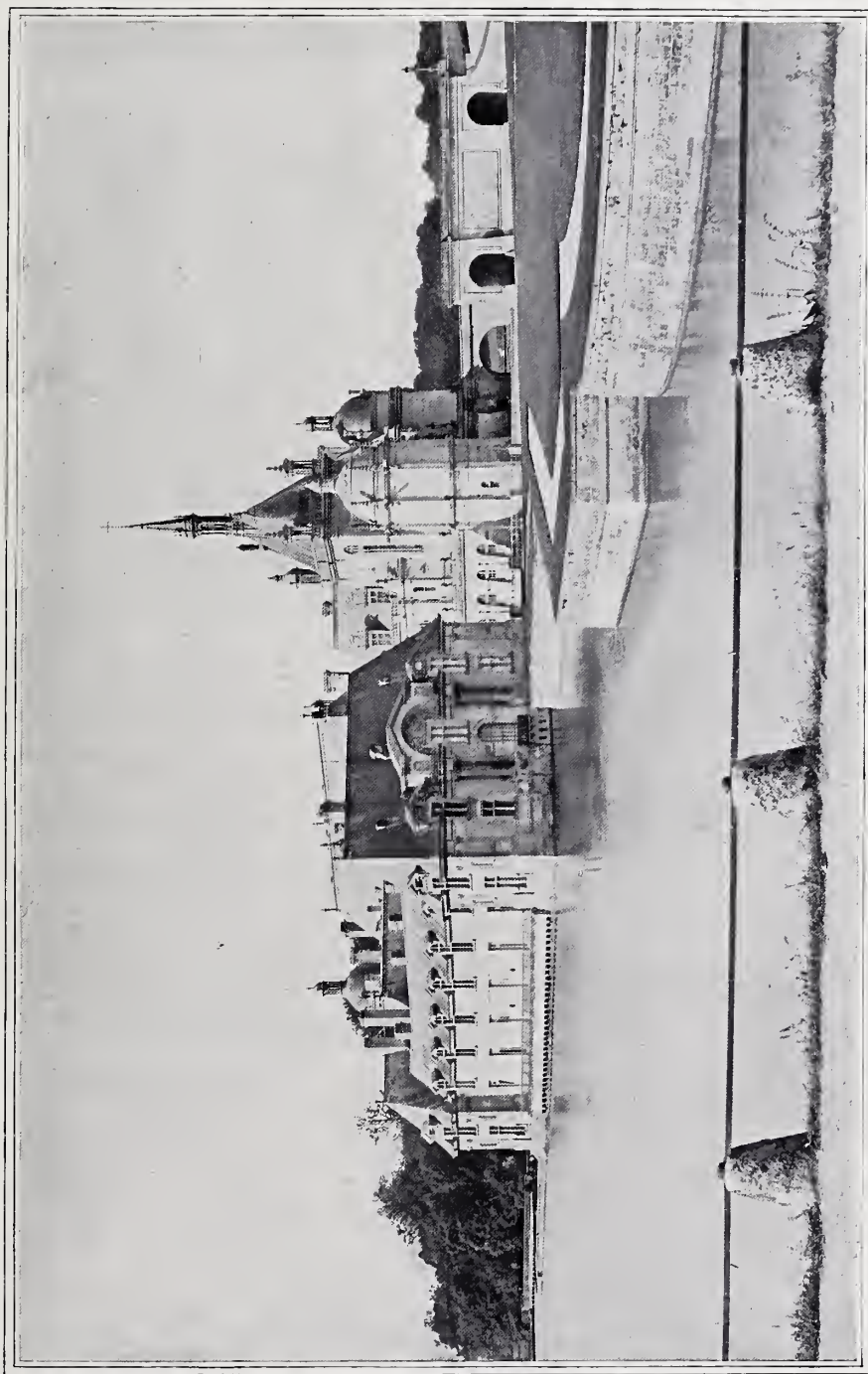
13 mai 1854, procès-verbal du dépôt dans le monument érigé par les soins de Monseigneur le duc d'Aumale dans l'église paroissiale;

26 juin 1876, procès-verbal du dépôt du cœur de Louis d'Orléans, prince de Condé, dans le monument de l'église paroissiale;

Mardi 18 septembre 1883, procès-verbal de la translation des cœurs dans la nouvelle chapelle du château à 9 heures du matin, en présence du clergé, M. Dessaux curé, et du conseil de fabrique, qui ont signé au procès-verbal. M. E. Toupet, serrurier, fut requis pour l'ouverture de la porte du monument, élevée de six mètres au-dessus. Cette porte étant ouverte, M. E. Toupet descendit un à un les cœurs recouverts chacun d'une forte enveloppe de plomb et les plaça sous les yeux du duc d'Aumale, qui les reçut<sup>1</sup>.

L'inscription du monument de l'église fut alors complétée comme il suit :

<sup>1</sup> M. E. Toupet, qui assista, en cette circonstance, les autorités et le duc d'Aumale, fils d'un des membres présents du conseil de fabrique et maintenant conseiller municipal, appartient à une famille qui exerce son art de serrurerie à Chantilly depuis 1666, de père en fils, jusqu'à nos jours, et depuis le Grand Condé attachée à la maison des princes.



CHATEAU DE CHANTILLY, FAÇADE SUD, PAVILLON JEAN BULLANT OU HENRI II, ABSIDE DE LA CHAPELLE; ENTRÉE DES VOUTES  
SOUS L'ESPLANADE DU CONNÉTABLE.



## CHAPITRE XVI



CONDÆORVM CORDA  
PER TRIGINTA ANNOS  
HOC SVB MARMORE  
CIVIVM FIDEI CREDITA  
INTRA CANTILIACAM DOMVM  
RECEPIT  
PIVS NEPOS ET HÆRES  
HENRICVS AVRELIANENSIS  
ANNO MDCCCLXXXIII  
MENSE SEPTEMBRI

Les restes mortels de la branche de Bourbon-Condé reposent dans l'église de Vallery<sup>1</sup>. Louis I<sup>er</sup> de Bourbon-Condé, mort en 1569, et Henri I<sup>er</sup>, mort en 1588, étant huguenots, n'ont pas été admis dans l'église ; mais, dans la sacristie, une inscription marque la place où ils furent inhumés. En 1793, la sépulture des Condé fut profanée ; de pieuses mains recueillirent cependant ces tristes restes et les déposèrent secrètement dans le cimetière, en atten-

<sup>1</sup> Vallery, département de l'Yonne, terre et magnifique château (il n'en existe plus qu'une partie), une des habitations favorites des Condé, fut donné à Louis I<sup>er</sup>, prince de Condé, par la maréchale de Saint-André, Marguerite de Lustrac, après la mort de M<sup>lle</sup> de Saint-André, sa fille unique, qui avait été promise au fils de Condé. L'acte de donation ne comprenait pas seulement Vallery, mais tous les biens qu'avait possédés cette jeune fille.

## CHANTILLY



dant la paix, dissimulant la place sous des arbustes, tout en la marquant.

De longues années passèrent, jusqu'à la prise de possession du jeune prince héritier des Condé; enfin, par ses soins, la sépulture fut rétablie sous les dalles du chœur de l'église, les cendres y furent réintégrées, et, suivant le désir exprimé par le duc d'Aumale au dernier temps de sa vie (désir réalisé par son neveu le duc de Chartres), le lieu où ces reliques reposèrent si longtemps est respectueusement conservé.

Ainsi que nous l'avons dit, Louis-Joseph, prince de Condé, et le dernier duc de Bourbon sont inhumés à Saint-Denis. Ce que l'on retrouva aux fossés de Vincennes des restes de l'infortuné duc d'Enghien a été recueilli dans le monument du château même de Vincennes.

La chapelle de Chantilly complète les respectueux hommages rendus aux souvenirs de la grande race de Condé à jamais éteinte. Le dôme de la tour qui forme cet oratoire funèbre est bleu à croisettes d'or; c'est la pensée du tombeau de Placidie à Ravenne. Les nervures de la voûte portent le chiffre B C (Bourbon-Condé); tout le long courent des guirlandes de lys et de chardons, les deux fleurs de la maison de Bourbon; l'écusson de Condé, placé en clef de voûte, a pour support le cerf ailé qui ser-

## CHAPITRE XVI

vait de cimier aux armes des premiers Bourbons et que l'on trouve notamment au frontispice des anciennes *Coutumes du Bourbonnais*<sup>1</sup>, ainsi que sur le charmant pavillon d'Anne de Beaujeu à Moulins<sup>2</sup>. Le même cerf ailé est répété sur le bronze de la porte qui ferme ici l'oratoire de Condé. Sur l'autel noir, est un très beau crucifix d'ivoire. La porte du tabernacle est faite d'une plaque d'argent repoussé qui représente le Crucifiement d'après Dürer, dit-on.

Les cloches, au nombre de trois, ont été baptisées par Monseigneur Hasley, évêque de Beauvais. En souvenir de cette bénédiction, le duc d'Aumale offrit un vitrail à l'église paroissiale de Chantilly. Ce vitrail représente la mort du roi saint Louis; la disposition du tableau a été prise dans un manuscrit de la bibliothèque du château. Le saint roi est étendu sur la cendre ainsi qu'il l'avait recommandé; son frère Charles d'Anjou, roi de Sicile, et sa suite, entourent le lit funèbre; on aperçoit encore le

<sup>1</sup> Un exemplaire de ce livre, imprimé sur vélin et décoré, se trouve dans le cabinet des livres de Chantilly.

<sup>2</sup> Maintenant la gendarmerie nationale. Dans les sculptures de ce pavillon, se retrouve encore le ceinturon sur lequel est gravé le mot « Espérance ». Ces emblèmes et devises datent de Louis II de Bourbon à l'époque de son mariage avec Anne, dauphine d'Auvergne. Le chardon qu'il joignit aux lys est une sorte de jeu de mots qui voulait dire « cher don », signifiant le don de sa main que la dauphine avait fait à Louis de Bourbon. Cette étymologie est probable en raison de la prononciation qui prévaut encore dans les villages du Bourbonnais avoisinant l'Auvergne.

## CHANTILLY

---

navire que le roi de Sicile vient de quitter. Ces cloches portent les noms de leurs marraines : Amélie, pour la fille aînée du comte de Paris, maintenant reine de Portugal, et en souvenir de la reine Marie-Amélie ; Marie, pour la fille aînée du duc de Chartres, maintenant princesse de Danemark ; puis Hélène, pour la seconde fille du comte de Paris, maintenant duchesse d'Aoste. C'est la cloche nommée Hélène qui sonne ordinairement pour annoncer la messe.

Pendant le cours de ces immenses travaux le château ne resta jamais inhabité. Dès 1882, lorsque l'intérieur se complétait, le duc d'Aumale, continuant les traditions d'hospitalité de sa maison, commença à recevoir ses amis, les notabilités françaises et étrangères ; Chantilly, animé d'une vie nouvelle, revoit une fois encore son brillant passé. Les princes, le grand monde, les hommes en renom de tous les pays, viennent y retrouver le parent, l'ami toujours si accueillant, goûter la conversation si universelle, les vues si promptes et si claires de cet esprit toujours en éveil.

Le prince de Galles, maintenant roi d'Angleterre, qui avait été dès 1873 un des premiers hôtes de Chantilly, y revint souvent avec la princesse de Galles ; ils y laissèrent le souvenir de leur affection pour le royal maître de la

## CHAPITRE XVI

maison, et de leur aimable bienveillance pour l'entourage.

Le grand-duc Wladimir Alexandrovitch était venu à Chantilly en 1884 ; une chasse à courre lui fut offerte ; les chiens prirent le cerf dans le grand lac sous l'île de Molton<sup>1</sup> ; le prince admira le site qu'il avait sous les yeux, prit plaisir à la chasse française et témoigna le désir de s'en rendre compte dans tous ses détails. Le duc d'Aumale l'invita donc avec la grande-duchesse pour la saison suivante. Les princes russes se rendirent à cette invitation pour les premières chasses de 1885. Comme il était convenu, le grand-duc, afin de reconnaître toutes les péripéties de ce genre de chasse, résolut de « faire le bois » ; partant dès quatre heures du matin, il accompagna les valets de limiers à la recherche des cerfs, afin d'en « détourner » un et de marquer « la brisée ». Cette recherche donne lieu à une très longue marche à travers les bois, marche très fatigante et qui demande beaucoup d'habitude ; le grand-duc la fit tout entière, vit le travail des limiers et de leurs conducteurs, revint au rendez-vous vers dix heures et demie, donna le rapport, puis se joignit aux princes et aux autres chasseurs. Le duc d'Aumale décida que l'on irait à la brisée du grand-duc ; peu après, l'on découplait sur un très bel animal, qui donna une chasse

<sup>1</sup> Forêt d'Ermenonville.

sans défaut. La grande-duchesse, gracieuse amazone, suivit toujours les chiens de très près, malgré un temps peu favorable, et arriva une des premières à l'hallali.

Le grand-duc et la grande-duchesse restèrent plusieurs jours à Chantilly ; ils y revinrent souvent. C'est en 1885 que le grand-duc fit copier le tableau offert jadis par Louis-Joseph, prince de Condé, à l'empereur Paul, et envoya cette copie au duc d'Aumale.

Le 22 octobre 1885, la princesse Marie d'Orléans, fille aînée de M. le duc et de M<sup>me</sup> la duchesse de Chartres, épousait au château d'Eu le prince Waldemar de Danemark ; la reine Louise, mère du fiancé, vint en France assister au mariage de son fils, le plus jeune de ses six enfants. Sa Majesté était accompagnée d'une grande partie de sa famille, le prince de Galles, la princesse de Galles, née princesse de Danemark, et deux des princesses leurs filles. Tous les princes de la maison d'Orléans étaient également réunis au château d'Eu, ainsi qu'un grand nombre d'amis, français et étrangers. Deux jours après le mariage, la reine de Danemark et tous les princes vinrent à Chantilly. Le duc d'Aumale, heureux de les recevoir, décida, sur le désir de la reine, que Sa Majesté quitterait le chemin de fer à une petite station des environs afin de voir la forêt, alors dans sa beauté d'automne. Le château, avec

## CHAPITRE XVI

~~~~~

tout ce qu'il renferme, intéressa beaucoup la royale famille; comme à l'ordinaire, le prince en fit les honneurs avec autant de bonne grâce que de savoir.

Quelques mois plus tard, le duc de Bragance, maintenant roi de Portugal, venait en France pour demander la main de la princesse Amélie, fille aînée de M. le comte et de M^{me} la comtesse de Paris; c'est à Chantilly que la jeune princesse accepta sa bague de fiancée. Elle fut mariée à Lisbonne le 22 mai 1886; tous ses parents l'y avaient accompagnée.

Cette année 1886 marque une date funeste pour les princes de France; non seulement l'exil frappe de nouveau les aînés des familles ayant régné sur notre pays, mais une loi raye des cadres des armées de terre et de mer tous ceux de ces princes qui en tout temps se sont dévoués pour la France, sans même épargner les plus jeunes, qui se préparaient à se consacrer à la patrie comme leurs aînés.

Devant l'application de cette loi, la douleur et l'indignation qui remplirent l'âme du duc d'Aumale se firent jour dans une lettre célèbre. Comme il l'avait prévu, elle attira sur lui un nouvel exil; mais cette peine toujours si amère lui semblait supportable en comparaison de celle qu'infligeait à sa famille et à lui-même cette loi inique. Puis le calme revient; le prince se possède en tout et



toujours, plaint la France sans jamais l'accuser, et envisage l'avenir.

Rien ne permettant d'assigner un terme à ce bannissement, le duc d'Aumale ne saurait accepter la privation de tout ce qui remplit les heures solitaires de sa vie, ses livres, les tableaux sur lesquels il aime à reposer ses yeux et sa pensée. Espérant, à l'aide d'un travail assidu, calmer son esprit, ses infinis regrets, attendre l'avenir, il s'entoure de toutes ces choses qui lui sont familières ; sa précieuse bibliothèque, la plupart des tableaux le suivent pour l'aider à supporter les jours d'exil.

Le duc d'Aumale revient seul là où tout lui rappelle les êtres chers dont autrefois la présence adoucissait ses tristesses ; mais son énergique nature surmonte ses sentiments. Par la pensée, il voit Chantilly redevenu désert ; forcé d'abandonner sa demeure, il ne cesse pas cependant de s'en occuper. Après les vives émotions qu'il vient d'éprouver, il croit sa santé atteinte, et se décide à rendre public l'acte accompli depuis deux années (1884), et par lequel il lègue Chantilly à la France en le confiant à l'Institut ; les moindres détails de cette donation sont réglés par lui-même. Il était digne de lui de répondre ainsi à l'ostracisme qui le frappait.

Tout à coup, un décret signé par M. Carnot, alors

CHAPITRE XVI

président de la République (7 mars 1889), ouvre à l'exilé les portes de la France ; sa joie fut grande ! Le duc d'Aumale rentra à Paris après trente-deux mois et demi d'absence, le 9 mars ; il se rendit d'abord à l'Élysée pour remercier le président, et le fit en quelques paroles dont M. Carnot se montra aussi ému que le prince l'était lui-même.

De toutes parts on témoigna à l'exilé les sentiments que son retour inspirait ; Chantilly le reçut avec allégresse, la population entière l'entoura, et le conduisit jusqu'aux portes du château ; il y rentra avec une émotion que comprendront ceux qui ont subi les tristesses de l'exil.

En mémoire de ce retour, les habitants de Chantilly, au moyen d'une souscription où chacun voulut apporter sa part, firent frapper une très belle médaille : d'un côté une figure assise contemplant la France dans le lointain, et le mot *Spes* ; de l'autre, une figure debout, les bras élevés, tient dans sa main droite une branche d'olivier ; à ses pieds la population de Chantilly et le château ; puis l'inscription : « A S. A. R. Monseigneur le duc d'Aumale en souvenir du 11 mars 1889¹, les habitants de Chantilly reconnaissants ». La médaille est signée : A. Patey.

Le prince donna aussitôt les ordres nécessaires au retour

¹ Le prince était arrivé en France le 9 mars, il rentra à Chantilly le 11.

CHANTILLY



de tout ce qui avait été transporté, soit dans sa maison d'Angleterre, soit dans celle qu'il habitait à Bruxelles ; les livres, les tableaux, les dessins précieux revinrent donc bientôt reprendre leur ancienne place.



CHAPITRE XVII

DÉSORMAIS le duc d'Aumale ne quitte Chantilly qu'en de rares occasions ; il y consacre sa vie à de savants travaux, et repose son esprit en s'occupant à perfectionner et à embellir le don qu'il a fait à la France. S'oubliant toujours lui-même, sa préoccupation est surtout de faire revivre la gloire du grand nom de Condé en un monument digne d'elle.

Un de ses délassements, après les soins qu'il donne aux précieuses collections qu'il rassemble au château, est la restauration de la maison de Sylvie ¹. Cette maison, la fontaine, l'étang près de là, tout ce petit coin historique porte le nom que Théophile de Viau donne dans ses vers à la duchesse de Montmorency, Marie-Félice des Ursins, sa protectrice ; la duchesse avait recueilli le poète condamné à mort ; il vécut quelque temps dans cette solitude, charmante alors comme maintenant.

¹ On aperçoit ce petit château à droite de la grille d'entrée dans les profondeurs du parc.



Reconstruite en 1684 par le Grand Condé (cette date est encore visible sur une pierre du soubassement), la maison servit de rendez-vous de chasse ou d'habitation, sans cesse remaniée et défigurée, jusqu'en 1889. A cette époque, le duc d'Aumale fit abattre les diverses annexes qu'avaient nécessitées les habitudes de la vie moderne, mais qui déparaient l'architecture du bâtiment principal; celui-ci n'est composé que d'un rez-de-chaussée; à l'intérieur, les quatre salles primitives furent rétablies dans leurs anciennes proportions. Une seule construction, presque détachée, a été entièrement ajoutée : c'est un grand salon octogone destiné à recevoir de précieuses boiseries représentant des sujets de chasse; ce salon s'appelle le « Rendez-vous de chasse de Dreux »; les boiseries décoraient, en effet, autrefois un pavillon dans la forêt de Dreux.

En 1751, le comte d'Eu, fils du duc du Maine, fit construire vers le milieu de la route forestière de Dreux à Anet, un pavillon octogone auquel convergent dix routes, et connu sous le nom de pavillon du Carré; ce pavillon fut orné des boiseries qui sont maintenant dans le salon de la maison de Sylvie. Le comte d'Eu et le prince de Dombes, son frère, enfants uniques du duc du Maine, étant morts sans postérité, leurs biens passèrent à leur

CHAPITRE XVII

cousin le duc de Penthièvre, et de ce prince à la duchesse d'Orléans, sa fille, mère du roi Louis-Philippe.

Le duc d'Aumale acquit ces boiseries vers 1877 et les sauva ainsi de la destruction ; elles se composent de neuf grands panneaux dont les sculptures représentent des sujets de chasse très variés.

Une copie des Amours de Baudry dont on voit les originaux au château, orne la frise ; les tableaux sont séparés par une décoration très élégante de plantes forestières peintes en grisaille par l'artiste décorateur Guifard, dont le duc d'Aumale appréciait beaucoup le goût et le talent.

Un portrait très intéressant du comte de Toulouse, père du duc de Penthièvre, est placé dans ce salon. Le prince, âgé de quinze ans, porte l'habit de novice du Saint-Esprit ; cet habit ne se portait qu'une fois, la veille de l'admission aux Ordres du Roi.

La salle Sylvie contient deux tableaux de Luc-Olivier Merson¹ : l'un représente la duchesse de Montmorency en 1623, pêchant dans l'étang de Sylvie ; elle est assise, entourée de dames, ayant à ses côtés une biche blanche couchée². Théophile, au second plan, appuyé contre un

¹ Luc-Olivier Merson, né en 1846, membre de l'Académie des Beaux-Arts.

² La duchesse avait peuplé le parc de cerfs blancs, venant de Suède, dit-on, et de toutes sortes d'animaux rares.

CHAN T I L L Y

arbre, écrit ses vers, dont voici quelques-uns qui ont trait à la duchesse et au lieu où elle se trouve ; ces mêmes vers sont écrits sur une table de marbre enchâssée dans le mur de la petite maison :

Dans ce parc un vallon secret,
Tout voilé de ramages sombres,
Où le soleil est si discret
Qu'il n'y force jamais les ombres,

.
Un estang dort là tout auprès ;
Là, Sylvie en ses promenoirs
Jette l'esclat de ses yeux noirs.

.
Mes vers promettent à Sylvie
Ce bruit charmeur que les neveux
Nomment une seconde vie.

L'autre tableau rappelle un souvenir moins ancien ; on y voit M^{lle} de Clermont, fille de Louis III, prince de Condé, et sœur du duc de Bourbon, ministre de Louis XV. La princesse, au milieu de ses dames, fait la lecture ; M. de Melun l'écoute ; la scène se passe dans le jardin de Sylvie, peu de temps avant le jour où, suivant un roman célèbre ¹, M^{lle} de Clermont, mariée secrètement à M. de Melun, un

¹ *Mademoiselle de Clermont*, par M^{me} de Genlis.

CHAPITRE XVII

des gentilshommes de la maison de son frère, eut la douleur de le voir tué dans un accident de chasse (31 juillet 1724). La fontaine de Sylvie, qu'on voit au bout de l'étang, a été rétablie vers 1880 sur les dessins du XVIII^e siècle.

Dans ce même salon, deux tableaux de Penne¹ : l'un représente l'équipage de cerf du duc d'Orléans, prince royal, chassant dans la forêt de Chantilly en 1841 ; l'autre, celui du duc d'Aumale ayant le cerf à l'hallali dans l'étang de Sylvie.

Deux portraits figurent auprès de ce dernier tableau : celui du grand-duc Wladimir Alexandrovitch, et celui de la grande-duchesse Marie Pavlowna, sa femme ; l'un et l'autre portant l'habit de la vénerie d'Orléans. Ces portraits ont été offerts par les princes russes.

La salle Bourbon est décorée d'étoffes chinoises brodées magnifiquement ; on voit dans cette salle un grand coffre chinois ancien, dont l'intérieur en laque rouge est remarqué des connaisseurs.

La salle Marie-Félice et la salle Théophile sont tendues de tapisseries ; dans la première de ces deux salles, la tapisserie du fond représente les Sciences ; sur les parois de côté, les deux autres figurent des animaux quelque

¹ Charles-Olivier de Penne, né en 1831, mort en 1897.

CHANTILLY



peu fantastiques. Celles-ci se nomment « la Suite des nouvelles Indes ».

Dans la salle Théophile, deux des tapisseries font partie des chasses de l'empereur Maximilien ou des Guises ; celle de droite nous montre l'ancienne façade de l'hôtel de ville de Bruxelles, que le savant conservateur de la bibliothèque royale de cette ville vint examiner il y a quelques années pour en prendre le dessin ; dans celle de gauche, c'est la chasse au faucon. Enfin les Arts sont représentés dans la grande tapisserie du fond.

Le parc proprement dit de Chantilly a peu changé depuis 1816 ; nous avons vu les princes de Condé rachetant des terrains au nord-ouest du château et y créant le parc anglais actuel. La partie boisée a gardé le même aménagement qui existait au XVIII^e siècle ; elle s'ouvre toujours vis-à-vis de l'esplanade par les trois avenues connues sous le nom de « la patte d'oie » et dont les noms sont : route d'Avilly, allée du Pont du Roi, route des Quinconces.

La disposition des parterres dessinés par Le Nôtre est restée la même en ce qui concerne les « miroirs » ; ces bassins, quoique privés d'eau pendant de longues années, étaient conservés sous les herbes et le gazon, mais tout ce qui ornait jadis ces grands jardins avait disparu ou était

CHAPITRE XVII

déplacé. La terrasse des vases était détruite ; les vases eux-mêmes, transportés, comme nous l'avons dit, au Luxembourg, furent compris dans les objets rendus aux Condé et replacés comme ils le sont maintenant sur les murs en terrasse qui dominent les parterres de Le Nôtre.

Depuis 1880, le duc d'Aumale fit placer, autour de la statue du Grand Condé (de Coysevox), les figures de ceux qu'il se plaisait à nommer les amis du héros : Bossuet, La Bruyère, Le Nôtre, Molière. Le duc dicta lui-même les inscriptions qui, gravées sur les socles, rappellent la vie guerrière ou le repos du héros.

Plus loin, à l'écart de ces grands personnages, nous trouvons une œuvre pleine de grâce due à un maître trop tôt disparu¹ : Proserpine cueillant des fleurs, et en vis-à-vis, à l'autre extrémité de la terrasse, Pluton apercevant la jeune déesse.

Au milieu du parc anglais est l'île d'Amour ; cette île était, au XVIII^e siècle, autrement décorée que maintenant ; on y voyait une statue de Vénus à chaque extrémité ; au centre, une salle de verdure bordée de huit termes qui entouraient l'Amour². Cette décoration disparut dans les destructions ; vers 1820, l'avenue entière fut

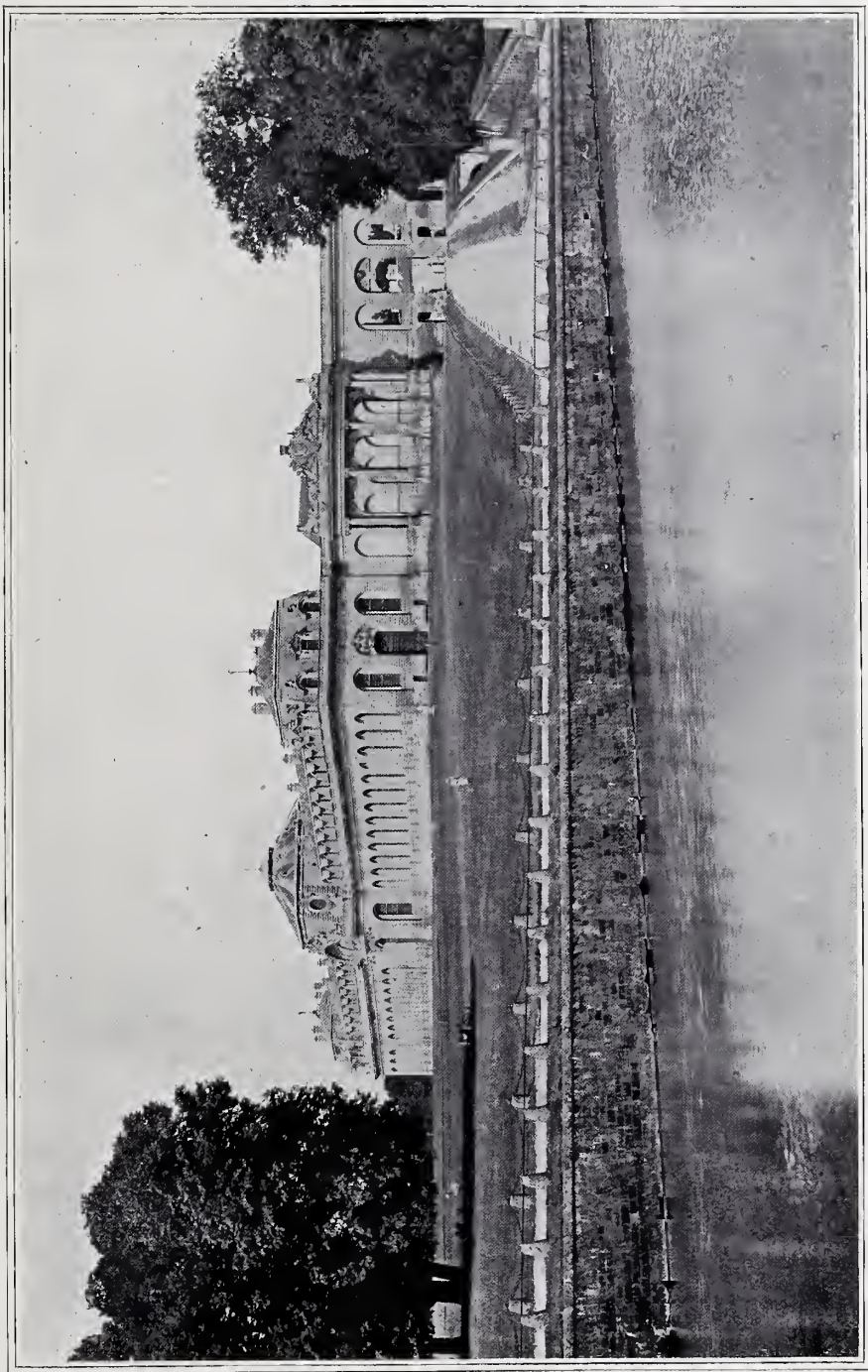
¹ Chapu (Henri-Michel-Antoine), né en 1833, mort en 1891.

² *Promenade ou Itinéraire des Jardins de Chantilly*, Paris, 1791.



recouverte et bordée d'un immense treillage peint en blanc; des piédestaux sans aucun ornement supportaient, chacun, un Amour tirant une flèche; l'idée, peu heureuse, était mal exécutée, et l'art ne perdit rien à la disparition de ces figures. En 1890-93, l'île fut entièrement refaite. On y accède comme autrefois par un pont surélevé; des deux côtés, l'avenue est ornée de piédestaux supportant des coupes qui reçoivent des jets d'eau; ils sont reliés entre eux par des arbustes. A l'extrémité, s'élève un bosquet de treillage sous lequel est une statue de l'Amour.

Le Jeu de paume, ou plutôt l'ancien Jeu de paume, car il n'a pas repris sa destination, date de 1757; abandonné depuis le départ des princes de Condé pour l'Émigration, la partie habitable servit de logement. En 1873, le duc d'Aumale fit réparer la lice, fermer les parties ouvertes pour y mettre les tableaux de la galerie de peinture que le château ne pouvait recevoir. Cette destination lui est en partie conservée; on y a déposé des objets curieux à divers titres : une tente habitée par la famille d'Abd-el-Kader au moment de la prise de la Smalah, et offerte par les soldats au duc d'Aumale, plusieurs souvenirs d'Afrique, etc. Le prince y fit placer aussi le carrosse doré qui servit au duc de Bourbon le jour du sacre de



LES ÉCURIES DE CHANTILLY

CHAPITRE XVII

Charles X, ainsi que les harnachements des attelages, et la calèche donnée au duc d'Aumale par l'impératrice Eugénie, calèche qui avait appartenu à la duchesse d'Orléans, mère du roi Louis-Philippe, et non à la reine Marie-Amélie, ainsi qu'on le croit généralement.

Se trouvent encore au Jeu de paume deux chiens de plomb, d'aspect peu avenant, mais qui ont leur histoire. Ils sont cités dans une satire de Pope et étaient placés dans les jardins de la maison construite à Twickenham, près de Londres, par M. Secretary Johnson. Cette maison, habitée en 1815 par le roi Louis-Philippe, alors duc d'Orléans, achetée en 1852 par le duc d'Aumale, a reçu et porte encore le nom d'Orléans-House. Voici les vers où Pope parle de ces chiens :

And Twickenham such fairer scenes enrich
Grots, statues, urns and Johnson's dog and bitch.

Pope, *the Alley*, VI.

Les vitrines qui forment le fond de cette galerie contiennent des drapeaux donnés par l'empereur de Russie, Paul I^{er}, à l'armée de Condé, lorsqu'il la prit à son service. Vingt-neuf de ces drapeaux furent distribués en cette circonstance ; ils sont aux couleurs de la maison de Condé,



ventre de biche et rouge, avec les aigles impériales pour les régiments de Condé et d'Enghien ; noirs et blancs, noirs et bleus, blancs et bleus, blancs et rouges, pour les autres corps. Un groupe de cinq autres drapeaux a été donné plus tard, en 1800, au régiment de Bourbon ; quatre de ces drapeaux sont noirs et rouges ; le cinquième est blanc et rouge.

En outre, il y en a un blanc portant des devises, qui est : « Quartier général de l'armée de Condé » ; puis un petit guidon de cavalerie noir et bleu, qui était celui de la légion de Mirabeau ; enfin un drapeau blanc, à croix noire, aux angles duquel des fleurs de lys noires ont été ajoutées. Ce drapeau était, il y a quelques années encore, plié et replié sur lui-même ; il paraissait avoir été porté sous les vêtements ; sans doute, il était ainsi arrivé, à travers bien des dangers, jusqu'aux princes émigrés ; on ignore son origine ; les Vendéens eurent quelquefois de ces drapeaux noirs fleurdelysés de noir après la mort du roi Louis XVI.



CHAPITRE XVIII

LE duc d'Aumale avait trouvé dans l'héritage des Condé de grandes œuvres de bienfaisance parmi lesquelles l'hôpital Condé, à Chantilly, tenait une place importante ; cette maison devint l'objet de la prédilection et des attentions du prince. Pour cette raison et parce qu'elle est en quelque sorte partie essentielle de Chantilly, il nous semble intéressant de donner ici quelques détails historiques sur le soin que, de tout temps, les princes de Condé, et après eux leur héritier, prirent de cette belle et utile fondation¹.

Depuis Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de Condé, les princes ses descendants s'appliquèrent,

¹ M. le général Béziat, à qui le duc d'Aumale avait donné, avec toute sa confiance si méritée et si justifiée, la présidence de la commission administrative de l'hôpital Condé, a publié une très intéressante brochure sur cette maison, sa création, son installation, ses ressources, ses dépenses, son administration, sa personnalité civile, etc. Les faits que nous rappellerons sont un aperçu des archives de l'hôpital, et ne sauraient entrer en comparaison avec la brochure si clairement explicative où se retrouve la haute science du général, science qui, jointe à un dévouement absolu, a porté les affaires de cette fondation à une rare prospérité et à un ordre parfait. M. le duc d'Aumale savait à qui il confiait la mission de veiller aux intérêts de cet établissement très spécial et très complet.



d'âge en âge, à perfectionner et à enrichir l'œuvre de leur aïeule. Nous avons vu Henri-Jules augmenter les dotations ; ainsi fit Françoise de Bourbon, veuve de Louis III. M. le Duc donne les seigneuries de Larrey et de Nesle, transporte l'hôpital à Chantilly, en organise toute l'administration. Enfin son fils, le prince Louis-Joseph, voyant les revenus des deux seigneuries considérablement accrus, fait construire de plus vastes bâtiments afin de recevoir un plus grand nombre d'indigents ; ses charitables intentions furent exécutées en 1785 ; l'hôpital eut une forme, une composition, des règlements nouveaux ; le nombre des malades et incurables fut augmenté, les écoles fondées ; un conseil spécial fut institué pour gérer les affaires de l'établissement ; le directeur ou président se nommait M. Antheaume de Surval.

Les troubles de la Révolution n'apportèrent pas d'abord de changement dans cette administration ; le prince émigré continue à connaître de tout ce qui la concerne. Il écrit de Turin, le 12 avril 1790, pour renouveler les pouvoirs de la commission : « Nous, Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, nommons Messire Jean-Louis Robert, curé de Chantilly, Jean-Baptiste Contye, capitaine de dragons, et capitaine de nos chasses, André-Joseph Antheaume de Surval, avocat au parlement, procureur général fiscal de notre

CHAPITRE XVIII

châtellenie de Chantilly, et Jean-François Le Roy, architecte de nos bâtiments, pour régir, administrer les biens de l'hôpital pendant trois ans ».

De Worms, Condé écrit encore le 1^{er} mai 1791, pour approuver les travaux de la commission administrative, et nommer un receveur général des revenus de l'hôpital. Il signe et approuve les admissions proposées par cette commission jusqu'au 29 août 1792.

A la date du 18 mai 1791, l'administration est mise en demeure par la municipalité de remplacer l'abbé Baudelot, chapelain, attendu son refus de prêter le serment décrété par l'Assemblée nationale (la constitution civile du clergé). La commission, après délibération, arrête que, d'après les lettres patentes qui ont approuvé la fondation, le prince de Condé a seul le droit de nommer le chapelain ou de le renvoyer, que la commission ne peut en aucun temps se permettre de donner un successeur à l'abbé Baudelot, que M. Le Tourneur, secrétaire du bureau, se transportera à la municipalité pour donner connaissance de cette délibération.

Après la proclamation de la république, 21 septembre 1792 (an I), la municipalité s'empare de l'hôpital, qui prendra le nom d'hôpital civil, et nomme une nouvelle commission composée des citoyens Rouard, curé, Hautin,

maire, Paul Devailly, François Moreau, Morin, etc. ; l'ancienne administration proteste, refuse de livrer les livres, mais est forcée de se retirer.

A cette époque, les sœurs de Saint-Vincent de Paul quittèrent l'hôpital ; elles y étaient depuis la fondation de leur institut ; seule, la sœur qui dirigeait l'école resta ; elle fut chargée, non seulement de la classe, mais encore du soin de la basse-cour, de la cave, des distributions de bois, de charbon, en un mot de tous les détails intérieurs. Il semble que la journée la plus longue dût être trop courte pour cette sœur. La nouvelle commission nomme la demoiselle Francastel pour le service de la lingerie.

Le 1^{er} ventôse de l'an II, l'administration délibère sur la nécessité d'avoir une économe à la tête des services intérieurs et nomme la citoyenne Perdrix ¹.

A la même date, des démarches sont faites auprès du district de Senlis pour retrouver le contrat de mille livres de rente fait par Charlotte Montmorency (*sic*), laquelle rente, toujours payée par les Condé, ne l'a plus été pour les années 1791, 1792, 1793. Des démarches ont pour but de faire payer ces rentes par la liquidation des titres et créances des émigrés.

¹ La citoyenne Perdrix paraît être la femme ou la parente du citoyen Perdrix, ancien peintre des chiens de meute des princes et chargé par le district de Senlis de faire l'inventaire et l'évaluation des tableaux du château après le séquestre.

CHAPITRE XVIII

La municipalité avait réduit les lits de quatorze à sept pour les hommes, et au même chiffre pour les femmes. Les treize places fondées par le prince Louis-Joseph pour les soldats vétérans de l'infanterie française ou étrangère au service de la France, furent abolies.

Des jours moins sombres se levèrent cependant ; en 1801, l'administration demande des sœurs pour régulariser les services intérieurs, mais aucune délibération n'appuie cette motion. En 1803, le sous-préfet de Senlis réclame six lits pour y admettre autant de soldats en garnison à Chantilly. En 1810, l'administration, donnant suite au vœu exprimé en 1801, rappelle les sœurs aux divers services de l'hôpital, mais ce ne sont pas encore les filles de Saint-Vincent de Paul ; des religieuses jansénistes, dites, croyons-nous, de Sainte-Marthe, y restèrent quelque temps.

Voici la Restauration et le retour des princes de Condé. Dès la fin de janvier 1815, Louis-Joseph s'occupe de l'hôpital, il écrit : « Nous, Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, convaincu de la nécessité de faire cesser le désordre qui règne dans presque toutes les parties de l'administration de l'hôpital de Chantilly, en notre qualité de fondateur et de conservateur du dit hôpital, usant des droits dans lesquels nous avons été rétablis par l'ordonnance du roi du 14 janvier 1815, ainsi que du pouvoir que



nous donnent les lettres patentes du mois de mai 1736, avons ordonné : l'administration générale de l'hôpital de Chantilly est dissoute ; nommons administrateurs : le chevalier de Contye, maréchal de camp ; M. l'abbé Le Flamand, curé de Chantilly ; M. Jacquin, notaire, maire de Chantilly ; M. Bougon, l'un des propriétaires de la fabrique de porcelaine ; M. Antheaume de Surval, receveur de nos domaines ; M. l'abbé Lagniel, aumônier. Nous invitons les administrateurs à se réunir incessamment pour aviser aux moyens de remédier aux abus¹ ».

Louis-Joseph de Bourbon meurt le 13 mai 1818 ; au mois de juin, M. le duc de Bourbon confirme les pouvoirs de la commission administrative, et signe les admissions proposées par elle en faveur des incurables ou vieillards.

Pendant la minorité du jeune héritier des Condé, toutes les décisions de l'administration de l'hôpital sont soumises à l'approbation de Sa Majesté la reine Marie-Amélie, agissant pour son fils mineur. Sur la demande qui lui est présentée, la reine ordonne l'établissement d'une salle d'asile.

En 1833, la commission administrative est renouvelée ; elle se compose de MM. l'abbé Lucien, curé de Chantilly ; Jacquin, ancien notaire ; Bougon ; Royer, maire ; Du-

¹ Les filles de la charité de Saint-Vincent-de-Paul furent alors définitivement réinstallées et depuis n'ont jamais cessé d'exercer dans cette maison leur charitable mission.

CHAPITRE XVIII

gied, receveur du domaine de Chantilly; Lamartinière.

La chapelle actuelle fut construite en 1836 pour remplacer la chapelle Saint-Laurent, ainsi nommée de l'ancien cimetière auquel elle appartenait.

Non loin de là, se trouve la pharmacie, qui mérite l'attention; les vases qu'elle contient sont de faïence, très gracieusement décorés de guirlandes de fleurs, et portent les armes de Condé. Cette faïence n'a aucune marque, mais les princes possédaient plusieurs fabriques de porcelaine, il est probable que ces vases en sortent. Une tradition raconte qu'à l'époque révolutionnaire, pour empêcher la destruction qu'allaient attirer à ces beaux vases les armes de Condé, on se contenta de tourner les armoiries du côté des murs pour ne laisser voir que la décoration de fleurs; quoi qu'il en soit, les vases ont été entièrement conservés et sont dignes de remarque.

A sa majorité, le duc d'Aumale prend la présidence de la commission administrative et nomme comme vice-président M. Laplagne-Barris, chargé de toutes ses affaires.

En 1848, M. H. Biesta administre l'hôpital pour le séquestre dont les biens du duc d'Aumale sont frappés. Il nomme membres de la commission le maire de la ville et M. Andryane¹.

¹ M. Andryane, compagnon de prison au Spielberg de Silvio Pellico, sortit des for-



En 1849, le séquestre étant levé, le duc d'Aumale rentra en possession de l'hôpital, mais, les décrets impériaux du 22 janvier 1852 obligeant la famille royale à vendre tous les biens qu'elle possédait en France, le prince fait à Londres, devant notaire, une déclaration par laquelle il maintient ses droits sur l'hôpital en qualité d'héritier des Condé, et nomme le duc de Montmorency¹ pour le représenter. M. de Montmorency resta à la vice-présidence de la commission administrative jusqu'à sa mort, survenue en 1862. Il fut remplacé par le vicomte de Ségur-Lamoignon.

En 1871-72, le duc d'Aumale, rentré en France, reprit la présidence du conseil d'administration et nomma vice-président le comte de Hédouville, ancien officier au régiment de Chartres², et propriétaire à Chantilly. Ce fut sous sa vice-présidence que le duc d'Aumale fit reconstruire le grand bâtiment qui longe la rue de l'hôpital pour y installer la crèche, les écoles et l'ouvrier.

Le comte de Malherbe, ami du duc d'Aumale, succéda,

teresses autrichiennes par la protection de la reine Marie-Amélie. M. Andryane habitait près de Chantilly le château de Coye, qui appartient maintenant à ses petits-enfants.

¹ Anne-Louis-Victor-Raoul de Montmorency, duc de Montmorency, le dernier en ligne masculine de cette grande et illustre maison, ami fidèle de la famille royale, qui le pleura comme l'un des siens.

² Le comte de Hédouville tenait si particulièrement à ce titre d'officier au régiment de Chartres qu'il recommanda de l'inscrire dans les lettres de faire-part de sa mort. Cette volonté a été accomplie.

CHAPITRE XVIII

pour un temps très court, au comte de Hédouville. Enfin, en 1895, le prince appela à la vice-présidence du conseil administratif M. le général de division Béziat, qui sut remplir les devoirs de cette importante fonction avec un dévouement sans bornes et une entente du bien de l'œuvre au-dessus de tout éloge ; ces grandes qualités lui ont valu, avec l'affection et l'estime profonde du prince qu'il représentait, le respect de tous¹.

Outre les quatre-vingts vieillards, « cadets et cadettes »¹, (quarante hommes et quarante femmes), les salles de malades, l'asile, les écoles, l'ouvroir, le duc d'Aumale réunit définitivement la crèche à l'hôpital en la dotant. Depuis longtemps, il lui avait donné asile dans les bâtiments nouveaux. Mais elle ne vivait que par les dons, larges, il est vrai, dus à la générosité du prince qui en était le principal bienfaiteur, et des dames patronnesses qui

¹ La commission administrative qui assiste le vice-président a de tout temps été choisie parmi les notables de la ville ou des environs. Pour l'époque la plus rapprochée de nous ce fut : M. l'abbé Dessaux, curé de Chantilly, M. l'abbé Corbel, qui lui a succédé, M. Meunier, ancien notaire, M. Comte, maître de fabrique, qui l'un et l'autre firent partie du conseil pendant de longues années, M. Fautrat, ancien inspecteur des forêts, qui veille toujours, comme le lui avait demandé le duc d'Aumale, sur les bois que possède l'hôpital. Les membres actuels comptent parmi les propriétaires les plus considérables de Chantilly et apportent toute leur bonne volonté et leur savoir à l'administration de cet utile établissement.

¹ Nom que les princes de Condé avaient donné aux pensionnaires de l'hôpital, les baptisant ainsi Cadets de leur propre famille, « les Cadets de Condé ». Ce nom a traversé les temps, les vieillards pensionnaires de l'hôpital le portent encore aujourd'hui.

avaient désiré continuer à s'en occuper ; par cela même son existence était précaire ; avant son établissement à l'hôpital, on avait eu déjà une fois la preuve du peu de stabilité de son organisation ; les patronnesses ne pouvaient répondre de continuer l'œuvre à perpétuité ; trouverait-on les mêmes sentiments de bienveillant intérêt parmi de nouvelles venues, ne résidant pour la plupart que quelques mois dans ce pays ? Il était nécessaire d'assurer l'avenir de cette charité si utile ; ce fut la pensée du duc d'Aumale, qui, en se chargeant de la crèche et la confiant à l'hôpital, voulut cependant qu'elle gardât le souvenir de ses premières bienfaitrices ; leurs noms restèrent inscrits sur les berceaux.

Telle a été dans le passé, telle a continué à travers les siècles, et telle reste dans le présent la grande institution de bienfaisance à laquelle est attaché le nom de Condé, que le duc d'Aumale ne cessa jamais de protéger, s'en intitulant le « conservateur » et lui prodiguant toutes les marques de la plus charitable sollicitude.



CHAPITRE XIX

EN 1895, une circonstance solennelle amena à Chantilly M^{me} la comtesse de Paris. On songeait au mariage de la princesse Hélène, sa seconde fille, avec le prince Philibert-Emmanuel de Savoie, duc d'Aoste.

Le duc d'Aumale avait une grande affection pour la jeune princesse, dont il était le parrain, et s'intéressait particulièrement à elle. Les fiançailles se firent à Chantilly, où étaient réunis de nombreux amis, des princes français et italiens.

Cet événement causa une vraie joie au duc d'Aumale ; c'était l'union des deux plus anciennes maisons royales du monde ; il se plaisait à rappeler les alliances qui, si souvent, depuis des siècles, avaient uni les deux familles. Appréciant au plus haut degré les qualités militaires de cette antique race de Savoie, qualités si semblables à celles qu'il aimait à constater dans son propre sang, il retrouvait, avec bonheur, ces mêmes aptitudes chez le prince qui entraît dans sa famille.

Le mariage eut lieu en Angleterre le 25 juin 1895. Le duc d'Aumale y assista avec les princes ses neveux, les princes italiens et anglais et un grand nombre de fidèles amis. Ce jour-là il revit sa maison, Orléans-House, prêtée gracieusement pour cette réunion par le propriétaire actuel. Il n'y était pas rentré depuis 1872 ; les jours d'autrefois paraissaient revenus pour un instant, toutes les choses étaient semblables à celles du passé, n'eût été la grande mélancolie de son regard, cherchant en vain les êtres chers qui l'entouraient jadis en ce beau lieu.

Rentré promptement à Chantilly, le duc ne s'absenta plus pendant la fin de l'année. Il reprit ses occupations ordinaires et ses habitudes d'exercice au grand air, sa promenade à cheval quotidienne qu'il rendait toujours utile, allant visiter les forêts, s'intéressant aux choses qui s'y font, causant avec les gardes et les ouvriers forestiers.

Il aimait les bois pour leur beauté, et la sylviculture comme science ; grand amateur de la campagne, des travaux agricoles en général, il s'entretenait volontiers avec la population vraiment rurale, dans les différents pays où il possédait des domaines.

L'hiver, les rendez-vous de chasse ajoutaient encore un prétexte aux excursions à cheval. Depuis qu'il ne chassait plus aussi activement lui-même, le prince prenait



LE DUC D'AUMALE EN 1896, DERNIER PORTRAIT DU PRINCE. PHOTOGRAPHIE AD VIVUM
PAR SON ALTESSE ROYALE LE DUC DE CHARTRES

CHAPITRE XIX

plaisir à suivre le travail de la meute appartenant au duc de Chartres. Comme tous ceux de sa race, l'art de la vénerie l'intéressa toujours.

Au commencement de 1896, eurent lieu les fiançailles de la princesse Marguerite, seconde fille de M. le duc et de M^{me} la duchesse de Chartres. La main de la princesse était accordée à M. de Mac-Mahon, duc de Magenta. Le duc d'Aumale offrit Chantilly pour y célébrer le mariage religieux ; il voulut donner à cette cérémonie toute la solennité possible, par affection pour la princesse sa petite-nièce, et heureux de témoigner ainsi à M^{me} la maréchale de Mac-Mahon et à tous les siens le souvenir qu'il gardait au noble soldat dont le fils allait devenir son neveu. Tous les princes de la maison d'Orléans présents en France, les parents et les amis du fiancé, ainsi que ses camarades de régiment, se trouvèrent à Chantilly, dont ce mariage fut la dernière fête.

A la fin de l'été de cette même année 1896, Sa Majesté la reine des Belges, accompagnée de la princesse Clémentine sa fille, se rendant à l'invitation du duc d'Aumale, vint à Chantilly. Depuis longtemps cette visite était désirée de part et d'autre, il est souvent difficile aux reines de faire leur volonté. Le prince professait pour la reine Marie-Henriette, sa nièce, une grande affection jointe à une

profonde estime. Chaque année, il passait quelques jours auprès de Sa Majesté soit à Spa, soit dans quelque autre des résidences royales de Belgique. La reine voulut voir Chantilly dans tous ses détails et fit aussi une visite à l'hôpital Condé, qu'elle savait être l'objet de la charitable prédilection de son oncle.

Au mois d'octobre, la reine de Portugal s'annonça chez le duc d'Aumale. Il ne l'avait pas revue depuis son mariage, mais rien de ce qui la concernait ne lui était étranger. Il suivait avec intérêt la vie de la jeune reine ; il savait qu'elle avait conquis son nouveau pays par sa charité, par ses qualités de cœur et d'esprit ; enfin il était fier de l'attachement plein de respect qu'elle sait inspirer à tous.

La visite de la reine Amélie de Portugal est la dernière des visites royales que reçut Chantilly ; les reines, l'une et l'autre, avaient désiré y revenir l'année suivante, Dieu ne le permit pas.

L'hiver venu, le duc d'Aumale ne quitta sa demeure que pour des apparitions à Paris, où l'appelaient les séances de l'Académie française, de l'Académie des Beaux-Arts ou des Sociétés savantes dont il faisait partie ; il aimait à se retrouver au milieu d'elles, à connaître leurs travaux, à leur faire part des siens.

En 1897, comme chaque année au printemps, il quitta

CHAPITRE XIX

Chantilly pour aller en Sicile. Ce pays, pour lui plein de souvenirs, doit beaucoup à sa bienfaisance ; il y était toujours accueilli avec joie. Au cours de ce voyage, il devait recevoir sa famille à Palerme ; sa sœur, M^{me} la princesse Clémentine, l'y avait accompagné.

L'époque de la rentrée à Chantilly était fixée dès le départ, car il ne pouvait s'en éloigner longtemps, le sol de la France lui manquait. Hélas ! c'est ici qu'il faut dire : « Les pensées et les projets de l'homme s'évanouissent en un moment, et ses jours fuient comme l'ombre ». Tout au plaisir de revoir les siens, préparant les excursions qu'il savait leur être agréables, le duc d'Aumale continuait la vie calme qui lui était habituelle, quand l'effroyable catastrophe du Bazar de la Charité vint terrifier le monde. Loin de Paris, il est impossible d'ajouter foi aux sinistres nouvelles, tant elles semblent invraisemblables ; mais les dépêches se succèdent ; l'une d'elles confirme la mort de la duchesse d'Alençon ; son fils télégraphie : « Ma chère mère a péri dans les flammes » !

En lisant l'horrible vérité, le prince pencha la tête et resta immobile.

Cet effroyable malheur causa-t-il des émotions dont seul se rendit compte celui qu'elles saisirent ? Dieu le sait !



Le 7 mai à deux heures du matin, le duc d'Aumale rendait le dernier soupir ! Quelques instants d'angoisse indicible, puis tout fut fini en ce monde, hors la douleur des siens, et de ceux qui pleuraient cette grande et noble vie, dont la dernière heure sonnait inattendue, laissant d'ineffaçables regrets !

Ce prince avait largement payé le tribut que toute créature humaine doit à la souffrance ; les plus poignantes douleurs atteignirent son cœur, mais la vaillance de son âme trouva, dans la recherche du secours d'en-haut, dans sa propre grandeur, la force de garder en elle-même ses intimes blessures pour ne laisser voir au monde qu'une haute sérénité.

Chantilly ressentit douloureusement l'événement qui le privait de son royal ami et bienfaiteur ; le duc d'Aumale avait non seulement pour la demeure, mais encore pour la ville, un attachement qu'il prouva souvent dans les grandes comme dans les petites circonstances. Il rendit agréables et accessibles à tous les promenades du parc et de la forêt.

Sa charité, toujours active, mais toujours discrète, s'exerçait là comme partout, mettant en pratique les leçons de l'Évangile que lui avait enseignées la reine sa mère : « Que la main gauche ignore ce que fait la main droite ».

CHAPITRE XIX

Combien de personnes, de familles ne secourut-il pas ! Que de misères ignorées et bien cruelles trouvèrent en lui un bienfaiteur généreux et discret ! Il prenait soin de l'éducation de la jeunesse, et n'abandonnait pas ceux auxquels il s'était une fois intéressé !

Sa main était toujours ouverte pour venir en aide aux humbles et aux petits ; leurs demandes plus ou moins fondées étaient toujours écoutées.

« Heureux celui qui veille sur l'indigent », disent les Livres saints. La Souveraine Miséricorde n'a-t-elle pas dit encore : « Ce que vous faites aux humbles est fait à moi-même » ?

Les plus cruelles douleurs n'altérèrent jamais la bonté de ce prince ; lui dont la vie avait été si éprouvée, savait trouver pour consoler les autres de ces paroles qui vont au cœur et ne s'oublient pas.

L'unique pensée du duc d'Aumale était vraiment le bien de tous ; il en a laissé à la France un magnifique témoignage en lui offrant le royal domaine qui est l'histoire même de la Patrie.

L'oubli est une des lois de ce monde ; la mémoire de ce prince subira le sort des plus grandes choses d'ici-bas ; l'histoire même où sa place est marquée ne le fera connaître qu'à demi, car elle ne le pénétrera pas. Dès maintenant

CHANTILLY



cependant, le pays où il a vécu a prouvé sa reconnaissance en lui élevant une remarquable statue, destinée à perpétuer le souvenir et les traits du royal et dernier seigneur de l'antique domaine qui s'appelle Chantilly.



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	I
CHAPITRE PREMIER.	1
CHAPITRE II	19
CHAPITRE III.	29
CHAPITRE IV	43
CHAPITRE V.	55
CHAPITRE VI.	63
CHAPITRE VII.	77
CHAPITRE VIII	85
CHAPITRE IX	103
CHAPITRE X.	116
CHAPITRE XI	133
CHAPITRE XII.	141
CHAPITRE XIII	155
CHAPITRE XIV.	157
CHAPITRE XV.	183
CHAPITRE XVI	197
CHAPITRE XVII.	221
CHAPITRE XVIII	233

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY



